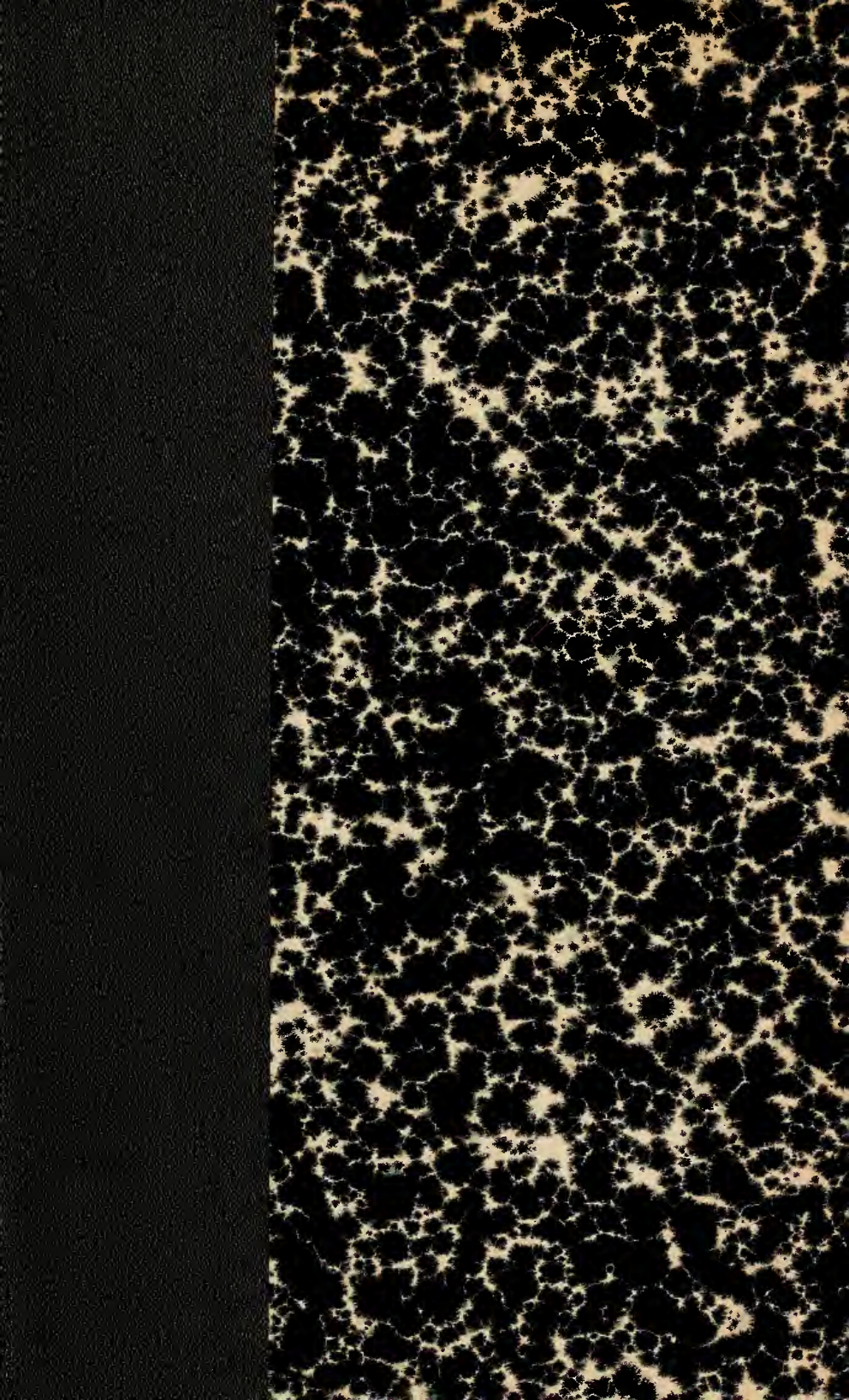
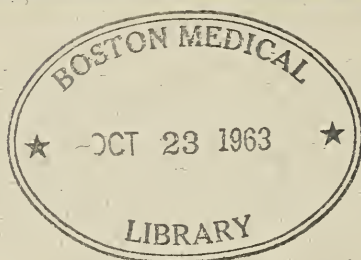




BOSTON MEDICAL LIBRARY
in the Francis A. Countway
Library of Medicine ~ *Boston*



LA
PHYSIONOMIE HUMAINE

SON MÉCANISME ET SON RÔLE SOCIAL

LA
PHYSIONOMIE HUMAINE

SON MÉCANISME ET SON RÔLE SOCIAL

PAR

Le D^r I. WAYNBAUM

La physionomie humaine, étant solidaire du cerveau, perfectionne l'espèce et rend tous les hommes solidaires entre eux.

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1907

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LA

PHYSIONOMIE HUMAINE

INTRODUCTION

La physionomie humaine est un organe complexe, à fonctions multiples, dont l'étude présente, pour l'esprit, un très grand nombre de problèmes d'ordre divers. Rien de ce qui touche la réelle connaissance du fonctionnement de la physionomie humaine ne doit nous laisser indifférents, parce que cette partie essentielle de notre corps joue peut-être, après le cerveau et même grâce à lui, comme nous aurons l'occasion de le montrer, le rôle le plus considérable qui puisse être attribué à un seul de nos organes, dans notre cycle évolutif terrestre. Voilà pourquoi, malgré toutes les difficultés de la tâche, on doit essayer de résoudre au moins une partie de ces problèmes captivants, en-

gendrés par toute physionomie humaine en mouvement, ainsi que par la rencontre de plusieurs d'entre elles.

Puisque les fonctions d'une physionomie humaine sont nombreuses, nous devons nous douter qu'il en résulte pour elle un dynamisme considérable. C'est ce qui se produit effectivement. Remarquons toutefois que ce dynamisme possède une double source.

D'abord, la physionomie porte avec elle, le sens du toucher à part, tous les organes perceptifs, qui nous mettent en rapport avec le monde extérieur. Ce fait entraîne déjà pour la physionomie un rôle dynamique, très important. Nous laisserons de côté cette sorte de dynamisme, emprunté à d'autres organes, pour n'étudier que celui qui lui appartient en propre. Si, dans le cours de cet ouvrage, nous sommes obligés de nous en occuper quelquefois, ce sera pour montrer l'influence que peut avoir la présence des sens perceptifs, surtout de la *vision*, sur la formation de certaines grimaces.

La physionomie, en effet, possède différents moyens pour nous mettre en rapport avec l'ambiance sociale; ceci forme une sorte de *dynamisme personnel*, d'une importance non moins grande, qui sera l'objet d'une étude approfondie de notre part. Par les grimaces, par les mouvements, la physionomie fonctionne, devient puissante et agit de loin sur les autres hommes, — voilà ce que nous aurons à étudier principalement.

A proprement parler, une physionomie, même

immobile, à l'état statique, nous impressionne toujours, si grand est son dynamisme habituel. On ne peut pas dire où s'arrête la puissance d'une physiologie. Un masque produit de l'effet sur nous ; on a beau savoir que c'est un simple morceau de papier, le contempler suffit pour engendrer chez nous un état réflexif quelconque. Que dire de la figure d'un mort qui nous communique un frisson d'horreur, ou même d'un simple dessin, d'une photographie, devant lesquels nous ne pouvons pas rester indifférents ?

Néanmoins, nous négligerons ces propriétés statiques de la figure humaine pour n'étudier que son véritable dynamisme social, c'est-à-dire les cas où, devenant animée et agitée par toutes sortes de grimaces, servant à extérioriser le sentiment, elle va ainsi remuer et agiter d'autres hommes.

Bref, en composant ce livre, j'avais à cœur de répondre principalement aux questions suivantes :

Pourquoi faisons-nous telle ou telle grimace ? Quelle est la raison d'être anatomique et physiologique de chaque mouvement facial, devenu le symbole matériel, tangible d'un sentiment ? Quel est l'effet ultérieur de cette grimace, dans l'élément social, sans lequel l'homme ne peut pas vivre ?

Car, chose absolument remarquable, à moins de se produire chez un homme, complètement solitaire, l'effet de la grimace ou du sentiment extériorisé ne reste jamais isolé, limité à la sphère d'action du champ individuel. La grimace possède toujours un pouvoir

dynamique et expansif, considérable pour toutes les unités du corps social qui, par un de leurs sens perceptifs, se trouvent à la portée de cet agent d'excitation. L'effet de la grimace peut être comparé à l'action d'une seule étincelle qui enflammerait simultanément différents magasins de poudre se trouvant sous l'influence de ses rayons actifs. Il était donc aussi intéressant d'étudier le mécanisme de la physionomie, dans la vie individuelle de chaque homme, comme dans cette forme de vie étendue, perfectionnée, qu'on appelle la vie sociale de l'homme, et où ce mécanisme devient encore beaucoup plus compliqué.

Si l'on jette un caillou dans une nappe d'eau calme et paisible, peut-on se contenter de voir le premier cercle que cette pierre engendre, sans apercevoir en même temps toutes les autres ondulations qui vont s'étendre au loin, jusqu'à l'établissement d'un équilibre définitif? Il en est de même d'une grimace : puisque chacune présente une rupture d'équilibre, produite dans un seul organisme, puisque celui-ci vit toujours, enclavé parmi tant d'autres, il fallait étudier toutes les vagues lointaines qu'un changement d'équilibre semblable provoque dans le grand océan humain.

Au vieil adage toujours si juste : « Pour bien vivre, il faut bien se connaître », j'ajouterai volontiers : « il faut aussi connaître les hommes ». Or, tandis que la connaissance de soi s'enrichit péniblement, aux dépens de sa propre sensibilité, qu'on soumet parfois

à toute une série de diverses épreuves, avant de gagner un élément intellectuel pondérable, la connaissance des hommes s'acquiert, grâce à l'étude de leurs physionomies.

Il est tout à fait impossible de s'arrêter, tant soit peu, sur une physionomie humaine, sans que les idées de sentiment, d'âme ne viennent aussitôt torturer l'esprit. Car elle incarne non seulement ce que nous aimons le plus, ce que nous apprécions le mieux, c'est-à-dire la forme extérieure, visible, mais aussi elle suggère et exprime toutes les variétés possibles de formes intérieures. Même ce qui n'a pas de forme acquiert ainsi une forme grâce à elle. *La physionomie est donc la forme des formes.* Tout ce que nous avons de matériel, de psychique, de social, de pathologique même se concrète là pour se révéler par un symbole quelconque, et les deux symbolismes, affectif et matériel, se confondent dans cet organe pour faire de lui un instrument de pénétration, d'expansion et d'excitation considérables.

Aussi en composant cet ouvrage, j'avais toujours présent à l'esprit le problème affectif, indissolublement lié à l'étude de la physionomie, et des questions telles que : de quoi se compose le sentiment ? Comment sommes-nous enchaînés les uns aux autres ? Qu'est-ce qui nourrit le sentiment ? furent ma préoccupation constante.

Certes, chacun de nous possède, de naissance presque et d'instinct, cette faculté de lire, sur la phy-

sionomie de son semblable, ce qui se passe dans son âme. Il nous est tout à fait impossible de concevoir l'existence d'un individu, qui serait privé de ces notions anthroposcopiques élémentaires. Un individu pareil périrait tout de suite, au milieu de toutes les embûches, que l'ambiance sociale lui susciterait. Mais il est encore préférable de ne pas se contenter de quelque savoir vague, instinctif et superficiel, pour aller au fond des choses et voir, comment les différents attributs de la physionomie humaine, en s'enchevêtrant, sont parvenus à lui donner cette puissance extraordinaire.

La physionomie est le symbole, la synthèse, la formule chimique de l'homme. De même que les chimistes, en disant H^2O ou CO^2 , savent de quoi il s'agit, de même il n'y a qu'à regarder certaines physionomies, pour savoir quel genre de cerveau elles abritent. Des sciences fertiles en résultats, telles que l'anthropologie, furent fondées sur l'observation et la mensuration de la physionomie.

Tout ce que l'homme possède de dynamisme statique vient s'extérioriser sur sa figure et s'imprimer par un trait ou stigmate quelconque. Telles sont ces physionomies décelant immédiatement toutes les richesses variées, contenues dans l'organisme, qu'elles soient d'essence intellectuelle, affective, corporelle ou même ancestrale.

Étant dépourvue de tout voile matériel, la physionomie humaine est devenue l'organe de l'être et du

paraître. Ce dernier rôle lui échoit même plus souvent et constitue, peut-on dire, sa fonction exclusive, car l'homme dit facilement qu'il « *s'est trahi* », quand il lui arrive de se montrer réellement tel qu'il est. Par impossibilité de dissociation, la fonction sociale de *paraître* est en contradiction avec celle plus naturelle d'*être*.

Si l'on ouvre un de nos grands dictionnaires encyclopédiques actuels pour y lire la biographie de quelque écrivain ancien ou moderne qui nous intéresse particulièrement, on trouve son portrait à côté de la notice consacrée. Nous-mêmes, quand nous lisons un auteur, quand celui-ci a su nous transformer en nous instruisant, ou bien en nous émouvant, combien serions-nous heureux de connaître tout de suite sa physionomie, pour pouvoir y lire quelque signe de cette belle puissance qui vient de se communiquer à nous. Les journaux sont remplis, de plus en plus, par toutes sortes de photographies, aussitôt qu'on parle d'un personnage quelconque; ils essayent évidemment de satisfaire ce besoin physiologique que nous avons toujours de chercher la puissance d'un homme sur sa physionomie. Napoléon meurt, son cerveau a conçu et accompli des œuvres éphémères, mais grandioses; on ne conserve pas le moule de son cerveau, le véritable auteur de tous ces actes, mais on reproduit pieusement son masque. Et bien longtemps encore, de nombreuses générations humaines s'arrêteront, frémissantes, devant ces traits mystérieux. les scru-

tant, les interrogeant, essayant d'y trouver un indice quelconque de toute la puissance dévorante de son génie actif.

Toute la masse d'attributs humains qui, en se réunissant, forment ce qu'on appelle le *prestige* de chaque individu, possède un symbole quelconque sur la physionomie, par où elle va s'irradier et fasciner les autres hommes. Nous sommes même tellement habitués à la lecture de tous ces symboles que, fort probablement, si nous pouvions voir les véritables phénomènes qui commandent à la physionomie, ils nous seraient tout à fait intelligibles. Si les calottes crâniennes étaient transparentes et si l'on pouvait suivre toutes les modifications cérébrales psychiques ou émotives, on ne les comprendrait que par l'interprétation des signes extérieurs.

Il est donc incontestable que l'étude de la physionomie humaine, avec tout son symbolisme et les illusions qu'elle crée constamment, autour de nous, mérite d'attirer l'attention de tout le monde.

L'ouvrage actuel se compose essentiellement de deux parties : dans la première, nous avons développé les véritables raisons anatomiques et physiologiques qui, à notre point de vue, ont fixé une bonne partie de nos manifestations émotives, dans la forme qu'elles possèdent actuellement. C'est, pour ainsi dire, la partie théorique ou technique de notre ouvrage.

Les quelques données anatomiques que nous étions

obligé de rappeler, pour rendre notre théorie vasculaire de la physiognomonique compréhensible, n'effrayeront pas, je l'espère. même le lecteur, non familier avec l'anatomie humaine. Ces notions anatomiques ne sont pas tellement arides, et, par différentes images, j'ai essayé de rendre ce langage spécial aussi clair que possible.

Dans la deuxième partie, de beaucoup la plus importante, tout en m'occupant de l'étiologie de certaines grimaces, je n'ai étudié principalement que leur rôle dynamique ou expansif.

Quelques chapitres de cette deuxième partie se présentent ainsi sous forme de monographies séparées; mais cela ne porte aucun préjudice à la parfaite unité de tout l'ouvrage. Tout en étudiant diverses physionomies humaines pour montrer leurs ressorts intérieurs différents, on se rend compte du phénomène principal, se présentant chaque fois sous un aspect nouveau.

Cette manière d'exposer le dynamisme de la physionomie m'a paru être la meilleure, la plus vive, la plus intéressante.

Une fois bien pénétré de la puissance illusoire et affective de la physionomie par les différents exemples que j'ai choisis, le lecteur pourra mieux reconnaître toutes les autres illusions que les hommes engendrent autour de lui et au milieu desquelles il vit.

Tel était le plan général adopté pour cet ouvrage.

Ai-je bien répondu à toutes les questions obsé-

dantes qui viennent assaillir l'esprit, quand on examine de près une physionomie humaine, si mobile, si expressive, si pleine d'attrait et de mystère? Le lecteur trouvera-t-il toutes mes réponses justes et satisfaisantes?

J'ai fait de mon mieux pour donner des solutions rationnelles à tous les problèmes de la physiognomique. Partout où j'ai pu constater des erreurs d'interprétation faites par les auteurs précédents, je les ai fait voir. Même, si mes réponses ne sont pas toujours exactes, elles auront, au moins, le mérite de susciter des critiques, de provoquer de nouvelles recherches, de faire réfléchir le lecteur et d'attirer ainsi son attention sur toute une importante catégorie de phénomènes, ayant une haute portée sociale.

PREMIÈRE PARTIE

ESSAI D'UNE THÉORIE DE LA PHYSIOGNOMIQUE

CHAPITRE PREMIER

DÉFINITION DE LA PHYSIOGNOMIQUE

Il n'existe pas, dans la langue française, de terme scientifique approprié pour exprimer ce que Duchenne de Boulogne appela « le Mécanisme de la physionomie humaine », ou bien ce qu'on entend généralement par la locution, un peu longue, « l'expression de nos sentiments et émotions par la physionomie ». Pourtant deux auteurs, Gratiolet et Sergi, qui se sont occupés de cette question, se servent, dans ces cas-là, du mot abrégé « physiognomique ». Je trouve très judicieux l'usage de ce néologisme, voilà pourquoi j'imiterai leur exemple et je substituerai ce mot bref et précis, chaque fois que je vou-

drai désigner l'ensemble ou les différents groupements, jeux et combinaisons de nos grimaces ou d'autres activités qui viennent, soit volontairement, soit spontanément, manifester par la physionomie nos sentiments et émotions.

Il y a tout avantage de procéder ainsi, car, en dehors de l'abréviation, ce mot suggère immédiatement la notion de l'existence de toute une classe de phénomènes ayant pour siège la physionomie, servant à exprimer nos émotions et qu'on peut coordonner afin d'en déterminer les lois de causalité.

Envisagée ainsi, la physiognomique embrasse donc différentes espèces d'activités qui ont deux attributs communs : 1° leur siège qui est la physionomie, 2° leur faculté d'exprimer une émotion ou un sentiment.

Les activités peuvent être notamment : tantôt une grimace, c'est-à-dire un mouvement musculaire facial, tantôt une sécrétion glandulaire, comme par exemple l'effusion des larmes, tantôt une rougeur ou une pâleur faciale, c'est-à-dire un phénomène vasculaire. C'est par ces trois espèces d'activités que la physionomie extériorise généralement une émotion.

Mais il y a des cas où des mouvements d'autres parties du corps viennent se joindre d'une façon organique, indissoluble à la manifestation faciale d'une émotion : tel est, par exemple, le rôle du diaphragme, dans le rire ou le sanglot. Nous serons donc obligés de les englober dans la description de ce que nous entendons sous le terme général de « physiognomique ».

D'autre part, si nous nous appliquons, dans le cours de ce travail, à faire ressortir le rôle de toutes les activités qui servent à extérioriser une émotion, nous aurons en vue principalement la part qui revient, dans cette fonction, aux gri-

maces proprement dites, ou aux mouvements musculaires faciaux.

Ces quelques explications préliminaires me semblent être indispensables pour bien déterminer quelle partie essentielle de la physiognomique sera envisagée ici.

CHAPITRE II

DÉLIMITATION DU SUJET

Je ne traiterai pas, dans cette première partie, de la physiognomique à fond, avec tous ses nombreux détails.

Je me bornerai surtout à faire ressortir quelques principes nouveaux, inconnus, non encore entrevus, jusqu'à présent, par les nombreux auteurs qui se sont occupés de cette très intéressante question. Ce qu'on pourrait appeler la physiologie de nos grimaces ou d'autres activités faciales de notre vie émotive fera le principal sujet du travail actuel. Les innombrables « *pourquoi* » qui assaillent l'esprit de chaque observateur impartial, quand il s'arrête, tant soit peu, sur la mobilité extraordinaire de notre physiologie, trouveront leur explication dans les chapitres qui vont suivre.

Pourquoi rions-nous de telle manière et non de telle autre, pourquoi précisément ce groupe de muscles faciaux se contracte-t-il, quand nous voulons pleurer? Y a-t-il utilité ou nécessité à la liaison de ces deux phénomènes : extérieur visible et intérieur invisible, à ces deux faces du

même objet que forment l'émotion et son expression extérieure? Est-ce un simple caprice de la nature, coïncidence, hérédité, association d'idées, habitude ou autres facteurs inconnus qui ont présidé à ce fait remarquable que la physiognomique, avec ses mouvements principaux, se soit fixée d'après des lois certaines et immuables, pour constituer un langage universel, compréhensible à tout le monde? Car, s'il y a des paroles différentes, dans tous les pays, pour exprimer les nuances de la douleur, ainsi que son élément intellectuel, celle-ci, physiquement, s'exprime partout par les mêmes larmes, et les mêmes grimaces préalables qui les amènent. Il en est de même pour la joie : le rire fou de l'homme sauvage, inculte, ainsi que le rire modéré et contenu de l'homme civilisé, avec ses grimaces qui l'accompagnent ou le précèdent, forment le même langage universel et physiologique pour cette émotion, indépendamment des paroles qui peuvent varier.

Il y a donc là quelque chose derrière : une loi générale qui préside à toutes ces grimaces, *des causes efficientes* très importantes, qui engendrèrent ces activités extérieures, ces différents mouvements de la figure à l'époque la plus reculée de l'humanité.

Nous essayerons de trouver une loi de causalité générale pour tous ces phénomènes disparates, qui font partie de la physiognomique, afin de pouvoir expliquer ainsi d'une manière scientifique, en nous basant exclusivement sur les données positives de la physiologie et de l'anatomie, pourquoi tel muscle intervient dans la manifestation d'un sentiment et non un autre, pourquoi devons-nous pleurer, rire, rougir ou pâlir dans tel ou tel cas émotif.

En physiologie, pour bien saisir le pourquoi d'un phénomène, il faut se demander quelle est son utilité pour l'organisme. Il en est de même pour la physiognomique : si

on veut connaître le « pourquoi » de tel ou tel groupe de grimaces, ou même d'une fonction, on doit examiner avec soin quelle pouvait en être l'utilité. C'est de cette manière-là que nous allons procéder et nous espérons ainsi en démontrant l'utilité, pour l'économie générale, de certaines grimaces ou de certaines fonctions, établir, tout naturellement, leur rôle physiologique.

CHAPITRE III

QUELQUES NOTIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Avant d'aller plus loin dans le cœur de notre sujet, je jetterai un coup d'œil très succinct sur les travaux antérieurs qui ont trait à la même question.

Il existe un grand nombre d'ouvrages qui traitent de la physiognomique. Mais tous ne présentent plus le même intérêt actuellement.

Comme tout ce qui concerne les émotions et les sentiments fait partie en même temps de la physiognomique, il est tout à fait compréhensible que la psychologie, qui est justement la science de ces émotions, ait plus d'un lien d'attache avec elle également. Or, nous savons que les progrès de la psychologie, pendant ces dernières années, furent immenses. Cette science est sortie de l'état métaphysique, nébuleux, incertain où elle était autrefois, pour devenir une science positive, basée sur des données certaines, expérimentales de physiologie et anatomie. Les mots *émotions*, *âme*, *sentiment* sont devenus presque des certitudes scientifiques, avec leur siège défini et leurs lois fixes.

Il est donc d'un intérêt minime de citer sur la physiognomique les opinions des auteurs du XVIII^e siècle ou même de la première moitié du XIX^e siècle, à cause de leurs connaissances tout à fait primitives de la psychologie et même de la physiologie. Les ouvrages du célèbre peintre Lebrun, de Lavater, de Ch. Bell, de Camper, de Moreau, écrits vers l'époque indiquée plus haut, appartiennent à cette catégorie de travaux surannés, n'ayant plus qu'un intérêt bibliographique.

Tout autre est l'intérêt des trois ouvrages suivants qui, dans leur ordre chronologique, sont : *Le Mécanisme de la Physionomie humaine*, par Duchenne de Boulogne (Paris, 1862), *De la Physionomie et des mouvements d'expression*, par Pierre Gratiolet (Paris, 1865), *L'Expression des émotions chez l'Homme et les Animaux*, par Charles Darwin, traduction du professeur Pozzi et de Benoît (Paris, 1873).

Le livre de Duchenne de Boulogne a un mérite considérable, puisque c'est lui le premier, qui nous révéla, grâce à son système ingénieux de galvanisation, la fonction de chaque muscle facial. On devra donc toujours consulter ce livre précieux, si l'on veut connaître le côté purement technique ou mécanique de la physionomie. Quant à l'idée maîtresse de cet ouvrage, pour nous donner la clef des différents mouvements si compliqués de la physionomie, c'est dans *la création* ou *la nativité* que l'auteur la trouve. Voici ses paroles textuelles : « Exprimer et sentir les signes de la physionomie en mouvement me semblait des facultés inséparables que l'homme doit posséder en naissant » (p. 50). « Il fallait que le langage de la physionomie fût immuable, condition sans laquelle il ne pouvait être universel. C'est pour cela que le Créateur a placé la physionomie sous la dépendance des contractions musculaires instinctives ou réflexes » (p. 51).

J'ai peu de choses à dire du livre de Gratiolet. Après l'avoir lu, on n'emporte aucune idée bien nette d'une théorie principale, qui pourrait englober la plus grande partie des mouvements de la physionomie humaine. Il y a beaucoup de mouvements isolés qui sont admirablement bien expliqués et très finement observés, mais il n'existe aucun fil conducteur, essentiel pour se familiariser avec la physiognomique, en général. De plus, les notions de psychologie, chez cet auteur, paraissent tout à fait primitives, et même, pour l'anatomie, bien des faits étaient encore probablement ignorés à son époque, puisqu'il ne fait nulle part mention de l'existence des vaso-moteurs : pour expliquer les rougeurs et les pâleurs de la physionomie il invoque une sorte d'élasticité de la peau.

L'ouvrage de Darwin reste encore, à l'heure actuelle, le plus complet, le plus instructif, pour celui qui voudrait réellement se familiariser avec les questions si compliquées de la physiognomique. Le grand naturaliste anglais, étant franchement évolutionniste, ne s'abrite plus, comme Duchenne, derrière le principe final de création; il cherche, au contraire, à tout expliquer, autant que possible, par de simples lois de causalité. Sans avoir la prétention de vouloir résumer ici, en quelques lignes, la théorie de Darwin qui se trouve si longuement développée dans son ouvrage, je ne ferai qu'indiquer très sommairement les trois principes dont elle se compose. Ces trois principes sont les suivants : 1^o Principe de l'association des habitudes utiles; 2^o Principe de l'antithèse; 3^o Principe de l'action directe du système nerveux. On peut dire que la théorie de Darwin pour expliquer les différents mouvements de la physionomie est basée uniquement sur la manière d'agir du système nerveux : tantôt nous faisons, par habitude, certaines grimaces qui pouvaient avoir autrefois leur utilité, tantôt nous les faisons sans

aucune utilité pour faire contraste à d'autres mouvements utiles, tantôt c'est l'excès de l'excitation nerveuse qui se décharge dans une direction déterminée, sans que nous puissions en saisir bien nettement la cause¹.

Cette théorie, qui fut d'ailleurs vivement critiquée par différents auteurs, notamment par MM. Dumont, Ribot, Sergi, etc., laisse toujours dans l'ombre la véritable cause anatomo-physiologique de certaines de nos grimaces. Il ne suffit pas de dire, pour expliquer une grimace, qu'une excitation prend telle ou telle voie motrice pour se décharger; il faut aussi savoir pourquoi justement prend-elle cette direction et non une autre.

En dehors de ces principaux ouvrages que nous venons de citer, nous pouvons dire qu'on ne peut presque pas ouvrir de livre, tant soit peu important, ayant rapport à la psychologie, sans y trouver des aperçus plus ou moins fondés sur la physiognomique. Tel est le cas, par exemple, de l'excellent ouvrage de M. Ribot, *La Psychologie des Sentiments*, et d'un livre très intéressant de M. Sergi : *Les Emotions*, où un important chapitre, plein d'idées très justes, est consacré à cette question. Ceci prouve que tous les auteurs sont loin d'être d'accord entre eux et que, depuis l'impulsion donnée par Duchenne de Boulogne et Darwin, beaucoup d'hommes très éminents se sont arrêtés devant ce problème captivant, sans pouvoir lui donner une solution convenable, à mon avis.

J'arrêterai là mes quelques remarques bibliographiques, me réservant, plus tard, de revenir sur un de ces ouvrages, quand la nécessité se présentera.

1. Dans la *Physiologie* de Beaunis, t. II, p. 1361 (édition de 1881) ces principes de Darwin se trouvent exposés avec bien plus de détails; ce qui prouve tout l'intérêt qu'y attachait le monde scientifique.

CHAPITRE IV

LA THÉORIE VASCULAIRE DE LA PHYSIOGNOMIQUE

D'après moi, les principales lois qui règlent les innombrables mouvements que nous exécutons avec notre figure à chaque nouvelle émotion se trouvent ailleurs.

Pour bien comprendre l'utilité de chaque grimace, il faut se rappeler la constitution anatomique de la face et ne pas perdre de vue que la face et le cerveau ont une circulation presque commune et voisine par plus d'un point. *Tous ceux qui se sont occupés de la physiognomique ont complètement négligé une chose très importante : c'est d'examiner la corrélation très étroite qui existe entre les deux circulations extra et intra-crânienne. C'est celle-ci justement qui est mise en cause par le jeu de nos différentes grimaces et expressions de la figure.*

Le point capital, pour moi, le facteur le plus important qui nous fait faire telle ou telle grimace plutôt que toute autre, est le fait indéniable que les deux nappes sanguines extra et intra-crânienne se trouvent en dépendance mutuelle très étroite et que, pour observer un équilibre constant, surtout dans la nappe intérieure, la plus importante

pour toutes nos activités, nous nous empresserons de prendre rapidement telle ou telle expression de la figure, afin d'empêcher cet équilibre d'être rompu.

La physiognomique, en un mot, se trouve reliée et subordonnée avant tout à l'activité générale. Je voudrais donner le nom de *théorie vasculaire* ou *sanguine* à la théorie que je préconise pour expliquer la presque totalité de nos mouvements de la physionomie. Le sang est l'agent commun ou le chaînon qui se trouve entre ce qu'on appelle habituellement l'âme et son expression; c'est pour manier ce sang, pour le verser ou le soutirer du *dedans*, de l'âme, que nous faisons des grimaces dans tel sens et non dans tel autre.

En tête de son beau livre, Duchenne de Boulogne cite le passage suivant de Buffon : « Lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'expression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations. » Après ce passage Duchenne ajoute lui-même : « L'âme est donc la source de l'expression; c'est elle qui met en jeu les muscles et qui leur fait peindre sur la face, en traits caractéristiques, l'image de nos passions ». Ainsi donc, à chaque instant, l'âme intervient et se manifeste au dehors par une expression. Qu'est cette âme? Ce sont les centres supérieurs. Qu'est l'expression de cette âme? C'est tantôt une grimace, c'est-à-dire un mouvement musculaire, tantôt pas même cela, mais uniquement une certaine coloration de la peau, un changement dans le teint, on devient plus pâle, ou plus rose, ou l'œil brille davantage. Quel est l'agent commun qui relie ces deux faces du même objet : de l'âme modifiée ou de l'émotion et de son expression?

C'est le sang, sans lequel aucune activité n'est possible. A une perturbation sanguine cérébrale ou intérieure correspond ou bien une modification vasculaire de la face, en cas de rougeur ou de pàleur, ou bien un mouvement musculaire, sous forme de grimaces, ou bien une effusion de larmes. Nous sommes donc autorisés à dire que l'activité extérieure, visible, que ce soit une rougeur, une grimace ou une sécrétion, se produit toujours dans le but de préserver, de modérer ou d'améliorer, autant que possible, la perturbation intérieure, la plus importante pour la vie. Si la grimace accompagne toujours l'émotion, c'est parce que, *sans le sang*, celle-ci ne se produirait pas et que, par l'intermédiaire de la première, *le sang se trouve avantageusement modifié* dans son siège principal, c'est-à-dire dans les centres supérieurs. Voilà à quoi se réduisent l'âme et son expression, quand on y regarde de plus près.

Le sang du cerveau ou de l'âme communique largement, comme nous le montrerons plus loin, avec le sang de la face ou de l'expression et par les troncs d'origine, et par les dernières ramifications artérielles. Les mouvements de l'âme, les changements de l'âme ne sont autre chose que des modifications plus ou moins importantes dans la circulation des centres supérieurs, accompagnant ou provoquant d'autres transformations organiques. Ces modifications, véritables révolutions dans le cerveau, peuvent être très dangereuses pour notre vie; dès lors il est très compréhensible, puisque la face et le cerveau ont une circulation commune par plus d'un point, qu'on fasse une grimace quelconque dans un sens déterminé, pour que cette grimace exerce une influence heureuse sur la circulation cérébrale. Telle est l'utilité d'une grande partie de nos grimaces et telle est ma théorie vasculaire ou sanguine pour la physiognomique.

Les muscles faciaux, par leurs différents jeux et mouvements, remplissent pour l'activité cérébrale, tantôt le rôle d'une *bande d'Esmarch* qui ferait constamment de la compression plus ou moins intense, tantôt d'une *sangsue* ou d'une *ventouse*. Selon les nécessités de la vie, par les grimaces, nous augmentons ou nous diminuons la quantité de sang intra-crânien; ces grimaces nous sont donc éminemment utiles, ont dû se diriger, se grouper uniquement dans le sens qu'elles ont pris définitivement.

Si nous arrivons à démontrer cette théorie, la physiologie des grimaces se trouvera ainsi établie d'elle-même, d'une manière certaine.

CHAPITRE V

LA CIRCULATION CÉPHALIQUE

Nous devons examiner maintenant, avec quelques détails, trois ordres de faits :

1^o Dans quelles conditions se fait la circulation de la tête en général et du cerveau en particulier ;

2^o En quoi consiste une émotion ;

3^o Les communications très larges qui existent entre les deux circulations : intra et extra-crânienne.

La face et le cuir chevelu sont nourris, comme tout le monde le sait, par les nombreuses branches de la carotide externe. Notons en passant que, d'après le professeur Sappey¹, les divisions de la carotide externe sont remarquables par leur muscularité ; l'artère faciale tient le premier rang par sa richesse en tissu musculaire ; elle est aussi remarquable par son volume, et sur le trajet de la carotide externe, c'est la première artère volumineuse qui se pré-

1. *Anat.*, t. II, p. 608.

sente. Ce fait peut avoir son intérêt, car on sait le rôle joué par cette artère dans les rougeurs et pâleurs. Grâce à sa situation topographique spéciale, elle sera donc capable, en se dilatant, d'aspirer une grande partie du sang de la carotide externe; c'est ce qui arrive dans la rougeur. D'autre part, grâce à sa riche muscularité, elle, ainsi que ses nombreuses ramifications, pourront se serrer fortement pour exprimer tout le sang contenu. Ce cas se présente dans la pâleur. Ce qu'on doit retenir aussi, quand on examine la circulation faciale ou du cuir chevelu, c'est leur riche vascularité ou l'abondance du sang de ces deux régions. Une section du cuir chevelu saigne copieusement, une simple suture, sans compression, n'arrive pas à arrêter l'hémorragie¹ (Tillaux). D'autre part, la face n'est pas moins riche en sang, ce qui donne l'explication, d'après Sappey « des succès de la méthode plastique appliquée à la cure des difformités de la face ». On peut donc comparer le cuir chevelu et toutes les parties molles de la face à *une véritable calotte sanguine* ou *éponge plate, imbibée de sang*, qui entoure le crâne de toutes parts. Dans bien des grimaces, exprimant — par exemple — l'étonnement, cette calotte sanguine que forme le cuir chevelu se trouve fortement comprimée entre les muscles frontaux et occipitaux; il doit se produire là des déplacements de sang considérables qui, par les différentes voies de communication, peuvent avoir leur répercussion sur l'activité cérébrale. Nous reviendrons d'ailleurs sur ces faits plus loin, quand nous aurons à traiter des expressions spéciales de l'étonnement.

Le cerveau est nourri par l'hexagone de Willis, formé lui-même par la jonction, en plein canal, des deux carotides internes avec les vertébrales.

1. *Anat. topograph.*, p. 9.

De l'hexagone part « un nombre considérable de rameaux, ramuscules ou souples ramifications qui affectent un mode de ramescence arboriforme et qui forment une véritable membrane, la pie mère. De celle-ci naissent perpendiculairement les ramifications qui pénètrent dans les circonvolutions¹ ».

D'autre part, voici ce qu'on lit dans le traité d'anatomie de M. le professeur Poirier et Charpy, au sujet du réseau pial : « Qu'elles soient collatérales ou terminales, les branches artérielles qui s'étalent à la surface des circonvolutions ne se recourbent pas pour pénétrer dans la substance nerveuse à laquelle elles sont pourtant destinées; elles aboutissent à un réseau parallèle comme elle à la surface, le réseau vasculaire artériel de la pie mère ou réseau pial² ».

Ce qui est pour nous important à retenir de l'examen anatomique de la circulation cérébrale, c'est le grand nombre de précautions accumulées, afin d'éloigner, autant que possible, du cerveau l'influence fâcheuse que pouvait avoir, pour son activité, chaque pulsation cardiaque. Dans le but d'assurer au cerveau une circulation égale, exempte de tout heurt, de tout choc brusque, des dispositions spéciales et toutes favorables à cette condition se trouvent être prises : ainsi, en sortant des sinus caverneux, les carotides s'incurvent à angle droit, s'étalent; ensuite elles s'incurvent de nouveau, formant une espèce de nappe ou de lac, beaucoup plus large encore, plus calme; de ce lac se détachent, à la fin, dans un sens encore perpendiculaire, des artères nourricières dont le sang se trouve en contact avec les éléments nerveux.

Si le bulbe, l'isthme, le cervelet et quelques parties centrales du cerveau sont moins bien protégées contre les

1. *Anatomie* de Sappey, t. II, p. 608.

2. T. II, p. 700.

changements de pression, la substance corticale, celle qui préside à notre pensée et à toutes nos activités supérieures, se trouve, en revanche, grâce au réseau pial, encore plus éloignée de la pulsation cardiaque, avec une quantité de sang plus uniforme, plus invariable. Pour se défendre contre la forme destructive et déséquilibrante d'un courant, la nature s'est servie à la fois du changement de direction et de l'augmentation de surface, en élargissant, autant que possible, les bords. « La division, leur situation perpendiculaire à la carotide et leur volume moindre que celle-ci, ralentissent le sang et diminuent la pression; la tension qui, dans la carotide du chien, atteint 120 à 180 millimètres de mercure, n'est plus que de 80 à 90 dans l'hexagone avec des écarts de 60 à 130... La circulation dans les artères corticales ou périphériques est également notablement ralentie; la tension vasculaire est à la fois faible et uniforme¹ ».

Il résulte donc de tout ce que nous avons dit, au sujet de la circulation de la tête en général, *que les tissus péri-crâniens sont très riches en sang, et qu'il est de première importance pour le bon fonctionnement du cerveau et de toute notre vie, par conséquent, que la quantité de sang intra-crânien soit, autant que possible, invariable, exempte de toute rupture grave d'équilibre, bien à l'abri de toutes les causes, pouvant amener une perturbation dans sa pression ou dans sa tension.*

1. *Anatomie* de Poirier, t. III, p. 713 et 714.

CHAPITRE VI

LES TROUBLES VASCULAIRES DE L'ÉMOTION

Quelque nombreuses que soient les précautions amoncelées pour rendre la circulation intra-crânienne invariable, il arrivera, tout de même, des cas fréquents, où la pression et tension intra-crâniennes pourront être influencées, dans de fortes proportions, par des causes extérieures.

En dehors des chocs cardiaques, la circulation cérébrale a d'autres chocs à supporter : ceux-ci ne sont autre chose que nos émotions si fréquentes.

Il est donc important de voir, brièvement, en quoi consiste une émotion.

Autrefois, on croyait que l'émotion était due à un excès d'irritation de la substance corticale, propagée vers la moelle allongée. L'émotion était considérée comme un rayonnement de l'onde nerveuse du sensorium vers le bulbe ; telle était encore l'opinion de Darwin, exprimée dans son ouvrage que nous avons déjà cité plus haut.

Actuellement, nous savons grâce aux travaux de James,

Lange et d'autres, que les émotions consistent en modifications plus ou moins profondes, produites, dans notre vie organique, et rendues conscientes par la substance corticale.

Les émotions ont leur centre situé dans le bulbe, au niveau du plancher du quatrième ventricule, là où se trouvent les noyaux d'origine des nerfs de presque tous nos organes importants de la vie. Chaque fois qu'il se produit une excitation quelconque de ce centre général des émotions, soit par une cause externe directe, soit par une cause intérieure, centrale, telle qu'une idée, une réminiscence, notre vie organique peut être troublée : nous aurons des palpitations, de l'oppression, des troubles des vaso-moteurs des répercussions sur les voies digestives, des frissons, etc., etc. Toutes ces modifications organiques sont rendues conscientes par la substance corticale du cerveau, d'où résulte pour nous psychiquement telle ou telle émotion.

Dans chaque émotion, nous avons des troubles organiques et inévitablement des troubles de la circulation. Avant de ressentir n'importe quel autre trouble dans la vie organique, on commence par avoir un trouble des vaso-moteurs. Ceci est tellement vrai qu'un moment donné on croyait même que l'émotion ne consistait en rien d'autre qu'en trouble des vaso-moteurs.

Une des conséquences de ce trouble des vaso-moteurs sera, naturellement, une modification inévitable de la circulation cérébrale, au moment de chaque émotion. Il existe même des preuves cliniques pour démontrer ces variations dans la circulation, intra-crânienne. On connaît les observations de Mosso, qui a pu étudier le cerveau mis à nu chez des individus, ayant subi une large perte de substance de la boîte crânienne : « Le cerveau, plus ou moins anémié pendant le sommeil, s'hyperémie et se gonfle lors-

qu'il entre en activité¹ ». Dans d'autres circonstances, chez les mêmes individus, au cerveau découvert, Mosso a pu constater « que l'entrée d'un étranger ou tout autre événement de peu d'importance élève immédiatement le pouls cérébral. Chez une femme, la hauteur des pulsations augmente brusquement, sans cause apparente : c'est qu'elle vient d'apercevoir dans la chambre une tête de mort qui lui a fait un peu peur. Même phénomène chez un autre qui entend sonner midi; c'est qu'il ne se sent pas à l'aise pour dire sa prière² ».

Il est donc bien certain que, pendant l'émotion, la circulation cérébrale se modifie, souvent même d'une façon peu avantageuse pour l'organisme. L'obnubilation, l'hébétéude ou d'autres sensations sont souvent la traduction psychique de ces troubles circulatoires intérieurs.

Mais un autre phénomène — moteur celui-là — accompagne l'émotion; ce phénomène n'est autre chose que la grimace.

Ainsi donc, sur la base anatomique de l'émotion se greffent une sensation psychique et un phénomène moteur, la grimace. Nous pouvons être certain d'avance que ce mouvement exécuté par un muscle facial quelconque n'est pas dû à un simple caprice, qu'il a bien son but et son utilité. Quand on dépose une goutte d'acide nitrique sur une patte de grenouille, celle-ci secoue sa patte afin de se débarrasser du liquide corrosif; personne ne met en doute, dans ce cas, *l'utilité du mouvement exécuté*. Eh bien, dans une émotion, chaque grimace présente son utilité, parce qu'au moyen de la nappe sanguine extra-crânienne elle peut produire des modifications favorables dans la circulation intra-crânienne qui est de beaucoup la plus importante pour la vie.

1. *Physiologie* de Hedon, Paris, 1901, p. 565.

2. *Psychologie des sentiments*, par Ribot, p. 119, Paris, F. Alcan; 1899.

Le malaise ou le plaisir, dans chaque état émotif, résultent, en dehors d'autres troubles organiques, du changement de la circulation cérébrale. Pour corriger ce malaise ou pour intensifier ce plaisir, pour produire, en un mot, une modification heureuse dans la circulation cérébrale, ou bien pour rétablir l'équilibre sanguin, un moment rompu pendant l'émotion, on fait une grimace; et si celle-ci peut avoir cette influence heureuse, c'est parce que les deux nappes sanguines extra et intra-crâniennes communiquent largement.

Nous allons maintenant examiner dans quelles conditions se fait la communication entre les deux nappes sanguines : extra et intra-crâniennes.

CHAPITRE VII

LES COMMUNICATIONS CONSTANTES ENTRE LES DEUX CIRCULATIONS

Les deux carotides, interne et externe, proviennent d'une source commune qui est la carotide primitive. *On peut donc considérer ces deux artères, avec leur origine commune, comme deux vases formant siphon, communiquant par leur base et alimentés par la même ondée sanguine, venant du cœur.*

De cette communauté d'origine résultent plusieurs conséquences importantes : si pour une cause ou une autre un obstacle s'oppose au passage du sang dans un vase, une plus grande quantité de sang passera dans l'autre vase, et *vice versa*.

D'autre part, comme ils forment siphon, il peut y avoir des cas, selon l'avantage qu'il y aura, d'envoyer un léger excès de sang ou le trop plein dans un vase ou dans l'autre. En faisant telle grimace, par exemple, je puis comprimer automatiquement tel groupe d'artères faciales; il y aura beaucoup de chances qu'une plus grande quantité de sang

passé donc par la carotide interne vers le cerveau. Comme aussi, si je rougis brusquement, cette dilatation énorme de mes capillaires faciaux peut immédiatement décongestionner mon cerveau.

Les deux carotides communiquent également non seulement par leurs troncs d'origine, mais aussi par leurs ramifications terminales.

Il existe notamment l'importante artère ophtalmique, branche de la carotide interne, qui sert à la nutrition de l'œil, en même temps qu'elle établit, par ses anastomoses avec les branches terminales de la carotide externe, une large communication entre les deux nappes sanguines, extra et intra-crâniennes.

Voici ce qu'on lit dans l'*Anatomie* du professeur Sappey au sujet des branches terminales de l'artère ophtalmique¹ : « Le courant dérivé de la carotide interne a un second avantage qui n'en est pas moins important. Ce courant met la carotide interne en communication avec la faciale, la maxillaire interne et la temporale superficielle, c'est-à-dire avec les trois principales branches de la carotide externe; *il établit une large communication entre les deux courants intra et extra-crâniens.* » Ce fait doit retenir notre attention, car nous verrons plus loin qu'un bon nombre de grimaces, exprimant principalement la tristesse, viennent se grouper autour des branches terminales de cette très importante artère.

Dans son *Anatomie*, le professeur Sappey se demande même pourquoi l'artère ophtalmique vient nourrir des parties qui avaient à leur disposition des artères beaucoup plus rapprochées. Il est textuellement dit² : « On ne voit pas, tout d'abord, pourquoi la partie médiane du front lui (à l'ar-

1. T. II, p. 607.

2. *Loc. cit.*, p. 602.

tère ophtalmique) fait des emprunts analogues, tandis qu'elle avait sur ses limites les deux temporales antérieures. »

Cette disposition particulière de l'artère ophtalmique a donc déjà arrêté l'attention de notre savant anatomiste. Seulement, après s'être demandé pourquoi l'ophtalmique est sortie de l'orbite, pour aller nourrir des parties molles qui auraient pu être alimentées par d'autres artères plus voisines, il répond d'une manière générale, évasive : « Pour mieux assurer la nutrition de chaque organe la nature a voulu qu'il puisât les éléments de sa nutrition à plusieurs sources. » (p. 603) Cette réponse n'est pas satisfaisante et ne résout rien. La peau du front, avec ses quelques muscles peaussiers, n'est pas un organe tellement important pour que l'ophtalmique, venant de la carotide interne, fasse un si long trajet et aille la nourrir.

Nous pouvons donner une réponse plus conforme aux données de la physiologie. Notre réponse est la suivante : si plusieurs parties molles, en apparence aussi insignifiantes, sont nourries par des branches de l'artère ophtalmique, venant de si loin, au lieu de l'être par d'autres artères plus proches, c'est parce qu'il était éminemment utile de pouvoir, dans certains cas, faire dériver le sang cérébral, de décongestionner le cerveau, *en établissant une soupape de sûreté pour la circulation cérébrale*. Et la preuve la plus éclatante de ce fait, c'est que justement, autour de ces dernières ramifications de l'artère ophtalmique, s'est concentrée toute une série de grimaces que nous examinerons plus loin.

A l'artère ophtalmique est accolée, bien entendu, la veine ophtalmique qui, par certaines branches antérieures, communique avec la veine frontale, grosse veine extra-crânienne, apparente surtout dans le rire. Par son extrémité posté-

rière cette veine se jette dans le sinus caverneux. Il y a donc ici également une large communication dans la circulation du retour entre le sang extra et intra-crânien.

Ainsi donc, les deux nappes sanguines, extra et intra-crâniennes, communiquent non seulement par leur origine, mais aussi par leurs extrémités. Nous avons déjà mentionné plus haut la grande richesse vasculaire de toutes les parties molles de la face et du cuir chevelu.

Si l'on envisage maintenant que toute cette vaste nappe sanguine extra-crânienne se trouve répandue sur un plan *osseux, dur et résistant* que forme le crâne, on comprendra encore mieux que notre comparaison des muscles faciaux à une véritable bande d'Esmarch n'avait rien d'excessif. Les muscles faciaux, si mobiles, si compliqués et si agiles, en se contractant et en s'allongeant, avec un plan osseux, résistant derrière, pourront exercer une compression encore plus énergique, la calotte sanguine se trouvera ainsi *tiraillée, comprimée et pressée* dans tous les sens par eux.

Voyons, par exemple, que se passe-t-il dans la circulation céphalique, quand je fais une grimace quelconque, tout en étant sous le coup de l'émotion? Que devient le sang d'une région si vasculaire pendant ce mouvement? Il est incontestable que pendant chaque grimace un peu énergique, il se produit une rupture d'équilibre dans la nappe sanguine extra-crânienne. Cette rupture d'équilibre doit retentir d'une façon quelconque sur la circulation intra-crânienne. Admettons même que cette répercussion intérieure, changement de pression ou de tension dans les artères intra-crâniennes, soit très légère, tout à fait minime, à peine perceptible; mais ne sait-on pas que la moindre variation, la moindre rupture d'équilibre dans des organes aussi délicats que les artères cérébrales, peuvent avoir des conséquences énormes soit sur notre mode d'agir, soit sur notre mode de

sentir. Nous sommes donc tout à fait autorisés à dire que chaque grimace produit une modification quelconque, si légère soit-elle, dans l'état sanguin de l'encéphale. De plus, nous pouvons dire aussi que les grimaces sont adaptées toujours de telle façon que les modifications intérieures se produisent constamment soit dans la même zone corticale, soit d'une autre façon équivalente, mais toujours favorable à l'activité qui doit se manifester. De là à conclure que je fais justement cette grimace, parce qu'elle seule me facilite mon mode d'activité ou se trouve en conformité avec ma sensibilité, il n'y a qu'un pas que nous pouvons aisément franchir. Toute la physiologie des grimaces se trouve de cette manière expliquée par des données anatomiques.

Il va de soi que dans l'exemple que nous venons de choisir nous *présupposons l'existence d'une émotion*, c'est-à-dire de cet ébranlement nerveux ou de cette nouvelle tendance, consciente ou inconsciente de l'organisme, qui se traduit intérieurement par une nouvelle métamorphose organique. La grimace volontaire seule, sans l'excitation du centre général des émotions par une cause quelconque, soit intérieure, soit extérieure, est incapable de produire aucune modification dans l'activité nerveuse. Si, par exemple, je simule volontairement la grimace du rire, cela ne peut pas me rendre gai, tant que mon organisme ne sera pas ébranlé par un motif quelconque engendrant la gaieté. Mais, une fois le ressort pressé, l'excitation émotionnelle étant provoquée, la grimace s'encadre avec les autres manifestations de ce nouvel état pour présenter son utilité dans les conditions que nous venons de déterminer.

Après les quelques détails anatomiques que nous venons de développer, notre théorie vasculaire ou sanguine de la physiognomique peut se résumer de la manière suivante :

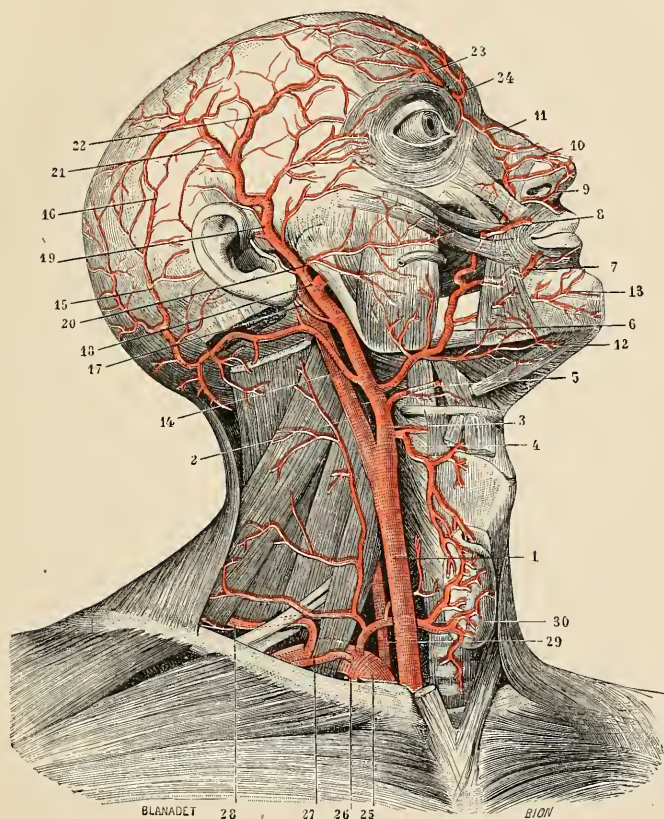
Il est excessivement important pour l'organisme que la

circulation cérébrale soit toujours égale, uniforme, exempte de tout heurt brusque. Malgré toutes les précautions accumulées dans ce but, elle se trouve toujours modifiée, souvent d'une manière violente, dangereuse pour la vie, en cas d'émotion; c'est alors qu'on fait une grimace qui, grâce aux larges communications, existant de toutes parts entre les deux circulations extra et intra-crâniennes, rétablit de nouveau cet équilibre rompu, ou bien contribue à le modifier dans le sens utile à l'organisme.

Telle est la véritable base anatomo-physiologique de nos grimaces qu'aucun des auteurs qui se sont occupés de cette question n'a encore entrevue. Ceci nous explique pourquoi la physiognomique est devenue un langage universel, compréhensible pour tout le monde, sans dictionnaire. La grimace n'est en réalité qu'un correctif artificiel et extérieur, ajouté à tant d'autres moyens amoncelés pour protéger la circulation intra-crânienne. Ultérieurement et conventionnellement¹, elle est devenue pour nous une expression d'un mouvement de l'âme, c'est-à-dire d'un trouble circulatoire dans les centres supérieurs. On comprend ainsi qu'une seule espèce de grimaces peut être utile pour une seule espèce d'émotions. Dans toute l'espèce humaine on doit rire et pleurer de la même façon, puisque partout le fond de la constitution anatomique est le même, depuis le plus inculte Papou jusqu'au plus raffiné Parisien. Si tous les deux pleurent de la même façon et se comprennent bien, quand ils se voient pleurer, c'est parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement : leur constitution anatomique est telle que la contraction de l'orbiculaire des yeux, pour provoquer des larmes, est le seul correctif possible, grâce aux nombreuses

1. Il faut comprendre ce mot dans le sens d'une interprétation presque obligatoire, puisqu'il va de soi qu'aucune convention ne fut possible entre toute l'espèce humaine,

anastomoses entre les deux circulations intra et extra-crâniennes, dans cette émotion intérieure — la tristesse.



1. Artère carotide primitive droite. — 2. Artère carotide interne. — 3. Carotide externe. — 4. Thyroïdienne supérieure. — 5. Linguale. — 6. Faciale. — 7. Labiale inférieure. — 8. Labiale supérieure. — 9. Artère de la sous-cloison. — 10. Artère de l'aile du nez. — 11. Rameau par lequel la branche nasale de l'ophtalmique s'anastomose avec la partie terminale de la faciale. — 12. Artère sous-mentale. — 13. Partie terminale de la dentaire inférieure. — 14. Occipitale. — 15. Branches terminales ou cutanées de cette artère. — 16. Anastomose de l'occipitale avec la temporale superficielle. — 17. Auriculaire postérieure. — 18. Origine de la maxillaire interne. — 19. Temporale superficielle. — 20. Transversale de la face. — 21. Branche postérieure de la temporale superficielle. — 22. Branche antérieure de la même artère. — 23. Artère sous-orbitaire. — 24. Artère frontale interne. — 25. Sous-clavière. — 26. Mammaire interne. — 27. Sous-scapulaire. — 28. Scapulaire postérieure. — 29. Vertébrale. — 30. Thyroïdienne inférieure. [D'après SAPPEY, *Anat. topogr.*, Masson et C^{le}, édit.]

Pour avoir la confirmation de notre théorie, nous allons examiner maintenant, avec quelques détails, les différentes expressions de la physionomie.

Nous mettons ici, sous les yeux du lecteur, la gravure de la page précédente, empruntée à l'ouvrage de Sappey. Rien qu'en jetant un coup d'œil sur ce dessin on pourra se rendre compte immédiatement de la très grande vascularité de la face et du cuir chevelu, ainsi que de toutes les communications, soit originelles, soit terminales, qui relie les deux nappes sanguines : extra et intra-crâniennes.

De plus, chaque fois que le lecteur aura besoin de vérifier un détail anatomique, ce dessin pourra avantageusement être consulté.

CHAPITRE VIII

LES EXPRESSIONS TRISTES

Voyons d'abord les grimaces que nous faisons pour exprimer *la tristesse*.

Quand on fait des recherches, dans nos traités classiques de physiologie, pour se renseigner sur le rôle des larmes dans la douleur, on ne trouve aucune réponse. Ils sont tous muets et ne nous renseignent nullement sur une question aussi intéressante. Il est pourtant un fait indéniable, que, dans une très grande douleur, tout le monde pleure plus ou moins abondamment. Les enfants pleurent très souvent et à chaque instant pour les contrariétés les plus futiles. Certaines femmes gardent presque toute leur vie ces tendances à pleurer avec une très grande facilité. L'homme se défait graduellement, par entraînement, de son habitude de pleurer, parce qu'il apprend, à ses dépens, qu'il faut savoir vaincre la douleur par la résistance, le courage, au lieu de s'y abandonner lâchement. Malgré cela, en dépit de tout son entraînement, souvent ce n'est pas l'envie de pleurer qui lui manque et, quand la douleur est vraiment intense, les

freins sociaux n'arrivent pas à inhiber une effusion abondante des larmes.

C'est donc un acte presque réflexe, en tous cas normal et physiologique, de pleurer plus ou moins facilement dans la douleur.

Pourquoi pleure-t-on, quand on souffre réellement? Aucune physiologie ne cherche à en donner une explication plausible. On parle bien du rôle de la glande lacrymale, comme agent protecteur pour l'appareil de la vision, mais de son rôle dans la douleur on ne s'en occupe pas du tout.

Il y a pourtant une corrélation très étroite entre l'âme ou les centres supérieurs en peine et les larmes.

Dans son livre, Darwin s'est demandé à quoi servent les larmes, et voici sa réponse : « Les pleurs ne seraient qu'un phénomène accessoire, sans plus d'utilité appréciable que les larmes provoquées par une contusion qui n'intéresse pas l'œil ou que l'éternuement produit par l'éclat d'une vive lumière; toutefois cela n'empêche nullement de comprendre comment la sécrétion des larmes peut servir de soulagement à la souffrance. Plus l'accès de pleurs est violent et nerveux, plus le soulagement éprouvé sera grand, exactement pour la même raison qui fait que les contorsions du corps, le grincement des dents et l'émission de cris perçants diminuent l'intensité d'une douleur physique¹. »

De sorte que, d'après Darwin, les larmes seraient à peu près inutiles. Leur utilité consisterait uniquement à dériver une partie du courant nerveux, comme une activité quelconque, comme un moyen de soulager les centres sensitifs par les voies motrices.

Je crois qu'on peut donner une autre explication du rôle physiologique des larmes, dans la douleur, qui découle tout

1. *Loc. cit.*, p. 188.

naturellement des dispositions anatomiques spéciales de la glande lacrymale.

Les larmes nous sont utiles et nous soulagent, parce qu'elles agissent comme une *saignée naturelle*, et une saignée d'autant plus efficace qu'elle se produit sur un territoire qui intéresse directement *la circulation intra-crânienne*, la plus délicate, c'est-à-dire celle de la substance corticale.

La glande lacrymale, comme nous le savons, est nourrie par l'artère lacrymale, branche volumineuse de l'ophtalmique qui appartient elle-même à la carotide interne. Quand on pleure, toute la quantité de larmes est fournie directement par le sang de l'artère lacrymale, c'est-à-dire *par le sang de la carotide interne elle-même*. C'est donc une soustraction d'eau, de matières albuminoïdes et chimiques, aux dépens *du sang cérébral immédiat* qui se produit dans l'acte de pleurer. Eh bien, cette perte de sérum produit l'effet d'une petite saignée locale, anesthésie les centres pour quelques instants et procure du soulagement à celui qui vient de pleurer. Voilà pourquoi les larmes viennent au secours de l'âme ou des centres supérieurs pendant la douleur.

Les larmes sont un liquide relativement riche en principes solides. Voici les chiffres que je trouve dans la *Physiologie* de Beaunis, t. II : sur 1,000 parties, il y a 982 parties d'eau et 18 de principes solides, sur lesquelles l'albumine figure par le chiffre 5, chlorure de sodium 13, ce qui est un chiffre assez élevé pour l'économie. On comprend alors que la perte des larmes, d'un liquide riche en albumine et en chlorure de sodium, produit aux dépens d'un sang intéressant directement les parties les plus délicates du cerveau, puisse avoir une répercussion très grande sur son activité et plonge celui qui vient de pleurer dans une sorte d'anesthésie cérébrale et naturelle.

Car s'il est un fait indéniable, c'est qu'après avoir pleuré, dans le cas d'une douleur profonde, intense, on se sent momentanément soulagé. C'est une espèce de torpeur, de prostration, de paresse mentale ou d'indifférence qui s'empare de celui qui vient de verser d'abondantes larmes. Une anesthésie, pour être réelle, n'a pas besoin toujours d'être artificielle; son efficacité peut être tout aussi grande, si elle est naturelle et centrale. Une moins grande réceptivité, une moins grande intelligibilité de la douleur sont aussi des moyens très efficaces pour résister contre ses attaques. C'est de cette manière que l'organisme a commencé par se défendre contre la douleur, avant que l'usage du chloroforme et d'autres anesthésiques ne fût trouvé. Voilà pourquoi celui qui souffre aspire vers le moment où il pourra pleurer. On entend dire très fréquemment par les personnes qui sont en proie à une douleur très intense : « Ah ! si au moins je pouvais pleurer pour me soulager ! » Ces personnes désirent par les larmes épancher littéralement leur douleur au dehors, en anémiant leur cerveau pour quelques moments. Je n'ignore pas qu'une sécrétion glandulaire peut se faire indépendamment de la circulation sanguine. Elle est due principalement à l'action du système nerveux cérébro-spinal sur les cellules spéciales de la glande, subissant une véritable fonte; mais un afflux sanguin doit tout de même être favorable à cette sécrétion, et inversement, celle-ci doit réagir sur la pression sanguine. Dans son excellent livre, « *la Peur* », Mosso, dont la compétence est si grande pour tout ce qui concerne la circulation cérébrale, dit qu'une sécrétion glandulaire dépend autant de l'afflux du sang que de l'activité nerveuse. On doit donc considérer l'effusion des larmes, comme étant en connexion très étroite avec la circulation cérébrale dont dépendent naturellement les différents états psychiques subjectifs.

Pour nous rendre compte de ce rôle anesthésique des larmes, nous n'avons qu'à voir ce qui se passe chez les enfants, par exemple.

Ceux-ci en pleurant, avec une si grande facilité, s'évitent par là bien des complications, je suis sûr, encore plus graves que l'adulte. Tout le monde sait combien est grand le danger des convulsions chez l'enfant et combien on doit redouter pour lui cette terrible complication, à chaque état émotif un peu vif. L'excès d'irritation de leurs centres sensitifs pourrait plus facilement dégénérer en convulsions dangereuses, si les voies lacrymales n'étaient pas là pour anesthésier le cerveau par la petite saignée. Psychiquement et intellectuellement, l'enfant est fragile. Il vit longtemps sans volonté, sans frein, avec des centres supérieurs germinatifs, imparfaits, à peine ébauchés; ses voies intercentrales sont peu fréquentées, peu élaborées, et il agit presque toujours par impulsion. L'émotivité, dans cette petite nature constamment agitée, est donc exceptionnellement grande, et sa circulation cérébrale doit être troublée à chaque instant. Pour parer à ces troubles dangereux, pour éviter souvent ces convulsions funestes, l'enfant se défend à sa manière : il pleure très facilement et se rend ainsi anesthésique.

Il est d'ailleurs remarquable d'observer que les enfants ne pleurent pas tout de suite, en venant au monde; ils poussent des cris, mais n'ont pas de larmes au début de leur vie. Celles-ci, d'après Darwin, n'apparaissent que du troisième au quatrième mois. Ce fait s'explique très bien par le degré inférieur de sensibilité de l'enfant nouveau-né. La sensibilité reste longtemps chez lui à l'état d'*irritabilité organique*, à peine élevée; avec les progrès ultérieurs de la première, les larmes apparaissent à leur tour pour la protéger efficacement.

La saignée que produisent les larmes peut être plus ou

moins abondante; car il ne faut pas toujours juger la quantité de larmes par celles qu'on voit. Beaucoup passent par les voies nasales de ceux qui pleurent. Il est d'observation courante qu'en pleurant on se mouche beaucoup.

En cas de douleur très intense, on se soulage aussi par le sanglot, tout en versant d'abondantes larmes. Le sanglot, qui a beaucoup d'analogie avec le rire, est une sorte de convulsion clonique du diaphragme. Grâce au sanglot, les voies motrices interviennent pour soulager les centres sensitifs. Mais il faut remarquer qu'ici également il existe bien certainement des connexités éloignées avec la circulation cérébrale, si l'on pense que le sanglot est exécuté par le diaphragme, un muscle qui intéresse au plus haut point la respiration ainsi que la circulation.

Si nous acceptons ce rôle spécial joué par les larmes, si nous reconnaissons le grand service qu'elles nous rendent, en arrivant à temps pour nous anesthésier, et tout nous porte à croire que notre raisonnement est juste, logique, puisque toutes les données anatomiques concourent pour le confirmer, une bonne partie de la physiognomique se trouve ainsi expliquée : car combien de grimaces préparatoires faisons-nous, dans ce seul but de provoquer des larmes?

Les mille nuances de la physiognomique qui séparent l'expression d'un léger chagrin ou de l'ombre d'un soupçon, jusqu'à l'acte définitif de sangloter, comme un désespéré, trouvent ainsi leur explication toute naturelle. Toute cette variété infinie de grimaces qui expriment, plus ou moins franchement, la tristesse ou tout ce qui l'approche se fait en vue de provoquer la congestion de la glande lacrymale et d'amener le réflexe salutaire qui entraînera une abondante effusion des larmes. Nous avons ainsi une faculté spéciale de pleurer qui nous est très utile, qui s'harmonise avec l'ensemble de nos autres facultés et qui vient

au secours de l'organisme général pour sa défense, quand le besoin s'en fait sentir.

Tout cela, naturellement, est actuellement complètement dégénéré, dégradé, déformé, dénaturé. Beaucoup de grimaces se font par habitude invétérée ou par hérédité, par association d'idées ou par imitation, sans aucune utilité. Un grand nombre de personnes possèdent des véritables figures choréiformes et grimaçantes, aussitôt qu'elles commencent à causer; chez ces personnes la grimace devient un tic involontaire de la face qui accompagne le langage articulé. Il ne faut pas croire, bien entendu, que tous ces mouvements disgracieux présentent la moindre utilité pour l'individu qui en est atteint, mais ce fait ne doit pas nous faire perdre de vue qu'à l'origine de toutes ces hérédités se trouvait la seule cause physiologique, réelle que nous venons d'indiquer.

On doit, d'autre part, tenir compte de toutes les raisons sociales ou individuelles très puissantes qui interviennent pour modifier la physionomie de chaque individu. Selon son éducation, selon sa position sociale, selon son intérêt, chacun de nous aura avantage de faire voir ou de cacher tel ou tel sentiment; mais, ces réserves faites, nous pouvons admettre la validité de la véritable base anatomo-physiologique que nous venons de donner pour les expressions tristes.

Ainsi donc, les larmes ont leur utilité dans la douleur, et toutes les grimaces qu'on a l'habitude de faire pour provoquer cette effusion des larmes ont leur raison d'être physiologique. Nous pourrions nous contenter de cette explication.

Mais on peut se demander si, en cas de tristesse, les grimaces prémonitoires à l'effusion des larmes ne produisent pas une mutation concomitante quelconque sur la circulation cérébrale en vue de diminuer cette douleur. Dans le cas d'un sentiment triste, l'activité cérébrale consiste à res-

sentir la douleur, plus ou moins intense, qui nous parcourt. Anatomiquement, la tristesse se traduit par une diminution de vie, par la constriction des vaso-moteurs, par l'ischémie générale de tout l'organisme qui se refléchit psychiquement dans les centres supérieurs et à laquelle vient s'ajouter l'ischémie propre de ces organes supérieurs. Il s'agit de savoir si, dans ce concert général de tristesse, les grimaces caractéristiques de la douleur sont coordonnées seulement en vue de la future effusion des larmes dont l'utilité est d'après nous incontestable, ou bien si elles possèdent leur utilité propre.

Il est assez difficile de se prononcer avec certitude sur cette question, car tout ce qui concerne la physiognomique est enchevêtré, compliqué et embrouillé, mais je serais assez disposé à admettre que tout se tient dans ce principe, tout concourt vers le même but et que les grimaces seules peuvent produire une réaction heureuse sur la sensation pénible de la tristesse. Le fait de contracter énergiquement les muscles orbiculaires, sourciliers, les élévateurs communs, superficiels et profonds, les petits zygomatiques et d'autres muscles, agents de la douleur, quand nous voulons l'exprimer, exerce, à mon avis, une répercussion heureuse sur la circulation cérébrale et arrive à nous soulager d'une façon quelconque. Au fond, je crois qu'on serait plus dans le vrai, si, en parlant de ces muscles, on disait qu'ils nous *soulagent* dans la douleur, au lieu de dire qu'ils nous servent à son *expression*. Que plus tard ils soient devenus des agents d'expression, des moyens de communication entre les hommes, ceci nous pouvons l'admettre aisément, mais, avant tout, ils devaient avoir un rôle utilitaire et être par conséquent des *agents de soulagement*. Tous ces nombreux muscles qui entrent en action immédiatement, spontanément, quand nous avons une douleur, sont très riches en

sang; quand ils se contractent, ils doivent produire des déplacements sanguins considérables; et il est tout à fait légitime d'admettre que, *l'émotion préexistante*, ceux-ci peuvent influencer favorablement l'activité cérébrale, même avant l'effusion des larmes.

Toujours est-il que, si l'on examine attentivement l'ensemble de nos grimaces qui concourent à exprimer la tristesse, on reste frappé par ce fait qu'elles possèdent un véritable centre ou foyer de compression, se trouvant au niveau de la racine du nez ou de l'angle interne de l'œil. C'est là que siège la glande lacrymale, c'est là que se trouvent les dernières branches de l'importante artère ophtalmique et c'est là aussi que tous ces petits muscles serrent et pressent énergiquement pour nous soulager de la douleur. Il est singulier qu'un important groupe de grimaces soit venu se concentrer juste à l'endroit où la seule artère qui émerge du cerveau vient établir une communication entre le sang extra et intra-crânien. Il est évident que ceci a une signification importante et qu'*a priori* déjà on pourrait déduire qu'il pourrait y avoir une utilité quelconque de comprimer si énergiquement l'artère ophtalmique dans la douleur. Maintenant que nous connaissons les anastomoses de cette artère et le rôle physiologique des larmes, cette utilité devient encore plus claire pour nous.

Comme preuve de l'utilité des grimaces dans la douleur, nous pouvons invoquer ce fait d'observation courante que toute personne ayant passé par une crise morale de souffrance a de vives tendances à faire des grimaces fréquemment, et un visage ridé prématurément démontre bien souvent les chagrins que ces personnes ont eu à supporter. D'autre part, les émotifs, avec leurs troubles circulatoires chroniques, ont également l'habitude de faire des grimaces constamment et deviennent ridés de très bonne heure. J'ai

connu plusieurs jeunes gens d'une émotivité exceptionnelle : tous faisaient des grimaces avec une très grande facilité et avaient des fronts ridés presque comme des vieillards. Il faut donc admettre une corrélation étroite entre le trouble circulatoire cérébral auquel sont sujets les émotifs et la motricité de leur physionomie, et cette corrélation ne peut s'expliquer que par l'influence favorable que peut exercer une modification dans la circulation extra-crânienne sur la nappe intra-crânienne.

En résumé, l'analyse de nos expressions tristes nous démontre d'abord l'utilité des larmes, qui produisent du soulagement par la saignée dans un territoire sanguin, intéressant directement la circulation des centres supérieurs. Le soulagement s'obtient au moyen de l'anesthésie, dans laquelle se trouve plongé celui qui vient de pleurer abondamment. Dès lors on comprend l'utilité de toutes les grimaces qui contribuent à amener cette effusion des larmes. Mais, à mon avis, on peut encore pousser ce principe plus loin et dire que les grimaces pathognomoniques de la tristesse ont leur utilité propre, en comprimant les branches terminales de l'artère ophtalmique et en produisant, dans la circulation cérébrale, quelque modification favorable dans la sensation pénible de la tristesse.

Il est possible que ces grimaces de la tristesse soient faites dans le but de congestionner les centres pour résister mieux contre l'ischémie douloureuse centrale. La grimace, dans ce cas-là, remplit l'office d'une idée centrale gaie, d'une image agréable ou d'un avenir plus rose que l'homme triste cherche à évoquer pour congestionner ses centres. Ce rôle congestif, préalable n'empêche pas d'ailleurs ces mêmes grimaces de comprimer les glandes lacrymales pour provoquer définitivement une effusion des larmes avec de l'anémie centrale et l'anesthésie consécutive.

CHAPITRE IX

LES EXPRESSIONS GAIES

Nous allons soumettre à la même analyse systématique les expressions des sentiments gais, et nous verrons si elles se prêtent à une interprétation semblable pour justifier notre théorie vasculaire ou sanguine des grimaces.

Le signe pathognomonique de la gaieté est le rire¹. Celui-ci est un mouvement d'un ordre spécial qu'il faut bien

1. Plusieurs auteurs tout à fait éminents, comme par exemple, MM. Sergi et Ribot, écrivent à tort que pendant le froid on rit. Ils confondent le claquement des dents ou le tremblement des membres avec le rire, ce qui n'a absolument rien de commun. Sous l'action prolongée du froid, il se forme dans les gaines de certains muscles superficiels des coagulations et des altérations de différentes sérosités ou liquides organiques; il peut, par exemple, s'y former de la myosine, ou le liquide synovial se trouve altéré d'une façon quelconque; dès lors l'équilibre habituel de notre corps dû à l'égalité d'excitations envoyées par les nombreux fléchisseurs et extenseurs se trouve rompu. Grâce aux différentes excitations qu'envoient vers la moelle ces substances morbides, produites momentanément par le froid dans les muscles superficiels, tandis que les muscles profonds, étant mieux protégés, sont dans un autre état de tonicité, il y a prédominance de certains groupes musculaires sur d'autres; le tonus musculaire général, au lieu d'être dans son état normal, se trouve supprimé, et nous tremblons, mais nous ne rions pas dans ces cas-là. Le même tremblement, par suite de la même rupture d'équilibre entre les différents tonus musculaires, se produit, quand on fatigue, d'une façon inusitée, par un exercice excessif, un seul groupe musculaire.

examiner, si l'on veut comprendre sa signification. Tout le monde confond le rire avec l'expiration, tout le monde croit que dans le rire l'expiration seule est tout.

Voilà comment on désigne le rire dans nos traités classiques de Physiologie : « Le rire se compose d'une série d'expirations successives, la bouche ouverte et avec production d'un bruit spécial à la glotte¹ ». « Le rire est caractérisé par une expiration sonore, saccadée, accompagnée de la contraction de certains muscles de la face² ».

L'opinion des psychologues est à peu près identique, et la plupart d'entre eux, MM. Sergi et Ribot par exemple, considèrent le rire comme une série de « petites expirations successives à secousses plus ou moins violentes et à forme convulsive ».

Si on envisage le rire uniquement comme un mouvement d'expiration, on ne voit que de très loin son utilité pour la sensation spéciale de la gaieté. Mais le rire est plus qu'une série simple d'expirations rythmiques, spasmodiques. A mon avis, pour bien comprendre le rôle du rire, on doit l'envisager comme un *effort*, ou comme une série d'efforts entrecoupés par des expirations rythmiques et spasmodiques.

Pour avoir une idée du principe dominant, dans le mouvement du rire, il faut d'abord s'imaginer la poussée d'un effort considérable qui commence par la fermeture de la glotte, la contraction violente du diaphragme et la compression de tous les organes abdominaux. Si maintenant nous entrecoupons cet effort ou si nous l'adoucissons par une série d'expirations courtes et rythmiques, sans fermer même tout à fait la glotte, la rétrécissant simplement, pour produire un bruit saccadé, tout en continuant de pousser, nous aurons à peu près réalisé le mouvement du rire.

1. *Physiologie humaine* de Beaunis, t. II, p. 930.

2. *Physiologie* de Hedon, p. 266; Paris, 1901.

Ce qui domine dans ce processus particulier, ce n'est pas la simple expiration, envisagée presque par tous les auteurs, mais *l'effort de pousser* ou *l'effort expulsif*, comme celui d'une femme en travail d'enfantement, par exemple. Ceci est tellement vrai que tout le monde connaît les accidents ultimes d'un rire fou, désordonné, qui sont la compression de la vessie et d'autres organes de la digestion, avec toutes leurs manifestations externes, si désagréables.

En riant d'une façon intense, on plie les cuisses sur l'abdomen, on serre les jambes et même les sphincters instinctivement, toujours en prévision des futurs inconvénients que peut provoquer l'effort violent et immodéré de pousser.

Le rire est donc bien une série d'efforts expulsifs, entrecoupés et adoucis par des courtes expirations. De celles-ci, la première est généralement la plus importante, la plus bruyante, c'est elle qui forme pour ainsi dire la majeure ou tout l'éclat du rire; elle chasse presque tout l'air contenu dans les poumons; les autres saccades ou roulades ne sont que des expirations presque à vide, très courtes, formées par les convulsions du diaphragme. La formule métrique du rire pourrait se dessiner de la manière suivante : — uuu une longue très grande avec beaucoup de brèves.

Les muscles abdominaux, si puissants, sont également fortement contractés dans l'acte du rire. Si celui-ci se prolonge et devient violent, ces muscles sont presque tétanisés, le corps s'infléchit sur les membres inférieurs, on tape des pieds. Tout cela prouve que le rire est surtout un acte de pousser et non d'expiration; celle-ci, dans le rire, est un mouvement accessoire, pour rendre l'acte de pousser rythmique, cadencé, adouci, au lieu d'être brutal, uniforme et soutenu, comme il est d'habitude. On peut appeler cet effort adouci, parce que la glotte, dans le rire, n'est pas com-

plètement fermée, elle est seulement rétrécie ou fermée pour une légère fraction de seconde, ce qui le différencie essentiellement de l'effort produit dans la toux. *Des alternatives de pousser doux avec des repos, un pousser rythmique adouci par l'expiration*, un effort *sui generis*, — voilà à quoi se réduit le mouvement du rire, quand on le soumet à l'analyse rigoureuse.

Il est évident que ce mouvement, tel que nous venons de le définir, doit s'harmoniser avec cette sensation spéciale de la gaieté. Comment cette harmonie peut-elle se produire? Par l'intermédiaire et grâce à l'influence que ces mouvements peuvent avoir sur la circulation cérébrale, ceci est incontestable.

Pour voir quelles sont les relations du rire avec la circulation cérébrale, on n'a qu'à examiner, d'un peu plus près, un homme qui rit. Il ne faut pas posséder un grand talent d'observation pour reconnaître en lui un homme qui va rapidement vers une congestion complète. Celui qui rit d'une façon intense est rouge, presque violacé; ses veines de la face et du front sont turgescentes et gonflées. La circulation du retour est gênée; par la contraction des peaussiers cervicaux, les veines jugulaires se trouvent plus ou moins comprimées, de sorte qu'il se produit, dans le cerveau, une véritable stase sanguine, comme on en voit rarement. Et n'oublions pas que cette stase est d'autant plus importante que l'organisme se trouve dans un état émotif gai, ce qui comporte déjà une excitation de ses centres vaso-moteurs dans un sens favorable à l'afflux du sang vers le cerveau.

Tous les auteurs, d'ailleurs, sont d'accord pour constater cette énorme congestion de la tête qui se produit pendant le rire : « Le rire excessif conduisant à la congestion et à l'asphyxie, produit l'angoisse et alterne avec le sanglot. Aussi est-il dans beaucoup de cas difficile de distinguer

certaines expressions de la joie d'avec celles de la douleur¹. « Pendant le fou rire, le corps entier se renverse souvent en arrière et se secoue, ou tombe presque en convulsion; la respiration est très troublée, la tête et la face se gorgent de sang, les veines se distendent, les muscles péri-oculaires se contractent spasmodiquement pour protéger les yeux. Les larmes coulent abondamment; aussi, comme je l'ai déjà fait remarquer, il est à peine possible de reconnaître une différence quelconque sur le visage humide de larmes après un accès de rire ou après un accès de pleurs² ». A la congestion extérieure, apparente et visible doit correspondre indubitablement une congestion cérébrale intérieure.

On voit donc ainsi nettement la corrélation qui existe entre les mouvements du rire et la circulation cérébrale. Ces mouvements sont combinés de telle façon pour qu'une stase sanguine plus ou moins importante puisse se produire dans le cerveau. Cette stase n'est pas non plus la stase brutale, dangereuse, qui se produit dans n'importe quel effort et qui peut amener la rupture d'un vaisseau, mais une stase d'un genre spécial, avec des alternatives de pression vasculaire augmentée ou diminuée, suivant en cela les différentes contractions du diaphragme et les ouvertures de la glotte.

Si j'ai insisté aussi longuement pour assimiler le rire à un effort et non à une simple expiration, c'est parce que l'idée de l'effort entraîne celle de la congestion cérébrale, de la stase sanguine *sui generis* qui, après tout, forme le seul élément anatomique capital du rire. Mais une fois ceci admis, nous pouvons envisager le rire comme une expiration active avec un timbre particulier. L'enchaînement des faits, dans l'émotion gaie, depuis son apparition jusqu'à la fin, est donc le suivant : aussitôt après la perception du motif pro-

1. Gratiolet, *loc. cit.*, p. 117.

2. Darwin, *loc. cit.*, p. 222.

voquant la gaieté, il doit se produire dans l'organisme, parmi tant d'autres modifications organiques, inhérentes à cette émotion, une excitation des vaso-moteurs, amenant une dilatation des tuniques artérielles avec un afflux de sang vers le cerveau. Si l'état émotif est plus intense, le centre expirateur qui se trouve tout près du centre général des émotions est excité, à son tour, pour produire des mouvements compatibles et utiles pour cet état, puisque, grâce à ces mouvements, nous pouvons congestionner nos centres supérieurs et y provoquer des stases sanguines *sui generis*, dont résulte pour nous la sensation psychique si agréable dans le rire.

Tout nous autorise à croire, et tout le monde l'admet d'ailleurs, que l'état émotif gai correspond à une expansion de vie de tous les organes; dans cet état, les vaisseaux doivent partout s'ouvrir et se gorger de sang. Le contact devient ainsi plus intime entre le globule sanguin et la cellule nerveuse; pendant le rire, ce contact ne fait qu'augmenter, puisqu'il se produit une véritable stase sanguine, grâce à ses mouvements spéciaux. On dirait que le diaphragme, animé de mouvements péristalliques, pendant le rire, donne de véritables petits coups de pompe refoulante vers le cerveau et y repousse le sang. En un mot, si la gaieté est la traduction psychique d'un état hyperémique de l'organisme, le rire est un mouvement qui amène justement un état hyperémique spécial des centres supérieurs. Envisagé à ce point de vue, le rire, comme élément moteur, s'encadre donc bien avec les autres manifestations de la gaieté et peut présenter son utilité.

Étant donné ces rapports du rire avec la circulation cérébrale, nous pouvons revenir au sujet qui nous intéresse tout particulièrement, c'est-à-dire à l'expression du rire par la physionomie.

Avant de passer à ce dernier degré de rire fou, convulsif, désordonné, que nous avons examiné jusqu'à présent, il y a une très grande série de phases intermédiaires de rire modéré et même des phases initiales de rire à peine perceptible. Dans toutes ces différentes étapes du rire, conjointement avec le diaphragme et d'autres muscles que nous avons déjà mentionnés, rentrent en fonction des muscles faciaux. Il y a même des nombreux cas de rire où cet acte se manifeste uniquement par le jeu de ces muscles faciaux, sans participation du diaphragme.

Les muscles de la face qui servent à exprimer la joie ne sont pas nombreux; d'après l'*Anatomie* de Sappey, ils sont exactement au nombre de deux : le grand zygomatique et le risorius de Santorini. Duchenne de Boulogne assigne ce rôle exclusivement au grand zygomatique : « C'est le seul qui exprime complètement la joie, à tous les degrés et dans toutes les nuances, depuis le simple sourire jusqu'au rire le plus fou¹ ». Jusqu'à quel point l'intervention de ces muscles faciaux ou du grand zygomatique seul peut-elle être utile pour la manifestation de la joie? Pourquoi rions-nous avec le grand zygomatique?

Je me garderai bien d'exposer toutes les théories qui ont été faites jusqu'à présent pour donner une explication physiologique des grimaces du rire. Je me contenterai de dire qu'aucune d'elles ne peut réellement satisfaire l'esprit et, pour ne pas allonger inutilement le sujet, je donnerai immédiatement l'explication de ce phénomène, telle que je l'entends.

Deux facteurs principaux interviennent, d'après moi, pour nous faire exécuter les grimaces du rire d'une façon fixe, bien établie et non d'une autre. Pour connaître ces deux fac-

1. *Loc. cit.*, p. 61.

teurs, il faut se rappeler que les grimaces du rire ont à pourvoir à un double rôle :

1^o Elles doivent d'abord protéger les yeux pendant le rire, comme elles font pendant tout effort ;

2^o Elles doivent pouvoir produire, dans la circulation cérébrale, des modifications favorables à l'émotion ressentie.

Voyons si ces deux conditions se trouvent être remplies par les grimaces caractéristiques du rire.

J'ai suffisamment insisté plus haut sur les nombreuses similitudes qu'il y a entre le rire et un effort. Or, il est remarquable d'observer que justement, dans l'effort violent d'expulser par le diaphragme, on fait, avec la figure, exactement les mêmes grimaces que dans le rire, c'est-à-dire on contracte également le grand zygomatique, on ouvre la bouche, etc. Ce mouvement est même très précoce dans l'espèce humaine, et on peut l'observer sur de tout petits enfants, à peine âgés de quelques jours, avant qu'ils sachent même rire. Tout le monde peut d'ailleurs vérifier cette expérience sur soi-même : aussitôt qu'on pousse d'une façon un peu énergique, le grand zygomatique entre en fonction, comme dans le rire.

Ce fait est d'abord une preuve de plus que le rire n'est qu'un effort transformé, déguisé ; mais cela nous donne également l'indication de chercher l'utilité de cette grimace dans l'effort, pour de là induire son rôle dans le rire. Or, tous les auteurs, et cela semble juste, s'accordent à dire que cette contraction du grand zygomatique et même de la partie inférieure de l'orbiculaire sert à la protection de l'œil pendant l'effort, pour lui éviter des compressions.

« Lorsqu'il se produit un effort violent d'expiration, qu'il s'agisse d'ailleurs de fou rire, de larmes, de toux ou d'éternuement, le globe de l'œil est fortement comprimé par les

fibres de l'orbiculaire; cette compression a pour objet de protéger le système vasculaire de l'intérieur de l'œil contre une impulsion rétrograde communiquée à ce moment au sang veineux. » Cette opinion de C. Bell sur les grimaces du rire est citée par Darwin; celui-ci s'adressa également à Donders, célèbre oculiste hollandais de son époque, pour avoir son avis sur cette question. Dans un mémoire publié à ce sujet, Donders « a démontré que, pendant une expiration violente, les vaisseaux intra-oculaires, extra-oculaires et rétro-oculaires sont tous affectés de deux façons : d'abord par l'accroissement de la pression sanguine dans les artères, et en second lieu par la gêne de la circulation de retour dans les veines. Il est, par conséquent, certain que les artères et les veines de l'œil sont plus ou moins distendues durant tout effort énergétique d'expiration¹ ».

Il devient ainsi compréhensible maintenant, pourquoi justement dans le rire nous faisons telle grimace et non une autre : c'est qu'elle seule peut protéger efficacement l'œil contre une compression dangereuse. Comme le rire est un effort, la protection de l'œil s'y fait de la même manière, c'est-à-dire par le grand zygomatique.

Il en résulte donc cette conclusion que, dans n'importe quel rire, on commence d'abord par faire la protection de l'œil, avant que la compression ne vienne. C'est ainsi que le plus léger sourire exécuté par le risorius est devenu le symbole du rire et de la gaieté, parce que nous esquissons immédiatement un geste de protection ayant son utilité. Peu importe que le rire n'aboutisse pas, qu'il ne se fasse aucune contraction ultérieure, aucun spasme de diaphragme, ni compression du globe de l'œil, la marche est toujours pareille.

Par hérédité, par habitude, par association d'idées, tout

1. Darwin, *loc. cit.*, p. 171.

cela s'est maintenant fixé, organisé, installé d'une façon définitive; mais à l'origine de ces hérédités, ont pu se trouver des causes que nous venons d'indiquer. Nous avons déjà trouvé une filière à peu près semblable, en discutant la fonction des larmes avec leurs grimaces correspondantes.

Le rire, étant un effort *sui generis*, ses grimaces ont ainsi un premier rôle préventif et protecteur pour l'organe de la vision à remplir. On comprend dès lors l'identité du rire dans toute l'espèce humaine : cette seule contraction du grand zygomatique pouvait protéger l'œil efficacement dans cet état émotif spécial.

Mais, en dehors de ce rôle préventif, les grimaces caractéristiques du rire ont encore, d'après moi, un rôle congestif ou vasculaire à remplir pour la circulation cérébrale : tout comme les contractions du diaphragme, celles du grand zygomatique produiraient une répercussion heureuse sur la circulation cérébrale pendant l'émotion joyeuse.

Plusieurs preuves militent en faveur de la véracité de cette hypothèse. Il faut examiner attentivement un homme dans son état normal, ensuite on lui dit de contracter fortement ses grands zygomatiques, c'est-à-dire de faire la grimace simulant le rire. Quelques secondes après, si l'individu n'est pas trop gras, on voit se dessiner sur son front la veine frontale. Ce sont les grands zygomatiques, en se contractant fortement qui forment une véritable ligature pour la circulation du retour. Nous connaissons déjà, pour les avoir indiquées plus haut, les anastomoses de la veine frontale avec la veine ophtalmique qui a des rapports immédiats avec le sang intra-crânien. Voici donc une première cause de trouble pour la circulation intra-crânienne.

Nous avons vu plus haut que le rire fou aboutit à une congestion presque apoplectiforme. Le fait de comprimer, grâce aux grands zygomatiques, la veine frontale avec ses

répercussions probables intra-crâniennes constitue le premier stade de cette congestion finale et intense.

Mais en se contractant, les grands zygomatiques peuvent agir aussi sur les artères de la face, et par là ils contribuent également à troubler la circulation cérébrale, déjà ébranlée par l'émotion naturellement.

Quand on examine, en effet, attentivement les grimaces qui servent à exprimer la gaieté, on trouve qu'elles possèdent, à l'inverse de celles qui expriment la tristesse, un centre de compression, allant vers les condyles du maxillaire inférieur. Grâce à ces contractions énergiques, on doit comprimer les gros troncs artériels par la base; peut-être même les veines faciales sont-elles comprimées également dans ces premiers mouvements du rire. De telle sorte que les artères maxillaires, temporales et faciales se trouvent comprimées momentanément; la carotide externe est dans le même cas. Pour vérifier ces faits, on n'a qu'à appliquer un doigt au niveau de la temporale superficielle qu'on sent battre si facilement, ou au niveau de la carotide externe, près de l'angle du maxillaire inférieur, là où l'on perçoit généralement ses pulsations. Aussitôt qu'on se met à rire, d'une façon un peu énergique, on n'y sent plus ses artères battre, surtout la carotide externe qui est peut-être encore comprimée par la glande parotide dans l'acte du rire.

Il est donc incontestable que, pendant le mouvement du rire il se produit des compressions plus ou moins énergiques des troncs artériels extra-crâniens, peut-être aussi des troncs veineux. Pendant ce temps-là, puisqu'on est gai, c'est-à-dire que la dilatation des tuniques artérielles intra-crâniennes existe déjà, une plus grande quantité de sang doit affluer vers le cerveau par la carotide interne. Car si les deux carotides externes sont comprimées avec plus ou moins d'intensité, le cerveau doit se trouver irrigué plus abondam-

ment par les *carotides internes*, les deux artères recevant leur sang de la même source qui est la carotide primitive. Le sang venant de cette dernière artère, pendant le rire, trouve d'une part, dans la carotide interne, une porte largement ouverte (puisqu'on est gai) qui l'aspire, d'autre part, dans la carotide externe, une porte rétrécie avec des obstacles. Il est donc naturel qu'il se précipite plus volontiers vers la première.

Et c'est sûrement cette surabondance de sang dans le cerveau ou cette aspiration du sang, pendant le rire, qui se traduisent psychiquement par la joie de plus en plus intense et physiquement par des mouvements de rire de plus en plus fou, désordonné.

Il faut remarquer qu'on est bien plus maître de son rire au début, qu'au milieu ou vers la fin de l'accès. Un rire discret, modéré peut vite dégénérer en rire fou, si on s'y laisse aller, et ce dernier devient tout à fait involontaire, échappe à tout contrôle et finit par épuisement ou prostration. Il y a là une série rapide d'actions et de réactions du physique au psychique, qui a pour facteur principal la congestion initiale ou la stase sanguine, allant toujours crescendo depuis la légère modification produite par la dilatation des tuniques artérielles intra-cérébrales jusqu'aux stases plus violentes, produites par les contractions énergiques du grand zygomatique et du diaphragme.

Au point de vue mécanique, un homme qui rit peut être comparé à une toupie qui tourne. Sans la gravitation et le frottement du milieu, celle-ci ne tomberait jamais. L'épuisement et la limite forcée de toute énergie humaine peuvent seules mettre une fin à la vitesse acquise du rieur.

Une autre preuve nous démontre également que le fait mécanique du rire augmente notre joie subjective : si l'on pense à quelque chose de gai et si l'on ne veut pas lui donner

suite, *on s'abstient de rire* pour ne pas augmenter son état joyeux qu'on veut refréner. On peut avoir l'idée de la joie, sans vouloir la développer ou l'exprimer; dans ce cas, pour l'atrophier, on fait des efforts violents afin de ^{ne} pas rire; ce qui prouve donc bien que l'acte mécanique ou physique du rire, quand l'émotion joyeuse existe déjà, augmente et nourrit la joie, en congestionnant les centres supérieurs.

De tout ce que nous venons de dire *l'utilité congestive des grimaces spéciales du rire* semble se confirmer très clairement : dans un rire fou immodéré, la congestion du cerveau est très intense, et c'est le diaphragme surtout qui intervient pour la produire; dans le rire modéré, nous faisons, dans ce but des contractions avec les muscles faciaux, de façon à provoquer de toutes petites congestions, de toutes petites explosions de joie. Cela n'empêchera pas d'ailleurs, par association d'idées et d'habitudes, de faire du simple sourire une expression de contentement ou de joie, sans que cette légère contraction du risorius de Santorini ou même du grand zygomatique amène forcément une grande perturbation quelconque dans la circulation cérébrale. Le sourire, tout comme le froncement des sourcils, est devenu un langage conventionnel, adopté par toute l'espèce humaine. Le sourire n'est pas encore une congestion des centres, mais c'est un acheminement vers *une petite stase sanguine*, tout comme la contraction des muscles sourciliers annonce la future effusion des larmes salutaires.

Dans l'acte du rire, tout paraît ainsi se tenir et être subordonné à sa cause principale. Les différents degrés de congestions cérébrales, de stases sanguines, de pressions ou de tensions vasculaires dans les artères cérébrales, si l'on aime mieux, jouent un très grand rôle dans le rire fou, comme dans le rire modéré; toutes les grimaces destinées à exprimer le rire avec ses nombreuses nuances contribuent

justement à provoquer ces variations de pression intracérébrale.

Notre théorie sanguine ou vasculaire de la physiognomique se trouve donc ainsi confirmée également dans des expressions des sentiments gais.

Le processus anatomo-physiologique complet du rire pourrait être reconstitué d'une manière suivante : pour un motif quelconque externe ou interne on ressent une émotion gaie; cela veut dire : le centre général des émotions, situé dans le bulbe, est excité d'une manière spéciale, tout l'organisme vient de subir une métamorphose; les vaisseaux extra-crâniens ainsi que d'autres s'ouvrent plus largement et commencent à se gorger de sang. Le nerf facial est excité à son tour, le grand zygomatique et d'autres muscles se contractent fortement pour protéger l'œil et pour oblitérer en partie la carotide externe, avec ses différentes branches, et agir également sur la circulation du retour; une plus grande quantité de sang passe ainsi dans la carotide interne, la stase sanguine commence, le cerveau se gorge, de plus en plus, de sang. Une première voie intercentrale s'est ainsi établie, d'une façon utile, entre le centre général des émotions et le noyau central, d'où part le neurone du grand zygomatique.

La deuxième voie intercentrale est celle qui met en communication, d'une manière non moins utile, le même centre général des émotions avec le centre d'où part le neurone du diaphragme. Le centre expirateur, situé dans le bulbe, à côté du centre général des émotions, rentre à son tour en action, fait agir le diaphragme qui, par des contractions spasmodiques, augmente encore la stase sanguine, ce qui se traduit psychiquement par une gaieté de plus en plus grande. Telle est, à peu près, la marche des actions et réactions dans l'accès franc du rire.

Nous voyons donc qu'au point de vue anatomique, la joie se réduit à une espèce de mélange ou de contact de plus en plus intense entre les deux éléments les plus nobles que nous possédions, c'est-à-dire entre la cellule nerveuse et le globule sanguin, et que tout concourt d'une façon remarquable pour arriver à ce résultat : au commencement, nous avons une légère dilatation des tuniques artificielles qui permet à peine un contact plus intime entre ces deux principaux éléments de notre organisme, la sensation de la joie est également superficielle; plus tard, le contact devient de plus en plus intime, jusqu'à aboutir à une véritable stase sanguine dans les centres nerveux. De ce contact intime résultent pour nous des sensations subjectives de joie, de plus en plus grande. Nous faisons des mouvements extraordinaires pour maintenir ce contact, pour le prolonger, pour lui donner un timbre spécial. Ces mouvements sont aussi faits à cause de lui, car il est incontestable quel'unionintime et prolongée de deux éléments aussi riches en énergie, comme la cellule nerveuse et le globule sanguin, doit engendrer beaucoup de motricité.

Le rôle des grimaces, dans le rire, est donc bien nettement défini : elles ont d'abord un rôle protecteur pour les yeux et ensuite un rôle congestif pour la circulation cérébrale. Quand nous rions, nous protégeons par nos grimaces spéciales les yeux d'une compression vasculaire nuisible et, en même temps, nous renvoyons plus de sang vers le cerveau, la tension artérielle intra-crânienne est augmentée.

Ayant ce double rôle très important à remplir, les grimaces du rire ont pu se développer dans toute l'espèce humaine de la même manière, atteindre les mêmes muscles, suivre la même filière nerveuse, devenir, en un mot, un langage universel, parce que notre constitution anatomique principale est la même dans toute l'espèce humaine.

L'expression extérieure de la joie est devenue universelle, uniforme, reposant sur la même base anatomique. Dans toute l'espèce humaine, la joie commence par une excitation spéciale du centre général des émotions, pour aboutir à la stase sanguine finale, *sui generis*. Le rire en devient l'expression extérieure, le phénomène moteur, mais il en est aussi l'organe utile, comme nous avons essayé de le démontrer.

Tout le processus biologique de la joie se trouve ainsi unifié : depuis la simple excitation des vaso-moteurs jusqu'aux contractions les plus violentes du diaphragme, tout se fond ainsi en une seule fonction bien homogène, bien unie, où différents organes et tissus concourent vers un seul but qui est de provoquer, dans les centres supérieurs, une stase sanguine d'un timbre spécial, équivalente pour nous subjectivement à l'émotion joyeuse.

La joie est une amplification de toutes les fonctions vitales. Tout l'organisme prend part à la joie, travaille activement à la production, dans la zone consciente, de ce ton spécial qui forme la joie. Mais de toute cette exacerbation de vie dans la joie, il y a un phénomène qui domine et engendre même les autres; ce phénomène capital, c'est le mode de vie de l'élément nerveux central dans cette émotion. Or il ne fait pas de doute que si cet élément nerveux vibre autrement dans la joie, c'est parce que l'apport sanguin est modifié, intensifié. L'activité musculaire, dans cet état émotif, est justement motivée par cette fonction. Comme la stase sanguine a des phases innombrables d'intensité et des gradations multiples, les muscles également se groupent et se coordonnent pour l'effet à produire. Depuis le petit risorius qui commence par entr'ouvrir la bouche pour protéger l'œil jusqu'au diaphragme et les abdominaux puissants qui se contractent spasmodiquement et énergi-

quement pendant le rire, il y a une gamme infinie de contractions et de pressions, produisant des congestions centrales équivalentes.

En résumé, tout ce que nous avons dit au sujet des expressions gaies peut être condensé dans les conclusions suivantes :

L'état émotif gai se traduit anatomiquement par une certaine hyperémie de tout l'organisme et principalement des centres supérieurs. Le phénomène moteur pathogénomique, par lequel cet état se manifeste, est le rire, exécuté tantôt par quelques muscles faciaux seuls, tantôt conjointement avec d'autres muscles plus puissants. Le rire n'est pas une simple expiration même active; il est surtout un effort *sui generis* et, par là, on comprend mieux son utilité pour contribuer à hyperémier les centres supérieurs. Que nous considérons le rire immodéré violent, où ce rôle est surtout rempli par le diaphragme, ou bien le rire discret, pondéré où le grand zygomatique seul fait fonction d'agent congestif, pour le cerveau, grâce aux connexions très étroites entre les deux nappes sanguines extra et intracrâniennes, les principaux muscles actifs du rire interviennent ainsi dans un but bien défini, dont nous comprenons l'utilité. Accessoirement, les grimaces du rire proprement dites protègent les yeux de toute compression nuisible, dont ils auraient à souffrir pendant cet état émotif spécial.

Pour terminer notre exposé des expressions gaies, nous devons encore mentionner l'apparition des larmes au moment d'un accès fou de rire spasmodique. Ce phénomène, d'après les recherches de Darwin, est universel, et pendant le rire intense les larmes viennent, quelquefois, en si grande quantité qu'il est « à peine possible de reconnaître une différence quelconque sur le visage humide de larmes après un accès de rire ou après un accès de pleurs ».

Ce nouvel accident extérieur, en apparence si singulier dans l'émotion joyeuse, ne doit plus nous étonner, si nous nous rappelons combien peut devenir dangereuse pour l'organisme la stase sanguine spéciale dans les centres supérieurs qui se produit fatalement à chaque état émotif joyeux, un peu intense. A mesure que le rire devient immodéré et fait courir à l'individu qui en est atteint les dangers d'une congestion cérébrale ou d'une apoplexie, les larmes interviennent spontanément pour décongestionner les centres supérieurs, ce qui est une fonction éminemment utile. Nous connaissons déjà, pour les avoir indiquées dans le chapitre précédent, les connexions intimes de la glande lacrymale avec les centres supérieurs : c'est le sang de la carotide interne qui irrigue ces derniers organes et qui alimente aussi la glande lacrymale. Il est donc compréhensible qu'une saignée, plus ou moins abondante, produite au milieu d'un rire fou, violent et intéressant de si près les centres supérieurs, puisse y amener des modifications heureuses, en rétablissant de nouveau l'équilibre de la tension vasculaire intra-crânienne.

Nous avons déjà dit qu'au commencement du rire, avant que les mouvements extérieurs n'interviennent pour congestionner les centres, on peut encore maîtriser son rire, se retenir, mais au milieu de l'accès ou vers la fin ce n'est plus nous qui conduisons l'accès, c'est la congestion intérieure qui nous conduit et nous pousse, de plus en plus, pour aboutir à une contraction spasmodique du diaphragme, amenant à son tour une stase sanguine complète et uniforme, avec des conséquences pouvant devenir très dangereuses. C'est alors que les larmes arrivent à point pour dénouer la crise et décongestionner les centres, en produisant l'anesthésie par une saignée parfois très abondante dans leur voisinage immédiat. Après une crise de rire fou,

effréné, l'individu finit ainsi, grâce à la saignée locale, par être plongé dans une espèce d'obnubilation mentale ou d'irréceptivité intellectuelle. Celle-ci, à son tour, amène la résolution de tout : du diaphragme et d'autres contractions musculaires. L'anéantissement, la prostration sont généralement la conclusion d'un violent accès de rire, et l'effusion des larmes doit y jouer certainement un rôle très actif par le mécanisme que nous venons d'indiquer.

CHAPITRE X

PARALLÈLE ENTRE LES DEUX ESPÈCES D'EXPRESSIONS

Maintenant que nous avons passé en revue les modes d'expression de nos deux principaux états émotifs opposés, nous pouvons faire un court parallèle entre eux pour saisir encore mieux leurs analogies ainsi que leurs différences.

Remarquons d'abord que la loi d'antithèse se vérifie ici non seulement dans la sensation subjective, mais dans ce qu'on pourrait appeler son substratum anatomique et son expressivité.

La joie et la tristesse sont deux antithèses psychiques, deux états, tantôt statiques, tantôt dynamiques, tout à fait opposés de notre organisme.

Nous avons déjà vu quel est le substratum anatomique de l'organisme humain à l'état gai ou joyeux. Il est évident alors que l'état inverse de tous les principaux organes de la vie sera le propre de la tristesse. Pendant cette émotion déprimante tout se rétrécit, tout se rétracte, tout se resserre comme pour une diminution de vie, de fonctionnement.

L'organe qui préside à ce rétrécissement de vie et d'échanges chimiques entre tous les tissus est incontestablement le centre des vaso-moteurs qui est excité dans un sens négatif, afin de produire partout une ischémie plus ou moins intense. Les centres supérieurs deviennent naturellement conscients de cette ischémie générale, de cette diminution de vie dans tout l'organisme. Cette perturbation négative de tous les éléments dont ils ont la haute direction leur devient d'autant plus consciente que leur propre nutrition se trouve ralentie et diminuée, par suite de la même excitation négative des vaso-moteurs.

Tout, en un mot, dans la tristesse, est exsangue, ischémié, en commençant par les centres supérieurs, conscients, qui dirigent tout et en finissant par la dernière cellule qui ajoute son mode inconscient, purement trophique de trouble ou de gêne à ce concert général de tristesse. Au point de vue de la vitalité ou de l'état dynamique de l'organisme, c'est donc bien l'inverse de ce que nous avons vu précédemment : si l'hilarité, la gaieté résultent d'abord de l'hyperémie des tissus et des centres supérieurs et ensuite de la stase sanguine dans ces centres qui peut presque aboutir à une congestion dangereuse pour eux, la tristesse est le résultat d'un appauvrissement sanguin général, dans toute l'économie, et principalement dans les centres supérieurs. A la pléthore intérieure, à la surabondance vitale de la gaieté correspond naturellement bien souvent une hyperémie extérieure de la physionomie avec un joli teint, aux nuances roses, à l'œil plus brillant, symbole d'un état dynamique positif. A l'ischémie centrale, aux angoisses de la tristesse, au contraire, c'est souvent le visage pâle, décoloré qui sert de signe extérieur. Telles sont ces deux antithèses psychiques, vues par leur face intérieure.

Mais il est curieux d'examiner d'un peu plus près les

manifestations extérieures de ces deux états dynamiques.

A première vue, les expressions mécaniques de ces deux émotions opposées semblent être si différentes. On dirait qu'il y a un abîme entre un homme qui sanglote et un homme qui rit ! Et pourtant ils ont tant de points communs ! La nature a si peu varié l'emploi des moyens pour nous faire manifester les deux pôles opposés de notre âme. Le fond des moyens ou les éléments constitutifs sont restés les mêmes ; on a seulement à peine interverti leur ordre ou changé différents éléments insignifiants pour obtenir des totaux qui nous semblent surtout s'exclure par notre manière de les interpréter.

Physiquement et extérieurement, la tristesse se traduit d'abord par des larmes et ensuite par des sanglots qui ne sont qu'une forme de rire convulsif, produit par des contractions rythmiques du diaphragme ; tandis que la gaieté, pour s'exprimer, commence d'abord par les contractions et s'achève souvent par des larmes. Dans la première, la série des contractions se produit pendant l'*inspiration* ; dans la seconde la série des mêmes contractions appartient à l'*expiration*. Le sanglot est une série d'*inspirations bruyantes*, à vide presque, avec très peu d'air chaque fois ; le rire fou est la même série d'*expirations bruyantes*, également presque à vide, chassant très peu d'air, puisque tout l'air contenu dans le poumon est expulsé au commencement de l'accès.

Ainsi dans ces deux états émotifs contraires, la joie et la tristesse, tout se trouve interverti et opposé ; d'abord c'est l'interversion dans le temps. Quand on est gai, on contracte avant tout le diaphragme et on perd ses larmes après. Quand on est triste, c'est l'inverse qui a lieu. La joie se manifeste d'abord par un mouvement, ensuite par une fonction organique — les pleurs ; dans la tristesse, au contraire, la fonction organique apparaît d'abord et ensuite le

mouvement. Pour les deux émotions, le mouvement se passe dans le diaphragme, seulement pour le sanglot, c'est l'*inspiration* entrecoupée, bruyante qui intervient; pour le rire, au contraire, c'est l'*expiration*, avec le même timbre. On pourrait donc dire que, dans les deux émotions si importantes, c'est le même organe avec le même timbre, seulement avec un rythme différent, qui exprime des sensations subjectives si opposées. Les deux modes de sentir, si contraires, se manifestent donc en même temps d'une manière très analogue et très différente. Il était en tout cas intéressant de faire voir, par l'analyse, que ces deux états émotifs si dissemblables, au point de vue subjectif, ont beaucoup de rapports communs et se touchent, par plus d'un point, dans leur mode d'expression.

Dans les deux émotions, la glande lacrymale et le diaphragme agissent au moyen de la circulation sur le système nerveux central. Le rôle de la glande lacrymale comme *agent psychique* très important, en dehors de ses fonctions purement mécaniques et seules connues jusqu'à présent, ressort donc manifestement. D'autre part, nous voyons apparaître une nouvelle fonction psychique pour le diaphragme dans les émotions.

Que le diaphragme intervienne dans l'expression des émotions, ceci ne doit pas nous surprendre, quand on pense qu'une émotion n'est qu'un ressentiment psychique de toutes les mutations fonctionnelles, organiques, et quand on sait les importantes fonctions qu'il a à remplir. Mais ce qu'il faut surtout retenir, c'est comment le diaphragme et même les glandes lacrymales deviennent, à leur tour, agents actifs pour les centres supérieurs et réagissent sur eux, de sorte que tout s'enchaîne et se tient comme un bloc bien uni.

Parmi toutes les expressions de la douleur et de la gaieté, le rire et le sanglot, ces deux mouvements si ressemblants et

en même temps si différents du diaphragme, sont presque exclusivement l'apanage de l'espèce humaine. D'après Darwin, certains animaux, comme l'éléphant ou les singes anthropomorphes, pleurent, mais n'ont pas de sanglot. Il en est de même aussi pour le rire. Darwin et Duchenne de Boulogne citent bien quelques singes anthropoïdes qui ont, paraît-il, la faculté de rire, si on les chatouille dans le creux de l'aisselle. Mais ces auteurs ajoutent, eux-mêmes, qu'il faut être bien prévenu et bien familiarisé avec les différentes expressions de ces animaux pour y reconnaître franchement quelque chose qui ressemble à un rire. On peut donc dire que le véritable rire, tout comme le langage articulé, appartient exclusivement à l'espèce humaine. Le développement du rire doit aller de pair avec celui des centres supérieurs.

Si l'on poursuit ce parallèle entre l'expression de nos deux émotions capitales, avec leurs innombrables nuances, par la physionomie proprement dite, le même contraste se retrouve. En passant la revue des différents muscles faciaux qui servent à l'expression de la joie ou de la tristesse, on est frappé par ce fait que presque tous concourent à l'expression de cette dernière émotion.

Ainsi, comme nous l'avons déjà dit, le seul muscle vraiment actif dans la gaieté, c'est le grand zygomatique; tandis que pour exprimer nos tristesses et nos douleurs, nous avons un nombre de muscles bien plus élevé. Nous possédons notamment : les deux élévateurs communs, superficiel et profond, l'orbiculaire qui nous fait pleurer à chaudes larmes (d'après Duchenne), les sourciliers, les pyramidaux, les frontaux, pour ne citer que les plus importants.

L'enseignement que nous pouvons tirer de ce fait, c'est que les personnes qui sont habituellement tristes se rideront plus facilement. Puisque plus de muscles concourent à l'expression de la tristesse, il y aura donc plus de plis, et

plus de traces de ces plis subsisteront plus tard pour former des rides prématurées. Cette cause anatomique des rides est à ajouter aux autres que nous avons citées très sommairement dans le chapitre VIII, en parlant de la douleur avec ses stigmates ultérieurs et apparents. L'homme gai, au contraire, ne se ridera pas ou peu, parce qu'il ne met en mouvement véritablement qu'un seul muscle : le grand zygomatique.

La gaieté permanente présente ainsi, outre ses nombreux avantages d'avoir sur la santé une répercussion générale, favorable, encore celui de nous conserver un visage esthétique, toujours jeune, frais, exempt de rides. La douleur s'imprime dans nos traits, y fait ses ravages, cisèle et creuse notre figure. Il était intéressant d'indiquer les raisons anatomiques de ce phénomène courant.

En somme, si nous voulons résumer tout ce que nous avons dit au sujet du parallèle entre nos deux principaux états émotifs, gai et triste, nous trouverons que le sang est le véritable véhicule de la gaieté, ainsi que son absence produit la tristesse, la maladie et finalement la mort par suite de la désagrégation des tissus. Le sang est l'élément qui fixe l'oxygène et qui le transporte dans tout l'organisme.

Dans le premier état émotionnel, toutes les cellules, tous les tissus, trouvant une plus grande quantité d'oxygène, manifestent une vie plus intense par suite d'une hématoxe plus grande. Nos centres supérieurs, ou nos éléments conscients ressentent cette exubérance de vie, d'autant plus que leur hématoxe est également intensifiée, par l'effet de leur propre pléthore dont ils sont envahis. Au point de vue chimico-biologique, la gaieté n'est autre chose qu'une hématoxe intensifiée de l'organisme rendue consciente par des centres, hématosés eux-mêmes en plus grande proportion.

Il est donc naturel que tout le monde recherche instinctivement toutes les causes de la gaieté, car on peut dire que ressentir subjectivement l'influence bienfaisante de la gaieté équivaut au fait de prendre un bon bain, intime et profond, d'oxygène, ce qui produit des échanges plus vifs dans l'organisme par l'hématose intensifiée et généralisée.

La tristesse, au contraire, sera une conséquence de la désoxygénation des principaux tissus, de la véritable diminution de vie de tous les éléments essentiels de l'organisme; tout le monde aura donc raison de fuir toutes les causes pouvant la provoquer. Et c'est pour manier ce sang, véritable agent producteur de l'un ou l'autre état, pour le verser ou soutirer des centres, pour le transvaser d'une carotide à l'autre, que nous faisons des grimaces, que nous pleurons, que nous rions aux éclats ou que nous sourions tout simplement.

CHAPITRE XI

EXPRESSIONS NEUTRES

Nous venons ainsi de passer en revue les deux principales classes de nos expressions : de la tristesse et de la gaieté. A elles seules, ces deux catégories de grimaces forment presque toute la physiognomique, et, en tout cas, ce sont elles qui présentent le plus de difficultés pour une interprétation vraiment rationnelle. Nous avons vu que, grâce à notre théorie vasculaire ou sanguine, toutes ces grimaces peuvent trouver leur raison d'être physiologique, basée exclusivement sur des données anatomiques incontestables; c'est ce terrain anatomo-physiologique, solide qui manque jusqu'à présent à toutes les conjectures et hypothèses, construites par tant de nombreux auteurs qui se sont occupés de cette question.

Nous allons maintenant citer quelques faits d'importance secondaire que nous avons pu observer, et qui viennent, jusqu'à un certain point, corroborer la validité de notre théorie vasculaire des grimaces.

J'ai déjà fait allusion, dans le chapitre V, à toute une

série de grimaces, exprimant l'étonnement, la frayeur, le saisissement, où il pourrait se produire également des déplacements sanguins plus ou moins notables. Ces grimaces, n'exprimant ni la gaieté, ni la tristesse, on pourrait les appeler « expressions neutres ». Elles se caractérisent surtout par l'immobilité des traits : on reste comme saisi, pétrifié, avant de se livrer à aucune activité; le front présente des nombreux plis transversaux dus à la contraction des frontaux; le globe de l'œil est agrandi, les pupilles sont dilatées. Dans les ouvrages de Darwin et de Duchenne de Boulogne il existe de très belles photographies de ces états émotifs spéciaux. Ce mouvement en lui-même présente beaucoup d'analogie, d'après moi, avec un mode de défense qu'on constate souvent chez certains animaux ou insectes qui simulent la mort, afin de se dérober à un danger menaçant. L'homme, dans ces cas-là, reste comme pétrifié, immobile, retenant l'haleine, la circulation, avec des muscles tétanisés. Peut être y a-t-il là quelque influence d'une vieille hérédité ancestrale qui se fait jour au moment de cette émotion? Le physiologiste Preyer a désigné sous le nom de cataplexie cet état d'immobilité qu'il met sur le compte d'un vieil instinct défensif de l'organisme. En tout cas, je crois que la contraction des frontaux peut avoir, dans cet état émotif, une influence sur la circulation cérébrale : pendant l'étonnement l'aponévrose épicrotânienne se trouve tendue entre les muscles frontaux et occipitaux. D'après le professeur Tillaux, cette aponévrose avec les artères, les veines, le derme et l'épiderme ne forme qu'un tout absolument inséparable; de sorte qu'en tendant fortement, dans l'étonnement, cette véritable calotte sanguine que forme le cuir chevelu, on produit encore ici une compression utile, et une répercussion heureuse sur l'activité cérébrale peut en résulter.

Quand on veut faire un effort énergique de pensée et concentrer son attention sur un sujet qui présente des difficultés de méditation, on ferme les yeux, on contracte fortement certains muscles faciaux des régions frontale et orbitaires; on contracte même les masseters, le maxillaire inférieur est légèrement projeté en avant. Il existe donc ainsi toute une série de grimaces qui appartiennent à la méditation. On ne doit pas croire que ces mouvements, faits pendant la méditation, sont dus à un simple hasard ou peuvent être assimilés à un tic mécanique. Duchenne de Boulogne, dont l'autorité est si grande pour tout ce qui concerne la physiognomique, les considère comme des véritables mouvements organiques, physiologiques, ayant toujours le même mode de manifestation. Voici ce qu'il dit des mouvements de la réflexion : « On voit aussi que ces muscles (de la face) ne sont pas seulement destinés à représenter l'image des passions, des sentiments et des affections, que certains actes de l'entendement peuvent même se réfléchir sur la face : c'est ainsi, par exemple, que s'écrivent avec la plus grande facilité sur la physionomie de l'homme, — et cela seulement par la contraction partielle de l'un des muscles moteurs du sourcil! — la réflexion, le plus important, le plus noble état de l'esprit, celui qui paraît le plus abstrait, et la méditation, qui est la mère des grandes conceptions, qui chez certains hommes est pour ainsi dire la passion dominante¹ ».

Grâce à la théorie sanguine des grimaces, nous pouvons mieux nous expliquer l'utilité de ce mouvement pendant la méditation. Par ces mouvements instinctifs, par ces contractions violentes, on renvoie une plus grande quantité de sang vers le cerveau, en arrêtant ou en diminuant la circulation faciale pour quelques instants. Avec ce moyen méca-

1. *Loc. cit.*, p. 47.

nique, avec cette bande d'Esmarch qu'on applique sur certaines branches de la carotide externe, le cerveau travaille mieux, bouillonne davantage; se trouvant plus riche en sang, il résout le problème cherché, fournit la pensée qu'on lui réclame.

On dira aussi que si, pendant la méditation, on ferme les yeux, l'attention se trouve augmentée, ainsi que la vision intérieure. Ceci n'est vrai qu'en partie, car on pourrait fermer les yeux sans faire les grimaces énergiques qui caractérisent la méditation. D'ailleurs, l'attention et la vision intérieure intensifiées sont des phénomènes psycho-physiologiques, dérivés justement de la modification sanguine des centres.

Voici une petite expérience significative que tout le monde peut vérifier. On applique les doigts sur l'artère temporale superficielle dont on sent très bien les pulsations. On ferme les yeux, en serrant fortement les orbiculaires, les zygomatiques et les faciaux supérieurs. On ne sentira plus battre l'artère temporale. Même la maxillaire et l'artère occipitale, toutes deux si riches en sang, doivent être également comprimées dans plus d'une grimace, de sorte qu'une bonne partie du sang de la carotide externe se trouvera refoulée vers la carotide interne, ou une plus grande partie du sang de la carotide primitive passera par cette dernière artère. Ainsi, par exemple, dans l'attitude pathétique qui exprime l'orgueil, la fierté, on redresse la tête, on la rejette en arrière. Par là on contracte les muscles postérieurs du cou et les deux sterno-mastoïdiens qui recouvrent les artères occipitales; une nouvelle quantité de sang peut se trouver ainsi refoulée vers le cerveau et y engendrer l'énergie supplémentaire dont on a justement besoin dans l'orgueil.

Il faut aussi remarquer que dans ce mouvement, comme dans beaucoup d'autres, un nouveau facteur intervient, en

jouant le rôle d'auxillaire précieux des circulations artérielles extra et intra-crâniennes. Ce sont les peaussiers cervicaux qui, se contractant, se raidissant dans bien des grimaces, ouvrent ou ferment plus ou moins les veines jugulaires, destinées à ramener le courant sanguin vers le cœur. De telle sorte qu'ici également le principe reste toujours le même : par nos différentes attitudes, grimaces et gestes nous empêchons ou nous favorisons la circulation du retour, en vue d'une meilleure activité cérébrale.

Tout le monde peut constater qu'il est pénible de faire un travail cérébral, tant soit peu compliqué, devant un feu visible. Il est impossible de travailler d'une façon assidue, dans ces conditions ; on est obligé de se protéger contre le feu, en le cachant par un écran. Si l'on pense à l'étroite dépendance des deux nappes sanguines extra et intra-crâniennes, ce fait courant trouve son explication logique. Le rayonnement du feu visible congestionne les capillaires faciales, et naturellement le cerveau se trouve anémié d'autant : le travail intellectuel devient impossible. On doit également dans ce fait tenir compte d'une partie de l'activité cérébrale qui se trouve détournée par les impressions visuelles et calorifiques.

Il existe, à mon avis, encore une preuve qui démontre également l'étroite corrélation des deux circulations dont nous avons déjà tant de fois parlé. Quoique ce fait n'ait rien à voir avec la physiognomique, il n'est pourtant pas déplacé d'en parler brièvement ici. Nous possédons sur le front de nombreuses glandes sudoripares qui fonctionnent avec une grande activité, en cas d'émotion, par exemple, ou l'été pendant les grandes chaleurs, ou dans d'autres cas de transpiration très abondante. Toute la sueur élaborée par ces glandes sudoripares aux dépens du sang de la carotide externe, doit avoir une action très heureuse sur les ten-

dances vives qu'on a, en été ou dans d'autres circonstances analogues, à se congestionner. Le fait est surtout visible l'été, où tout le monde ne fait que s'éponger le front. Il est fort probable que ces petites saignées locales sont très efficaces et nous préservent de plus d'un coup de chaleur.

Enfin, pour terminer, je vais encore rappeler un fait, où tout le monde pourra constater sur soi-même l'existence de cette corrélation étroite entre l'activité cérébrale intérieure et un mouvement facial extérieur perceptible. Les personnes atteintes d'insomnies chroniques sentent toujours au moment de leur réveil, au milieu de la nuit, certains picotements dans leurs paupières, comme si celles-ci s'allégeaient, avec des tendances manifestes à s'ouvrir; en même temps, un flot de pensées fait subitement irruption dans leur cerveau, ce qui les tiendra éveillées plus ou moins longtemps. Il peut arriver à quelqu'un qui souffre habituellement d'insomnies de se réveiller plusieurs fois dans une nuit, mais c'est par ces picotements ou fourmillements dans les paupières qu'il sait d'avance que son sommeil s'est pour ainsi dire envolé, sans retour possible pour un bon moment. Maintenant que nous connaissons l'existence de l'importante artère ophtalmique venant de la carotide interne, nous pouvons très bien comprendre que la même cause qui ouvre les vaso-moteurs intra-crâniens et donne au cerveau toutes sortes de pensées, fait ouvrir en même temps les vaso-moteurs de l'artère ophtalmique, avec toutes ses ramifications, ce qui chasse pour ainsi dire le sommeil, en décollant les paupières et en rendant à son muscle élévateur la tonicité ordinaire pour remplir sa fonction. Dans cet exemple, nous saisissons sur le vif la confirmation clinique d'un fait anatomique, très intéressant pour nous : on voit comment une modification dans l'activité cérébrale intérieure, provoquée par des nouvelles conditions de circulation, se pro-

page jusqu'au dehors, en suivant les dernières ramifications artérielles, et se manifeste par un mouvement approprié.

Tels sont les quelques faits isolés que j'ai pu observer et qui, quoique n'ayant pas tous des rapports immédiats avec la physiognomique, présentent pour nous néanmoins un certain intérêt, parce qu'on voit manifestement, dans tous ces cas, combien les deux nappes sanguines extra et intra-crâniennes sont reliées intimement, et comment la moindre modification dans une de ces nappes entraîne un changement correspondant dans l'autre.

CHAPITRE XII

LES ROUGEURS

Nous ne serions pas complets, si nous omettions de parler, dans ce travail, au moins sommairement, des rougeurs et pâleurs, par lesquelles se manifestent quelquefois certaines émotions violentes.

Sans entrer dans tous les détails psychologiques ou même pathologiques que cette question comporte, nous pouvons l'examiner au point de vue anatomo-physiologique, le seul qui puisse pour nous présenter de l'intérêt. Nous verrons ainsi que le seul moyen de comprendre l'apparition de ce phénomène, c'est d'admettre la validité de notre théorie sanguine pour la physiognomique.

Les grimaces, en général, peuvent être tantôt volontaires, tantôt involontaires, mais les rougeurs ainsi que les pâleurs sont toujours involontaires. Elles forment donc le côté réflexif ou automatique de la physiognomique.

Beaucoup d'auteurs se sont donné pour tâche d'expliquer le mécanisme et l'utilité de la rougeur. Ils exercèrent sur ce sujet vainement, à mon avis, leur sagacité, sans pouvoir lui donner une explication plausible.

Voici ce que dit Gratiolet, en parlant de la rougeur : « Or, comme il est dans l'ordre de la nature que l'être social le plus intelligent soit aussi le plus intelligible, cette faculté de rougeur et de pâleur qui distingue l'homme est un signe naturel de la haute perfection. » Comment une rougeur intempestive peut-elle être un signe de perfection, quand, bien souvent au contraire, l'homme atteint de rougeur, se considère comme l'être le moins parfait et voudrait faire l'impossible pour cacher à son voisin ce stigmate émotif indésirable...

Darwin essaya à son tour de donner une explication du phénomène de la rougeur. Pour lui, celle-ci est due « à l'attention qui se retourne un moment donnésursoi-même ». Mais cette explication n'est guère plus valable, car on ne voit pas d'abord comment une attention peut provoquer une rougeur. C'est vouloir expliquer un phénomène physiologique par un mot. Et puis, l'expression même « attention », choisie par Darwin, n'est pas heureuse : celui qui a l'habitude de rougir est loin d'être attentif à son idée de rougir ; il en est bien préoccupé, mais il fait tout son possible pour se distraire, s'étourdir et la chasser ; celle-ci, quoi qu'il fasse, arrive à ses fins par un tout autre mécanisme que j'indiquerai très sommairement plus loin.

La cause directe, anatomique de la rougeur est une dilatation des dernières artérioles et capillaires qui irriguent les petits muscles faciaux, ainsi que la peau faciale. Cette dilatation des dernières artérioles est produite par une excitation du centre des vaso-moteurs. Dans le cas qui nous intéresse, c'est à-dire dans la rougeur, l'excitation centrale du noyau d'origine des vaso-moteurs produit une paralysie de la branche cervicale du grand sympathique et, par conséquent, une dilatation énorme de toutes les artères et artérioles de la face, d'où vient immédiatement le flot de sang, le fard qui apparaît sur la figure.

On suppose qu'il existe un noyau central d'origine pour tous les nerfs vaso-moteurs, au niveau du plancher du quatrième ventricule, là justement où se trouvent tant d'autres centres très importants pour notre vie organique. Pour bien comprendre le mécanisme de la rougeur, on doit admettre que ce centre général des vaso-moteurs se subdivise en plusieurs centres plus ou moins indépendants et qu'en tout cas il existe pour les vaso-moteurs de la face, du cuir chevelu et du cerveau un centre tout à fait isolé.

Je ne puis pas apporter la preuve anatomique, positive de l'existence de ce centre, je n'ai que des présomptions et déductions, mais il me semble qu'il n'est pas trop hasardeux d'admettre l'existence de quelques cellules centrales, plus ou moins indépendantes, pour surveiller la circulation céphalique en général.

Voici la raison qui rend plausible cette hypothèse : dans le chapitre VI nous avons cité, d'après Ribot, trois observations de M. Mosso « qui a pu étudier directement la circulation sanguine du cerveau chez des sujets dont le crâne avait été détruit par des accidents divers ». Dans chaque cas, M. Mosso a pu constater une élévation du pouls cérébral à la plus petite émotion. Il est incontestable que, dans ces cas-là, la vascularité faciale devait aussi changer. Nous n'avons pas toujours l'œil aussi fin pour distinguer toutes les nuances de pâleurs et de rougeurs faciales, mais puisque le pouls cérébral change avec chaque émotion, nous pouvons être certain qu'une modification à peu près analogue est subie par le pouls facial, parce que tous les deux dépendent du pouls de la carotide primitive. Si M. Mosso avait eu l'idée de mesurer le pouls facial de ses sujets, il aurait constaté une variation quelconque, équivalente au changement du pouls cérébral. On n'a qu'à penser que les deux circulations possèdent la même innervation originelle, que leurs vaso-

moteurs suivent les trajets des artères, et qu'avant de se bifurquer ils proviennent de la même source commune. On pourrait dire que le même bouton qui fait marcher la sonnerie cérébrale, fait également fonctionner la sonnerie faciale, puisque les fils de ces deux sonneries différentes sont enchevêtrés tout le long de la carotide primitive. Dans cette comparaison, le bouton figurerait le centre spécial des vaso-moteurs céphaliques et la sonnerie représenterait la circulation ou la nappe sanguine.

Il est d'observation courante que les différents états d'âme se traduisent plus ou moins fidèlement par la physionomie. Grâce à l'innervation vasculaire commune, la figure devient le véritable envers du cerveau ou son reflet. Chaque émotion, chaque sentiment qui bouleversent les centres supérieurs doivent avoir leur correspondant extérieur qui est l'empreinte laissée sur la physionomie par une modification de sa vascularité. La même cause qui rend le cerveau exsangue, ce qui se traduit pour nous par la tristesse, rend la figure pâle, en produisant la constriction des artères faciales. D'autre part, celui qui est joyeux aura, par le même mécanisme, ses centres hyperémiés, et une rougeur correspondante envahira sa figure. Bien entendu, cette rougeur n'a pas besoin, pour exister, d'être toujours visible; elle peut se traduire uniquement par un léger éclat dans le teint, une vivacité ou une chaleur spéciale ressentie par la personne joyeuse.

Il résulte donc de ce que nous venons de dire que la correspondance est très grande entre les circulations intra et extra-crâniennes pendant chaque état émotionnel. Comme, d'autre part, la quantité d'émotions que nous éprouvons, pendant le courant d'une journée, est très élevée, il en découle forcément que nous pouvons avoir un centre spécial pour les vaso-moteurs céphaliques qui règle à chaque instant

notre coefficient affectif. Il n'est pas certain qu'à la moindre émotion les vaso-moteurs des autres régions suivent avec la même docilité les perturbations organiques engendrées par chaque état émotif. Les rougeurs et les pâleurs qui se produisent seulement sur la figure et très rarement sur d'autres parties du corps ne sont que des manifestations amplifiées d'un phénomène latent, chronique, qui consiste en ceci que nos vaisseaux de la face sont toujours dans un état de tonicité particulière, en rapport avec notre état émotif intérieur.

En un mot, la fréquence des changements émotionnels a pu amener, d'après moi, la formation d'un centre spécial pour les vaso-moteurs de la tête¹.

Quelle peut être dans ce cas l'utilité de la rougeur? C'est bien simple : pour qu'une rougeur apparaisse sur la figure, il faut que l'émotion soit violente. Avec une émotion violente, la circulation cérébrale a sûrement été modifiée. Cette modification brusque, qui se manifeste d'ailleurs mentalement et psychiquement par un malaise ou de l'obnubilation, peut encore amener des complications plus graves : des congestions ou des convulsions. La rougeur brusque qui apparaît sur la figure, dans ces cas, sert comme une soupape de sûreté ou un contrepoids pour diminuer la tension artérielle intra-crânienne et rétablir l'équilibre un moment troublé. Cette hémorragie faciale intra-cutanée, comme on pourrait appeler la rougeur, nous préserve peut-être de certaines hémorragies cérébrales, en cas de fortes émotions. De même aussi, en cas de pâleur faciale, il doit se produire aussi une anémie cérébrale, nuisible pour notre activité, mais les capillaires faciales, en se contractant, il y a beau-

1. On sait d'ailleurs, depuis les travaux de François Franck et d'autres physiologistes, que les différents territoires de notre corps et même les organes peuvent rougir et se congestionner, indépendamment les uns des autres.

coup de chances que plus de sang arrivera tout de même par la carotide primitive vers le cerveau. Cette pâleur peut donc avoir également son utilité incontestable.

Nous avons déjà dit que, d'après le professeur Sappey, la faciale est la première grosse artère, très riche en tissu musculaire, qui se présente sur le trajet de la carotide externe. Il est donc naturel qu'en cas d'émotion un peu vive, quand le cerveau risque de s'engorger de sang, cette importante artère s'ouvre démesurément pour servir de dérivatif, de soupape de sûreté. D'autre part, comme elle est très riche en tissu musculaire, elle se contracte énergiquement, en cas de pâleur, et renvoie le sang vers le cerveau, ce qui est éminemment utile.

Au moindre danger donc, à la moindre alerte un peu vive, ces vaisseaux extra-crâniens s'ouvrent, se ferment pour éviter des congestions ou des syncopes funestes. Pour pouvoir s'ouvrir ou se fermer avec une grande régularité et facilité, il faut un contrôle spécial sur les vaso-moteurs. On comprend ainsi la marche de la rougeur et son apparition au moment où l'on ressent l'émotion, c'est-à-dire quand le centre général des émotions est plus ou moins excité, le centre des vaso-moteurs de la tête est également excité, et une rougeur ou une pâleur apparaissent pour le plus grand bien de l'individu, comme nous l'avons déjà expliqué.

De sorte que le satellite habituel de toute émotion ou du trouble sanguin cérébral est tantôt une grimace, tantôt une rougeur, en vue justement de corriger, autant que possible, ce trouble intérieur par le mécanisme que nous connaissons déjà. La rougeur devient ainsi une preuve de plus pour corroborer notre théorie vasculaire de la physiognomique. Elle indique nettement le rôle de la physionomie en cas d'émotion, puisqu'à un trouble intérieur, cérébral, on voit s'associer, dans certains cas, ces changements vasculaires

de la physionomie, afin de seconder d'une façon quelconque l'activité cérébrale. *Ce que les rougeurs font exceptionnellement ou involontairement, les grimaces le font toujours et volontairement*, c'est-à-dire elles agissent aussi, au moyen de la circulation faciale, sur la circulation cérébrale, grâce aux larges communications entre ces deux nappes sanguines.

Il peut donc ainsi devenir utile pour l'homme, dans certains cas émotifs qu'on appelle peur, pudeur, honte, joie, etc., de se sentir envahi par la rougeur.

De l'utilité de la rougeur, au début, est résultée son *inutilité* ou même sa *nocivité* pour l'homme. Nous avons déjà vu quelque chose de semblable pour les grimaces ordinaires. Certaines personnes, avons-nous dit dans le chapitre VIII, ne peuvent pas ouvrir la bouche, sans que leur figure ne devienne tout de suite choréiforme, ce qui ne présente pas la moindre utilité. De même aussi chez certains individus, à idiosyncrasie émotive ou phobique, la rougeur apparaît à chaque instant, sous le plus futile prétexte. Il se forme chez eux une véritable voie intercentrale perméable entre le centre général des émotions et le centre des vaso-moteurs céphaliques dont nous admettons l'existence.

Je n'ai nullement l'intention d'étudier ici tous les cas cliniques de rougeur, ce qui pourrait m'éloigner trop de mon sujet. Je ne ferai donc qu'esquisser très superficiellement ici ma manière de voir sur cette question.

En dehors de leur émotivité idiosyncrasique, les individus qui ont l'habitude de rougir trouvent une nouvelle source d'émotivité dans l'interprétation sociale qui s'attache généralement à cette manifestation de la timidité. Dans la vie sociale, la rougeur est habituellement considérée comme une infériorité, une chose ridicule ou puérile, de sorte que celui qui en est atteint sera, à chaque instant, menacé par la

perspective de se trouver dans une de ces situations désagréables. La vue intérieure de ces futurs dangers l'alarmera justement et provoquera chez lui, dans certaines conditions, une de ces émotions sociales dont la rougeur sera le résultat extérieur.

Au lieu d'expliquer comme Darwin la rougeur par « l'attention qui se retourne sur soi-même », on doit dire que les individus qui ont l'habitude de rougir possèdent la mémoire affective et complète qui les replace chaque fois dans une situation analogue au passé, en évoquant vivement devant eux ce passé honteux et ridicule. Chez ceux qui sont exposés à rougir, la crainte future de rougir s'ajoute à leur habitude de rougir. Fortement suggérés par cette double obsession mentale, ils prennent peur et rougissent pour de bon, car toute peur veut dire l'existence d'un trouble vasculaire cérébral accompagné souvent d'un trouble vasculaire facial. Il se produit quelque chose d'analogue dans certains cas d'impuissance sexuelle où la mémoire affective devient très vive et prive l'homme de tous ses moyens d'action au moment voulu.

En somme, la rougeur est un phénomène vasculaire qui s'est localisé sur la physionomie comme les grimaces ou les phénomènes moteurs, par suite de la même connexité des deux circulations intra et extra-crâniennes. En cas d'une émotion ordinaire, nous faisons une grimace pour rétablir d'une façon quelconque l'équilibre sanguin intra-crânien; si l'émotion devient plus intense, la grimace ne suffit plus et la rougeur apparaît alors à sa place. Le but initial de la rougeur est d'enrayer les effets funestes d'une émotion ou du trouble sanguin cérébral. L'utilité existe donc initialement dans ce phénomène, ce qui n'empêche pas ce dernier plus tard de devenir nocif, par suite des différentes complications qui interviennent dans la vie sociale de l'homme.

Nous voyons donc ainsi que notre théorie vasculaire ou sanguine de la physiognomique nous donne la seule explication physiologique possible du phénomène de la rougeur ; et tout ce qui concerne la manifestation d'une émotion ou d'un sentiment sur la physionomie, que ce soit une grimace ou une rougeur, se trouve rattaché à une seule cause physiologique qui puise sa raison d'être dans notre constitution anatomique.

CONCLUSIONS

Le but de cette première partie de notre ouvrage était de trouver une base anatomo-physiologique à la physiognomique.

Nous avons voulu démontrer que les innombrables mouvements de la physionomie ne sont pas dus à de simples caprices, mais qu'il existe des véritables raisons organiques, provoquées par notre constitution anatomique, qui nous forcent, dans certains cas d'émotivité, à faire telle ou telle grimace. Nous ne pouvons pas prétendre donner ici, dans cet exposé, l'explication de tout ce qui concerne l'apparition d'une émotion sur la physionomie. Notre théorie vasculaire ou sanguine suffira pour établir la cause physiologique de toutes les grimaces, exprimant les deux états émotifs, les plus communs et les plus caractéristiques : la tristesse et la gaieté.

C'est dans ces deux pôles opposés de notre organisme qu'on voit vraiment survenir des phénomènes fonctionnels, pathognomoniques, dont l'utilité ne se trouve indiquée nulle part et qu'il était dès lors intéressant de faire ressortir. En montrant l'utilité des larmes et du rire, nous avons par

là même mis en pleine lumière la physiologie des grimaces qui ne font qu'accompagner ou précéder ces deux activités de l'organisme humain.

Telle est la véritable base anatomo-physiologique de nos principales grimaces : nous avons deux fonctions différentes, accompagnant chacune leur état émotif, s'encadrant avec lui et présentant pour lui une grande utilité. Les phénomènes moteurs qui précèdent, accompagnent ou suivent ces fonctions ne peuvent se faire autrement, au risque de voir la fonction elle-même supprimée.

De plus, je prétends et j'ai essayé de le prouver, par les développements antérieurs, que ces phénomènes moteurs ou grimaces ont leur utilité propre, grâce au changement qu'ils peuvent faire subir à la circulation cérébrale.

Mais, une fois cette base anatomo-physiologique admise, nous ne devons pas oublier que nous sommes loin encore par là de posséder l'explication de toutes les grimaces que nous exécutons, et nous devons reconnaître l'intervention d'une foule d'autres facteurs importants qui ont engendré et fixé chez nous, d'une façon définitive, tel ou tel mouvement musculaire facial. Certaines raisons sociales, les lois de l'Imitation, les habitudes héréditaires, *l'organe de la vision* surtout, ont eu une énorme influence sur la genèse et la transmission d'une grande quantité de grimaces qui sont pour nous actuellement devenues organiques et inséparables de l'émotion. Mais, tout en envisageant la multiplicité des causes, nous n'avons pas à les développer ici davantage, car ce qui nous importait avant tout de connaître, c'était l'origine anatomo-physiologique des grimaces.

Voilà pourquoi nous nous contentons ici de l'examen de cette partie de la physiognomique qui ne concerne que nos deux états émotifs vraiment bien tranchés : la tristesse et la gaieté.

En passant, nous avons donné très sommairement l'explication du phénomène des rougeurs, puisque ce mode d'expression ne peut se comprendre réellement bien que grâce à notre théorie sanguine de la physiognomique.

Beaucoup d'auteurs, pour donner l'explication de l'utilité de telle ou telle grimace, se contentent de dire que chaque émotion possède son phénomène moteur ou que *tout excès de sentiment se traduit en mouvement*. Ces réponses sont très justes, mais il vaut mieux encore préciser davantage et pouvoir dire pourquoi le mouvement s'est orienté dans toute l'espèce humaine, pour chaque émotion, dans son sens particulier.

De même qu'on comprend parfaitement le but de tout mouvement offensif ou défensif, dans son émotion correspondante, de même on doit comprendre l'utilité de tout mouvement facial qui accompagne la rupture d'équilibre dans l'état affectif de l'organisme. Il ne viendra à personne, je pense, l'idée de douter de l'utilité d'un coup de poing, dans l'attaque, ou de la fuite, dans la peur. Eh bien, dans la tristesse ou dans la gaieté, nos mouvements sont combinés de la même manière et s'encadrent parfaitement bien avec les autres phénomènes vers une finalité qui est le bien de l'individu. Tout ce que nous avons dit, dans ce travail, avait pour but de démontrer cette vérité.

Envisagée ainsi, la physiognomique, dans les deux principaux états émotifs du moins, se réduit à une question d'utilité, laquelle ne peut s'expliquer que grâce à la communauté de la circulation extra et intra-crânienne.

Parmi les innombrables modifications organiques qui constituent le fond anatomique de chaque émotion, il faut tenir compte surtout de l'état sanguin de l'encéphale. Quelques gouttes de sang de plus ou de moins dans le cerveau, et nous serons autrement conscients de toutes les sen-

sations qui forment une émotion; une autre série d'activités peut en résulter. Afin de réduire au minimum la nocivité du trouble circulatoire cérébral dans l'émotion, afin de lui donner un correctif, nous faisons tantôt telle grimace, tantôt une autre : nous pleurons, nous rions, nous rougissons ou nous pâlissons, ce qui devient une fonction éminemment utile.

Pendant l'émotion, le système nerveux central se trouve modifié comme n'importe quel autre organe; en même temps il rend compte de toutes les autres modifications concomitantes; son mode de sensibilité ou d'activité dépend pendant ce temps, non seulement de son mode de vibration spéciale, mais aussi de l'état de la circulation cérébrale, puisque sans le sang aucune sensibilité ni activité ne sont possible. Grâce aux connexions très étroites qui existent entre la circulation extra et intra-crânienne, la physionomie est devenue la région où les grimaces, les pleurs, le rire, les rougeurs sont venus se localiser. *Si les mêmes larges communications qui existent entre les deux carotides réunissaient la carotide interne avec une autre artère comme la sous-clavière, par exemple, toutes ces activités qui servent à extérioriser une émotion ou un sentiment s'effectueraient probablement dans la région du bras qui serait ainsi devenue pour nous l'agent révélateur de l'âme.* •

De plus, dans notre théorie sanguine ou vasculaire qui ne s'appuie que sur des données anatomiques bien certaines et à laquelle nous avons tâché de ramener toutes les manifestations faciales de la vie affective, qu'il s'agisse d'une grimace ou d'une rougeur, nous avons vraiment l'avantage de posséder un principe unique, une idée directrice, capable d'englober tout ce qui concerne l'émotion, vue par ses deux faces opposées. Les variations quantitatives de sang, constituant un des éléments anatomiques inséparables de l'émo-

tion, d'autre part le sang facial se trouvant si intimement mêlé de tous les côtés au sang cérébral, on comprend tout de suite que chaque grimace est capable d'agir comme un caillou jeté dans un lac qui produit des ondulations et des vibrations très éloignées dans ces deux nappes presque communes.

Dans son excellent ouvrage, *La Psychologie des sentiments*, M. Ribot dit bien qu'il doit y avoir une première base anatomo-physiologique pour expliquer « les nombreuses modalités de mouvement musculaire qui expriment les émotions », mais il ne la donne pas. Le psychologue et physiologiste Wundt, au lieu d'une théorie unique, fait chaque fois une autre hypothèse pour expliquer l'utilité d'une grimace ou d'une fonction émotive. Ainsi, d'après lui, les larmes lavent, dissolvent les représentations tristes, de même qu'elles dissolvent les corps étrangers; la rougeur vient pour compenser l'accélération des battements du cœur, etc. Le physiologiste Mosso, dont nous eûmes déjà l'occasion de citer les observations si curieuses sur la circulation cérébrale, parle bien, dans un volume très intéressant¹, de l'énorme influence que doit avoir l'état sanguin de l'encéphale, pendant chaque émotion; il consacre même un chapitre à la physiognomique; mais, tout en se séparant de Darwin, il ne donne aucune théorie générale, satisfaisante pour expliquer les différents mouvements de la physionomie.

Notre théorie vasculaire de la physiognomique a au moins l'avantage de l'unité de vue, de ramener le plus grand nombre de phénomènes à une seule cause anatomo-physiologique réelle et d'être ainsi la première conception générale, capable d'englober la presque totalité des mani-

1. *La Peur*, par Mosso. Paris, F. Alcan; 1902.

festations hétérogènes de notre vie affective. Nous comprenons ainsi, pourquoi nous voyons sur la physionomie apparaître tantôt une grimace, tantôt une rougeur, tantôt des larmes, tantôt un sourire, tantôt même la sueur comme sur la région frontale. Et de même que Maurice Schiff donna le nom de *cœur accessoire* à l'artère du pavillon de l'oreille chez le lapin, quand il vit pour la première fois cette artère se contracter et se relâcher alternativement, sans présenter la moindre correspondance avec le cœur, de même je dirai que notre physionomie, avec ses différentes activités, pendant notre vie affective, remplit ce rôle de *cœur accessoire*, grâce à son exceptionnelle richesse sanguine.

On me reprochera l'extrême fragilité des preuves inductives que j'ai citées à l'appui de ma théorie. Je répondrai que beaucoup de théories très justes sont créées d'abord par intuition. La mienne m'a paru ainsi, en lisant l'ouvrage de Darwin. Toutes les recherches que j'ai faites depuis pour la vérifier, n'ont eu qu'un résultat, c'est de me confirmer dans ma conviction. J'expose donc ici le résultat de ces recherches, avec les conclusions qui s'imposent, à mon point de vue. C'est aux physiologistes maintenant de la vérifier et j'espère qu'ils lui donneront raison.

Avant de terminer, je vais mettre en garde, encore une fois, tous ceux qui liront ce travail contre une objection qui vient tout naturellement à l'esprit et à laquelle nous avons déjà répondu plus haut : de l'utilité d'une grimace pendant l'émotion, on ne doit pas induire la réciprocité et croire que la grimace seule peut provoquer un trouble sanguin encéphalique et engendrer l'émotion. Celle-ci est un état de transformation plus ou moins profonde de l'organisme que la grimace seule est incapable de produire, et le trouble sanguin occasionné par cette dernière, sans la commotion intérieure, doit s'éteindre au dehors. Ce n'est qu'à la con-

dition que le bouton intérieur soit déclanché, que le centre général des émotions soit excité, que les vaisseaux soient plus ou moins ouverts, que la grimace peut intervenir à son tour, d'une façon utile quelconque, mais, sans toutes ces modifications intérieures qui doivent la précéder, son effort sera nul. Voilà pourquoi les grimaces seules du rire ou des larmes ne peuvent nous rendre ni gais, ni tristes.

Nous pouvons donc maintenant résumer, dans les conclusions suivantes, toute notre théorie vasculaire ou sanguine des principales manifestations émotives de la physiologie humaine :

1^o Les deux circulations artérielles, intra et extra-crânienne, communiquent largement entre elles par leurs troncs d'origine, ainsi que par leurs extrémités. Les communications des circulations du retour entre le cerveau et la face ne sont pas moins grandes.

2^o Dans chaque émotion l'état sanguin de l'encéphale se trouve modifié.

3^o Pour obvier à ce trouble circulatoire intra-crânien, pour rétablir l'équilibre un instant rompu, nous faisons intervenir la nappe sanguine extra-crânienne, c'est-à-dire quelquefois nous faisons une grimace, quelquefois une rougeur apparaît, quelquefois nous pleurons ou nous rions.

4^o Les larmes ont leur utilité incontestable dans la douleur, parce qu'elles produisent une saignée directe dans le territoire des centres supérieurs, ce qui entraîne leur anesthésie. On comprend dès lors l'utilité des grimaces prémonitoires qui aboutissent à l'effusion des larmes. Mais ces grimaces de la tristesse peuvent avoir encore leur utilité propre, grâce à certaines modifications heureuses qu'elles sont capables de produire dans la circulation cérébrale.

5^o La même loi de causalité s'applique aux différentes expressions de notre état émotif opposé, c'est-à-dire de la

gaieté. Ici nous devons surtout remarquer que le rire n'est pas une simple expiration active, mais un effort *sui generis* qui amène un état congestif spécial des centres supérieurs. Ce rôle congestif appartient également aux grimaces du rire qui protègent en outre efficacement les yeux de toute sorte de compression nocive.

6° Si l'accès du rire devient intense, les larmes apparaissent, dans le but de décongestionner et d'anesthésier les centres supérieurs, ce qui met en même temps un terme à l'accès du rire.

7° Quand la grimace devient impuissante à enrayer le trouble sanguin cérébral de l'émotion, nous voyons apparaître les rougeurs ou les pâleurs qui ne sont ainsi que *des grimaces vasculaires* d'une nature spéciale. Pour admettre la possibilité des rougeurs, nous pouvons supposer l'existence d'un centre spécial qui surveille les vaso-moteurs des vaisseaux céphaliques. Les rougeurs et les pâleurs ne font que suivre les modifications vasculaires, intra-crâniennes dans certains cas d'émotivité, pour le plus grand bien de l'organisme. Par suite de différentes interprétations et complications dans la vie sociale de l'homme, ces rougeurs elles-mêmes deviennent pour lui, plus tard, une source d'émotivité, ce qui facilite encore leurs apparitions fréquentes. On comprend ainsi tous les inconvénients que ces rougeurs inopportunes peuvent avoir pour les rapports sociaux d'un homme qui cherchera à s'en débarrasser par tous les moyens possibles.

En somme, nous avons dit au commencement de notre ouvrage¹ que trois ordres de phénomènes font partie de la physiognomique : une sécrétion glandulaire, un phénomène vaso-moteur et une contraction musculaire. Tous les trois

1. Chap. I, p. 12.

n'ont pour but que de modifier d'une façon favorable l'état sanguin de l'encéphale, et s'ils peuvent atteindre ce but, c'est parce que les deux circulations intra et extra-crâniennes communiquent et se pénètrent de toutes parts.

La physionomie est ainsi non seulement l'organe, où l'émotion vient se peindre, mais aussi l'*organe actif* qui modifie cette émotion dans un sens favorable. C'est la seule manière possible d'édifier une théorie solide anatomo-physiologique pour la physiognomique qui puisse donner l'explication de l'universalité du langage émotionnel facial, dans toute l'espèce humaine. Nous possédons ainsi la clef de toutes les voies intercentrales qui ont dû s'établir chez nous, d'une façon définitive, pour donner lieu partout aux mêmes grimaces utiles et nécessaires¹.

1. Un résumé très succinct de la théorie présente de la physiognomique fut communiqué par moi à une séance de la Société de Psychologie de Paris (*in Journal de Psychologie normale et pathologique*, n° 5, 1906). Tout ce qu'on trouva à m'objecter fut le point de vue finaliste dont j'eus parti pour expliquer l'ensemble de nos grimaces. Mais, est-ce que toute notre physiologie n'est pas basée sur le principe de l'utilité? Ne cherche-t-on pas, dans toutes les physiologies, à nous expliquer l'utilité d'un rein ou du pouce pour tout l'organisme? Et si nous ne connaissons pas encore bien l'utilité de tous nos organes, n'est-il pas légitime d'essayer de la trouver? Du moment que je considère la physionomie comme un *organe actif* pour l'état émotif, il est tout à fait naturel de se demander comment cette activité partielle d'un organe s'est orientée pour s'harmoniser avec une activité plus élevée, celle des centres supérieurs à laquelle elle doit être subordonnée. Les tendances antifinalistes qui règnent en ce moment-ci, dans le monde savant, ne doivent pas nous faire exclure la loi d'actions et de réactions à laquelle nous restons toujours soumis et qui régit toutes nos activités. C'est uniquement dans ce sens que je me suis servi du terme « utile » qu'on pourrait d'ailleurs modifier par le terme d'« adaptation », ce qui aboutirait au même résultat final. La crainte d'un mot ne doit pas fausser l'esprit. Le fait anatomique, que les deux nappes sanguines extra et intra-crâniennes communiquent largement, existera toujours, de même que cet autre fait, que chaque grimace n'est qu'un acheminement vers le déplacement de l'ondée sanguine, pendant l'état émotif. On peut le mettre sur le compte de l'utilité, de l'adaptation ou même de la nutrition cérébrale, ce qui serait encore plus juste et plus général. Mais toutes ces causalités plus ou moins verbales ne feront en rien changer l'enchaînement psycho-anatomo-physiologique que j'ai essayé de faire ressortir.

DEUXIÈME PARTIE

RÔLE SOCIAL DE LA PHYSIONOMIE

CHAPITRE PREMIER

LE LANGAGE VISUEL

Dans la première partie de cet ouvrage, je me suis efforcé d'établir une théorie anatomo-physiologique pour la physiognomique, avec ses principales manifestations.

Après cet exposé théorique, il me reste encore à examiner cette question sous un autre point de vue.

Je vais étudier maintenant les différents mouvements de la physionomie, tels qu'ils existent, dans notre vie sociale, et nous verrons que leur rôle, comme agents de communication entre les hommes, est devenu très grand. Il s'agit de montrer le dynamisme social de la physionomie qui est résulté de son dynamisme individuel.

La portée sociale de la physiognomique est, en effet,

énorme. Par les différents jeux de la physionomie, nous étalons littéralement notre âme à nu. Les divers sentiments qui nous animent, tour à tour, s'extériorisent, deviennent visibles, grâce à l'organe de la vision et produisent des effets multiplicateurs incalculables.

Une physiognomique bien employée transforme les hommes, l'un pour l'autre, en cinématographes vivants, intéressants, qui frappent et captivent l'intelligence; l'effort inévitable de la compréhension, dans toute conversation, se trouve allégé. L'organe de la vision, étant constamment excité par des grimaces bien compréhensibles, vient au secours de l'organe auditif; deux sens importants, au lieu d'un seul, fonctionnent et réunissent les centres supérieurs des hommes, en communion d'idées et de sentiments.

Tel est l'énorme avantage des grimaces dans nos relations sociales : on comprend son interlocuteur par les yeux, souvent même avant de l'entendre, et la conversation roule ainsi douce et agréable.

Il s'établit donc ainsi, en réalité, entre les hommes un double langage : 1^o le langage articulé, ordinaire qui s'adresse à l'intelligence et qui est surtout auditif, et 2^o un langage facial, essentiellement synthétique, laconique, impressionnant, intelligible, grâce au sens de la vue. Ce dernier est une gravure, une illustration, un schéma, destiné à frapper la vue, à faire voir *le dedans* et rendre par là le langage articulé encore plus clair, plus saisissant, plus empoignant.

L'œil, comme tout le monde sait, possède un pouvoir synthétique considérable : il me suffit, par exemple, de regarder ce morceau de bois ou cet encrier, pour qu'immédiatement toutes les qualités de ces objets fassent irruption dans mon cerveau; eh bien, l'homme qui me parle, en faisant des grimaces que je comprends très bien, me montre, d'une façon

vive, des sentiments, des mouvements d'âme qui entraînent avec eux, par association, d'autres sentiments et qui, par sympathie, engendrent chez moi les mêmes réflexes, ce qui me rend presque à sa merci, car on ne résiste pas facilement à quelqu'un qui vous prend véritablement par le sentiment.

Une grimace, bien employée, remplace souvent avantageusement de bien longs discours : on n'a pas besoin d'une grande éloquence pour exprimer du mépris à son interlocuteur ; quand la nécessité se présente, une seule grimace suffit. Comme, d'autre part, celui-ci ne doit pas faire un grand effort cérébral pour saisir le sens de ce langage visuel, puisqu'il le connaissait même avant de savoir parler, la communication devient donc très rapide.

Le langage facial lui-même se compose de plusieurs parties, quand on y regarde de plus près. Si l'on observe bien une personne qui parle avec animation ou qui veut démontrer quelque chose d'une façon ardente, on verra qu'elle fera tantôt des grimaces, tantôt des mouvements avec toute la tête, comme, par exemple, des mouvements d'affirmation ou de dénégation, tantôt toute la force d'expression et de démonstration est contenue dans les yeux ou dans tout autre muscle isolé de la face ; de sorte que l'expression « langage facial » est plutôt une désignation générique pour différents mouvements de la tête et de ses parties isolées.

De même aussi, en parlant du langage visuel, nous n'avons en vue principalement que les mouvements de la physionomie, quoique nous sachions très bien que les gestes et les mouvements du corps, en général, rentrent pour une très grande part, afin de compléter et de suppléer la physiognomique¹. Ce qui frappe le plus, ce qu'on regarde le plus dans

1. Le lecteur doit remarquer que l'expression « le langage visuel » a quelque chose d'anormal, tout en étant juste. L'attribut « visuel », accolé au mot « langage », comporte toujours la présence au moins d'une autre personne pour qui

toute conversation, c'est la physionomie; le geste, tout en étant très important pour la force expansive d'un discours, conserve une place secondaire, vient après la physionomie, pour extérioriser un sentiment.

Il était utile d'indiquer, au point de vue descriptif, de quoi se compose en réalité le langage visuel, ainsi que le langage facial; mais, une fois ces réserves faites, nous pouvons continuer à négliger ces détails, en donnant la prépondérance à la physionomie sur toutes ces différentes combinaisons de gestes et de mouvements, en observant surtout ce qui se passe là, puisque c'est d'elle que nous nous occupons principalement. Il serait d'ailleurs souvent bien difficile et tout à fait arbitraire de vouloir séparer un geste d'un mouvement facial ou céphalique : tout est tellement combiné ensemble, tellement synchronique et synergique qu'il est inutile de vouloir les examiner séparément. Ainsi, par exemple, si l'on regarde une belle statue, la physionomie et le geste s'associent pour nous suggérer le sentiment, mais celui-ci se dégage principalement de la première qu'on regarde et admire le plus.

Telles sont donc les quelques notions préliminaires qu'il était intéressant de faire ressortir avant d'aborder, avec plus de détails, l'étude du rôle très important que jouent, dans notre vie sociale, les grimaces.

le langage « facial » devient « visuel ». En disant « je possède un langage facial », le sujet et l'attribut m'appartiennent, comme c'est le cas ordinaire; mais en disant mon langage devient « visuel » le deuxième attribut indique le rapport qui existe entre mon langage et la présence d'au moins une seconde personne qui le regarde.

CHAPITRE II

LE LANGAGE IDÉOGRAPHIQUE

Il y a une classification qui s'impose, quand on examine attentivement la manière dont nous nous servons de nos grimaces, dans nos relations sociales.

L'utilité de nos différentes grimaces est double :

1^o Elle existe d'abord pour exprimer une idée avec plus de clarté, plus de précision ;

2^o Elle se manifeste surtout, quand on veut exprimer des sentiments.

Examinons, tour à tour, ces deux principales qualités du langage visuel, en citant des exemples, pour mieux comprendre les différents jeux de la physionomie pendant une conversation.

Voici une personne qui, étant animée, décrit la beauté d'un paysage entrevu. « Oh ! que c'était beau ! » s'écriera-t-elle, et en même temps sa physionomie devient l'auxiliaire de la phrase prononcée ; on y lira immédiatement tout ce que le beau nous inspire généralement.

Cette personne, dans le feu de la description, esquissera un sourire radieux ; l'œil deviendra plus grand, plus lumineux,

sa figure devient plus épanouie, etc.; elle fera, en un mot, un certain nombre de grimaces, équivalentes à l'expression du sentiment, évoqué par l'idée de la beauté d'un paysage, comme si elle avait de nouveau ce paysage devant les yeux. Tout en parlant, on devient, pour quelques fractions de seconde, victime d'une illusion d'optique, ce qui provoque chez notre semblable une illusion identique.

Puisque nous nous savons tous regardés, observés, épiés, pendant une conversation, nous ne négligeons rien, aucun moyen pour rendre notre pensée plus intelligible, plus claire, et nous y ajoutons une gravure qui est la grimace correspondante au sentiment accompagnant l'idée.

De même aussi, quand on veut donner du relief à l'idée de grandeur dans une description vive, on dira : « C'est grand, c'est immense! » et en même temps on allonge la figure, on agrandit les yeux, on se dresserait presque sur la pointe des pieds pour s'agrandir soi-même. Tout en faisant des grimaces, on traduit ainsi l'effet subjectif produit par la grandeur; comme cet effet est ordinairement l'étonnement ou le saisissement, on essaye justement, par la physionomie, de simuler ces deux émotions pour rendre l'expression de l'idée plus claire, plus compréhensible.

Ou bien, par exemple, quand on décrit quelque chose de tout à fait petit, microscopique, lilliputien, on a des tendances à se ratatiner, se recroqueviller; on fait des grimaces avec les muscles périorbiculaires, comme si l'on éprouvait un réel effort de distinguer l'objet lilliputien. Les doigts de la main sont rassemblés, convergents, au lieu d'être étendus, pour occuper plus d'espace, séparés, comme dans la description de la grandeur. Tout le monde peut contrôler ces mouvements du corps et de la face, en prononçant, avec conviction, la phrase suivante : « Oh! que cet objet était petit, petit!... »

Il faut d'ailleurs remarquer que la voix possède également des qualités idéographiques, tout comme le langage visuel. Ainsi, on dira : « Oh ! que cette femme était grosse, grosse ! », en employant une voix dans les tonalités tout à fait basses ; comme on dira également, en parlant d'une femme mince : « Oh ! qu'elle était mince, mince ! ». Ce dernier mot sera prononcé d'une voix tout à fait fluette, en soprano. Notons aussi que la nuance de la voix se fait bien dans le mot qui exprime l'idée. C'est dans les mots « grosse » et « mince » que la voix subit des transformations équivalentes à l'idée. Tout concourt donc ensemble pour renforcer l'expression de l'idée : la physionomie, comme le geste et la voix. Dans ces trois éléments isolés qui, réunis, forment le moyen de communication entre les hommes, il y a une qualité commune qu'on peut appeler idéographique, se retrouvant toujours, pour donner plus de relief à l'extériorisation de la pensée.

Par ces quelques exemples qu'il est inutile de multiplier, on voit manifestement le rôle synthétique ou idéographique, très utile que joue le langage visuel, à côté du langage articulé, pour l'expression des idées, dans nos relations sociales. On pourrait presque dire que les grimaces servent comme les hiéroglyphes à exprimer les idées, avec cette différence toutefois que les premières sont compréhensibles pour tout le monde, dès l'âge le plus tendre.

Il va de soi que, dans toutes ces descriptions, la personne qui parle n'éprouve nullement le sentiment qu'elle essaye d'exprimer par la grimace. Si l'on dit, par exemple, « c'est dégoûtant », en faisant la grimace du dégoût, du commencement de l'action de vomir, ou bien « c'est horrible, c'est affreux, c'est pénible », etc..., avec leurs grimaces correspondantes qui dérivent toujours du même principe, le sentiment, la plupart du temps, n'est nullement éprouvé ; il est seule-

ment simulé par la personne qui parle, afin de donner plus de corps, plus de relief à l'expression de l'idée.

Je dois pourtant mentionner qu'une autre explication se présente à l'esprit, quand on envisage de quelle manière nous nous servons de nos grimaces pour exprimer une idée. Ainsi on peut dire qu'en décrivant le beau, l'homme se fait beau par la physionomie, car le sourire et une certaine vivacité du regard embellissent. De même en décrivant le laid, l'homme fait une grimace qui l'enlaidit.

On ne peut pas affirmer que toutes les grimaces servant à exprimer le laid ou quelque chose de dégoûtant soient les prodromes de l'acte de vomir. Parfois, il y a un certain mouvement des lèvres qui simule en effet le vomissement, mais d'autres fois on fait des grimaces extrêmement compliquées qui défigurent l'homme totalement et lui donnent le masque hideux de la laideur.

Les enfants font d'ailleurs ces grimaces idéographiques d'une façon encore plus accentuée. Les premiers hommes devaient donc contracter leur figure d'une manière hideuse ou se rendaient laids pour exprimer la laideur, comme aussi ils se rendaient beaux pour simuler la beauté. On peut, je crois, considérer la physionomie comme le premier noyau embryonnaire, non seulement pour le langage affectif, mais aussi pour le langage idéal. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ce sujet dans un chapitre ultérieur.

Sans entrer dans tous les détails de notre langage idéographique, je vais pourtant encore mentionner quelques mouvements qui sont excessivement répandus et qu'il est intéressant de connaître.

Dans son très beau livre « *les Emotions* », Darwin a longuement cherché à expliquer le mouvement si courant, si universel du *haussement des épaules*. Il arrive à l'expliquer par le principe de l'antithèse, qui est pour lui une des

bases importantes, sur laquelle il a érigé toute sa théorie de la physiognomique. Cette explication ne me paraît nullement satisfaisante, et on pourrait lui en donner une autre beaucoup plus simple, à mon avis.

C'est plutôt dans ce mouvement du haussement des épaules que je verrais le premier signe d'un acte de vomir. Ce mouvement signifie généralement *le non vouloir, l'impuissance*, le dépit qui approche du dégoût. Chaque fois qu'un homme hausse les épaules, vous retrouverez l'idée même qu'il rejette quelque chose *ostensiblement* avec dégoût. Il y a dans ce geste le désir de montrer à quelqu'un le sentiment qu'inspire un vomissement. Ce sentiment peut avoir des rapports avec la personne elle-même ou avec l'idée qu'on veut extérioriser devant elle. « Je ne veux pas le garder, je ne veux pas le garder, ou cela me dégoûte », — voilà ce que veut dire presque toujours un haussement des épaules. Ce geste simule toujours le sentiment du dégoût, avec son acte corollaire et réflexe du vomissement.

Les mouvements d'affirmation et de dénégation sont très bien expliqués par Darwin : le hochement affirmatif de la tête, d'avant en arrière, vient du besoin instinctif de l'enfant d'approcher la bouche de la nourriture; le mouvement latéral céphalique des dénégations provient alors de l'écart qu'on fait avec la bouche de quelque chose qui nous déplaît. C'est ainsi que les premiers hommes ont commencé à affirmer et à nier, en montrant, par des signes, qu'ils approchaient de quelque chose d'agréable leur bouche ou qu'ils l'en éloignaient.

Ce qui est curieux de voir, c'est que nous continuons toujours à nier ou à affirmer par la tête, tout en causant. Nous verrons plus loin que ces signes affirmatifs jouent un grand rôle dans les cas de suggestion que fait le médecin.

J'ai remarqué que les enfants hèchent souvent de la tête,

d'une façon énergique, pour affirmer, quand on leur donne tort, quand on n'est pas d'accord avec eux. Tout en se plaignant, en geignant, en cédant, ils hochent de la tête affirmativement pour se donner raison. Ce hochement de la tête devient même souvent fort désagréable pour les parents, parce qu'il démontre bien que l'enfant ne cède que devant la force et qu'intérieurement, il est animé d'un sentiment contraire. On voit par là, en tout cas, que le sentiment d'affirmation, qui est si développé, si intense chez tous les hommes, atteint chez l'enfant, de très bonne heure, un degré supérieur d'intensité, parce qu'il remplace pour lui tout raisonnement, toute logique, toute argumentation.

Tel est le rôle idéographique de nos grimaces. Par celles-ci nos idées s'extériorisent mieux ; il se crée un langage visuel à côté du langage articulé, ce qui facilite énormément la compréhension et les relations sociales.

CHAPITRE III

DYNAMISME AFFECTIF DE LA PHYSIONOMIE

I

L'ÉLOQUENCE ET LE LANGAGE VISUEL

Voyons maintenant le rôle du langage facial pour l'expression du sentiment, dans nos relations sociales. Ici, son rôle devient tout à fait prédominant, capital, d'une utilité et d'une efficacité considérables. On peut, à la rigueur, se passer de faire des grimaces, dans une conversation, quand on veut seulement exprimer des idées; le langage articulé seul peut suffire; mais il est à peu près impossible de ne pas avoir recours au langage visuel quand il s'agit d'exprimer réellement des sentiments véritables. Dans ces cas, on est forcé, pour recueillir tout le fruit qu'on attend d'une phrase bien articulée, de faire la grimace adéquate; autrement l'effet sera nul, et votre parole restera froide, glaciale, sans aucune répercussion. Pour provoquer, pour exciter, pour semer le sentiment, il faut faire voir le sentiment, il faut le montrer tout nu; et ce sentiment reste invisible, si vous ne faites pas la grimace nécessaire. Voilà pourquoi pour émouvoir il faut être ému ou du moins bien faire semblant de l'être et employer la grimace nécessaire.

Pour bien comprendre ce que nous venons de dire, il faut

se rappeler une grande loi psychologique qui a trait à la genèse des sentiments. Cette loi nous dit qu'une présentation vive, forte, d'un sentiment provoque chez nous un écho, qui peut atteindre différents degrés d'intensité, — autrement dit, un sentiment de la même espèce. *Voir souffrir, fait souffrir; voir de la joie, rend joyeux* — sont des vieilles vérités banales, passées à l'état d'axiome. Plus tard, cet écho peut provoquer, chez nous, une réaction et engendrer un sentiment d'une espèce différente, mais le premier effet d'un sentiment aperçu vivement est d'engendrer un sentiment sympathique. Rappelons-nous que le mot sympathie vient du grec συν « avec » et πάθος « souffrance »; cela veut donc dire souffrir ou sentir ensemble. A chaque instant, dans notre vie courante, nous voyons des exemples de cette énergie expansive du sentiment. Un mendiant nous arrête, fait une grimace pour exprimer sa souffrance, en nous demandant l'aumône; nous ressentons la douleur qu'éprouve ce miséreux et nous faisons acte de générosité, en soulageant sa misère de notre mieux. Au théâtre, chaque acteur habile sait nous faire pleurer ou rire par les différents jeux de sa physionomie, selon la gamme des sentiments extériorisés. Les mêmes effets sympathiques s'obtiennent même par la lecture, où l'absence de la physionomie est remplacée par la pensée.

S'il arrive un accident à quelqu'un de nous dans la rue, on entend souvent plusieurs cris sortir de différents côtés, parce que beaucoup de poitrines ont ressenti le même choc émotionnel. Nous sommes ainsi faits, c'est une qualité primordiale de notre faculté psychique; nous ne pouvons pas rester indifférents devant une souffrance ou un autre sentiment quelconque, quand il se trouve extériorisé, nous subissons, immédiatement et inconsciemment, son action réflexe.

Eh bien, dans les relations sociales, pour pouvoir sentir ensemble, pour pouvoir faire ressentir, il faut montrer le sentiment et, pour le montrer, il faut avoir recours aux grimaces — tel est l'enchaînement logique des phénomènes dans tout langage pathétique, s'il veut vraiment mériter cette épithète et être fertile en réactions extérieures.

Pour donner un bel exemple des effets expansifs et multiplicateurs d'un langage pathétique bien manié, j'examinerai, en détail, le cas d'un tribun populaire, doué d'une éloquence chaude, communicative. Nous comprendrons mieux ainsi tous les phénomènes engendrés par les sentiments d'un seul homme, bien extériorisés, bien visibles, grâce à son langage facial, ainsi que toute l'immense portée sociale de la physiognomique.

Une loi capitale domine toute éloquence; elle s'impose, comme une nécessité absolue, avec l'obligation pour tous les tribuns de la connaître et de l'appliquer. Cette loi est la suivante : tous ceux qui veulent électriser les foules, qui cherchent, par leurs discours fougueux, à enflammer l'auditoire nombreux et y produire des réactions multiples, avec un déchaînement formidable de passions et de sentiments, sont obligés, au moyen de leurs gestes et physionomie, de pouvoir montrer tous les sentiments, plus ou moins violents, qui les animent, afin de les imposer à leurs auditeurs. C'est là le secret de la grande éloquence persuasive qui emballe, hypnotise, transforme et entraîne les foules. L'énergie expansive et communicative de l'éloquence réside dans la faculté de posséder un langage visuel, parfait, irréprochable. Pour être maître de ses forces et en même temps de la foule, il faut procéder avec elle comme dans n'importe quelle conversation et lui parler naturellement, en la regardant bien en face, en la bravant, seulement sur un ton un peu

plus élevé et avec des gestes plus accentués que d'habitude; les effets expansifs et multiplicateurs qui se produisent alors seront énormes et incalculables. Nous les examinerons un peu plus loin.

Le discours le plus beau, le plus spirituel, le plus fin, perd complètement son charme, rate totalement son effet, ne produit aucun changement dans les sentiments de l'auditoire, s'il est lu à la tribune, ou bien s'il est prononcé comme une tirade apprise par cœur, froidement, en hésitant, par le langage articulé, sans être accompagné du langage visuel correspondant. Le même discours, tout en ayant des grands mérites littéraires, peut encore produire son effet sur nous par sa belle argumentation, si on le lit après; mais son effet oratoire aura été nul sur nous ou tout à fait négatif. En regardant le papier, au lieu de regarder la foule, l'orateur perd un lien précieux et naturel qui doit le relier à ses auditeurs. Une source d'énergie se tarit pour lui ainsi que pour son auditoire, parce que le discours n'est plus une conversation naturelle, où l'on se regarde dans les yeux réciproquement et où l'on suit sur le visage de son interlocuteur tous les effets positifs ou négatifs de sa parole, afin de modifier au besoin leur sens, pendant qu'avec son propre visage on appuie l'argumentation de sa parole. Un discours prononcé, dans ces conditions, devient une lecture, c'est-à-dire la traduction plutôt d'une pensée étrangère, produite dans un moment antérieur et ne possédant plus l'énergie de la spontanéité et de l'improvisation. Si l'on veut émouvoir la foule, on ne doit pas lui lire, mais on doit savoir lui parler, la supplier, la menacer, pleurer devant elle, se mettre en colère, etc., selon les besoins de la cause ou selon l'état psychique de l'auditoire. Comment peut-on obtenir tous ces effets, si le discours est lu, au lieu d'être improvisé ou au moins prononcé dans des conditions analogues? Toute

l'énergie faciale de celui qui lit se perd en *effort de lecture*, au lieu de se multiplier en effets de sentiments. Voilà pour quoi on peut être doué d'un très grand esprit, en même temps que d'un cœur généreux, et ne pas savoir émouvoir les foules, si l'on ne possède pas les facultés naturelles nécessaires pour faire un bon orateur des réunions publiques. Il m'est arrivé, plus d'une fois, d'écouter parler, dans des conditions semblables, un de nos plus grands écrivains, gloire des lettres françaises, qui ne dédaigne pas quelquefois de se jeter dans la mêlée politique, du moment qu'il s'agit de venir à la défense d'une cause généreuse. Eh bien, ce grand esprit, ce fin lettré ne possède nullement le don de l'éloquence; ses discours sont toujours lus, et leur effet serait absolument nul, s'il n'y avait pas le prestige de sa réputation qui agit à lui seul, à juste titre d'ailleurs, sur l'affectivité de la foule, pour lui faire approuver et applaudir frénétiquement tout ce que lira un homme de cette envergure, sans même le comprendre quelquefois.

Les grands tribuns, les grands démagogues, les grands politiciens, les grands avocats procèdent autrement. Ils savent où réside la force expansive de l'éloquence. D'instinct, ils comprennent qu'on doit regarder la foule bien en face, comme les fauves, pour exercer sur elle les pouvoirs de fascination et de domination. Aussi, ils ne lisent jamais, ils improvisent où ils font semblant d'improviser; en tout cas, ils possèdent à merveille un sens spécial en plus pour faire de si bons orateurs; c'est le sens du langage visuel, qui atteint chez eux un degré de perfection rare. Tout s'harmonise chez eux, tout se fond : la physionomie, le geste, le corps et la voix, pour constituer un pouvoir ou un don remarquable, appelé éloquence et qui n'est autre chose qu'une faculté de faire voir, d'une façon naturelle, frappante, énergique et vive, ses propres sentiments, afin d'en provoquer de sem-

blables, dans un auditoire nombreux, suspendu à vos gestes et lèvres.

Il faut voir quelquefois, dans une réunion publique, un de ces orateurs qui ont le don d'électriser la foule. Sa physionomie est un véritable kaléidoscope ou un miroir, si l'on veut, où se reflètent, avec une précision extraordinaire, tous les sentiments, toutes les passions qu'il voudrait communiquer à la foule. On y voit tour à tour et la vengeance, et la fureur, et la colère, et la menace, et le triomphe, et l'attendrissement, etc..., etc... Tout cela s'estampe, avec une exactitude remarquable, sur sa physionomie, est extérieur, visible et hypnotise la foule. La tête est constamment en mouvement chez lui; elle affirme ou elle nie, elle se tourne de tous les côtés pour regarder les coins les plus éloignés de la salle, pour fouiller partout : tel, un immense phare lumineux, animé par un mouvement de rotation, inondant de ses gerbes éclatantes les divers points de l'horizon ténébreux.

Le corps de l'orateur avance, recule ou pivote sur lui-même pour simuler les sentiments offensifs, défensifs ou d'autres. Les gestes, à leur tour, captivent les yeux de l'auditoire, en ajoutant de l'énergie explicative à tout l'ensemble des mouvements de l'orateur. Les tribuns tapent sur la table, donnent des coups de poing dans le vide, font même la ponctuation de leur discours par le geste; j'en ai vu qui dessinent ainsi avec leurs doigts des virgules et des points pour bien scander leurs phrases. Tout cela s'agite, se démené pour captiver l'œil de l'auditoire et lui faciliter l'effort compréhensif.

D'autre part, l'auditoire ne quitte pas des yeux un orateur semblable; non seulement il est tout oreille, mais il est aussi tout yeux, si on peut ainsi parler. Tout le monde se hisse, s'écrase, se bouscule pour *voir* le tribun. Son dis-

cours vibrant et enflammé n'est compréhensible que si l'on voit bien l'orateur. On ne se contente donc pas d'écouter, mais les yeux absorbent aussi la parole et le sentiment. Si l'on regarde attentivement les physionomies de ces gens, en communion d'idées et de sentiments avec la parole vibrante de l'orateur, on y lit le reflet de tous les sentiments qu'on cherche à développer chez eux. Il existe, en un mot, une atmosphère de sympathie, des liens invisibles, des causes efficientes, très simples et très importantes, qui font vibrer tous les cœurs de la même façon, qui précipitent ou arrêtent toutes les respirations, qui soulèvent toutes les poitrines, qui tendent tous les nerfs au même diapason. Une seule onde émotionnelle, sortie du tribun et devenue nettement apparente, engendre des vagues puissantes et multiples dans cette foule dominée et subjuguée.

Tout cela, tout cet effet magique, surprenant, sur tant de cerveaux désunis, sur tant de mentalités disparates, est obtenu grâce à cette chose aussi simple que j'ai appelé « *le langage visuel* » et qui n'est autre chose qu'une physiognomique bien appropriée, secondée par d'autres mouvements du corps, ainsi que par la voix, pour mettre dehors le sentiment, pour le rendre apparent, pour l'extérioriser. Enlevez tout ce langage visuel, enlevez les yeux de la foule ou les mouvements de l'orateur, et vous n'aurez bien souvent qu'un discours froid, glacial, fade, qui n'aura de valeur que comme simple morceau de rhétorique; il provoquera des impatiences dans toute la salle, et son effet persuasif ou sympathique sera nul.

Il est bien entendu que, dans ce langage, le plus grand rôle appartient à la physiognomie, comme nous l'avons déjà mentionné; les gestes et les mouvements du corps en sont des accessoires importants, mais secondaires. Admettons que le langage visuel se compose de plusieurs engrais qui font

éclore le sentiment ; eh bien, de tous ces engrais, le plus riche en phosphore est le langage facial, qui, à mon point de vue, est non seulement actif pour l'individu, mais devient également d'une activité très grande pour la société.

Il va de soi que d'autres nombreux facteurs interviennent encore dans ce qu'on pourrait appeler l'énergie multipliée et expansive d'un discours pathétique. Il faut tenir grand compte notamment de la chaleur communicative et contagieuse de la foule elle-même, des nombreuses réactions individuelles qui se produisent dans une masse humaine, serrée, entassée et multipliant à l'infini les sentiments originels et individuels de l'orateur. La foule, comme le cerveau, est un organe multiplicateur. Dans cette véritable mer humaine que forme un assemblage d'individus, agités par les paroles vibrantes d'un orateur, chacun des éléments constitutifs perd sa personnalité, le contrôle de sa volonté et se trouve sous l'influence immédiate non seulement de l'orateur, mais aussi des passions et des sentiments qui dominent dans ses éléments avoisinants. De telle sorte que le sentiment unique, mis au dehors par l'orateur fait véritable boule de neige, en passant par toutes les mentalités de la foule, grandit en effet et acquiert une force d'expansion considérable. Le sentiment unique de l'orateur devient un véritable grain de blé fertile qui engendre, chez chaque auditeur, un épi lourd et riche en éléments nutritifs. Ceci ne doit pas nous étonner, si nous pensons qu'il s'agit là d'une qualité primordiale du tissu nerveux qui est de faire toujours boule de neige et de multiplier les effets d'une excitation unique. Une juxtaposition de ces systèmes nerveux doit donc avoir des effets multiplicateurs considérables, par suite de leurs réactions et excitations réciproques. Un membre isolé de l'auditoire, par exemple, peut très bien être hostile à l'orateur, en théorie ; mais il subira l'effet grandissant du voisinage et

deviendra son partisan involontaire, en suivant la foule, dans ses impulsions inconscientes. Au sentiment isolé, dégagé par l'orateur, s'ajoutent bientôt les sentiments multiples qui émanent des auditeurs; si l'on était au début l'adversaire de l'orateur, il est impossible de lui résister longtemps, parce qu'on est entouré de sentiments analogues de toute part. On est donc forcé d'acquiescer le même sentiment partagé par la foule.

Il est impossible, par exemple, à l'âme la plus sceptique, à la nature la plus mécréante d'assister, d'une façon indifférente, aux processions religieuses de Lourdes, quand on se trouve au milieu des pèlerins, des malades qui chantent des cantiques, se prosternent et implorent le secours du ciel pour les débarrasser de leurs maux incurables, hurlent leur douleur, espérant obtenir enfin le miracle, avec la cessation de leurs souffrances. Il y a là un effet multiplicateur qui se produit, tout naturellement, dans cette foule immense de croyants. On s'explique ainsi les résultats curatifs de la foi, par suite du choc nerveux que communique à une âme croyante une suggestion aussi intense. Je me rappelle avoir lu quelque part que le grand artiste, Charles Garnier, au moment de la construction de l'Opéra à Paris, ne voulut pas trop agrandir intentionnellement les places des spectateurs, afin de ne pas perdre l'effet multiplicateur de la foule qui se communique mieux, quand on se serre les coudes, comme on dit vulgairement : c'était naturellement faire acte d'une bonne psychologie sociale.

En dehors de ce facteur spécial, inhérent à la foule elle-même, une grande part dans le pouvoir suggestif et captivant de l'éloquence, revient naturellement à l'organe phonétique lui-même. La voix de l'orateur sait aussi faire vibrer ses auditeurs, si elle est capable de s'adapter, de bien traduire toutes les nuances du sentiment. La voix du sentiment n'est

pas la même que la voix de l'idée. Les amoureux ont des voix connues d'eux seuls et que les autres mortels ne doivent pas entendre. Chaque sentiment possède sa voix, comme il possède son geste ou sa grimace. Les orateurs doivent se rappeler cette grande loi psychologique, s'ils veulent subjuguier les foules. Car, de même que la vision possède un pouvoir synthétique, notre organe auditif est doué de la même capacité, grâce aux infinis nuances et timbres de la voix que nous savons prendre pour manifester nos sentiments. Il y a la voix des larmes, du rire, du bonheur, de la colère, de l'ironie, etc..., etc... Toutes ces voix, il faut savoir les manier.

Si un jeu de mots m'était permis, je dirais qu'il y a des voix qui ouvrent des larges voies d'accès dans les cœurs de leurs auditeurs, ce sont celles-là que les orateurs doivent toujours employer.

Le pouvoir expansif d'un discours dépend aussi naturellement de sa qualité littéraire, des idées qu'il contient. Ici, il faut surtout savoir se servir des images vives, fortes et brèves. C'est un Lamartine, par exemple, qui subjugue la foule avec sa célèbre exclamation : « Le drapeau rouge n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars en 91 : le drapeau tricolore a fait le tour du monde, avec le nom, la gloire et la liberté de la Patrie ! » ou bien Napoléon I^{er} s'écriant : « Soldats, quarante siècles vous regardent ! » L'orateur, s'il veut gagner les cœurs de ses auditeurs, doit savoir frapper adroitement leurs intelligences, tout en caressant leur sensibilité ; il faut être capable de s'insinuer lentement dans leurs mentalités, sans trop les heurter.

Nous devons d'ailleurs remarquer qu'il existe une quantité d'actions et de réactions qui se passent entre l'orateur et la foule de ses auditeurs. Déjà, avant d'aller à la réunion, les états affectifs de toutes les individualités qui remplissent la salle se trouvent montés de plusieurs degrés, puisqu'autre-

ment ils n'auraient aucun motif pour s'y rassembler. Leur groupement ne fait donc qu'exaspérer encore davantage ces affectivités isolées. D'autre part, l'orateur subit l'influence de toutes les preuves d'approbation et d'admiration que ses partisans lui envoient; son affectivité se trouve également intensifiée, portée à un très haut degré de développement, c'est ce qu'on constate par tous les gestes amplifiés et par tous les signes d'énorme agitation que manifestent souvent les orateurs.

Il est inutile de nous étendre ici davantage sur tous les phénomènes psychologiques qui se passent dans une réunion publique, comme il est superflu d'énumérer plus longuement tout ce qui peut contribuer à former un homme éloquent. Ce que nous en avons dit suffit pour bien mettre en évidence, dans un cas semblable, le rôle dynamique d'un sentiment extériorisé par toutes les facultés de l'orateur, entraînant des réactions multiples, et l'importance particulière d'une bonne physiognomique pour ces besoins de pénétration et d'expansion.

Ceci nous explique suffisamment pourquoi tout le monde veut voir l'orateur : tous les regards avides et fascinés des auditeurs convergent, par un besoin instinctif, vers cette source affective. On suit ainsi, d'une façon impulsive et docile, les moindres variations de la physionomie de l'orateur.

Avant d'épuiser ce sujet, je vais encore indiquer le rôle joué par une bonne physiognomique pour alimenter *l'attention* de l'auditoire.

Qu'est-ce que l'attention? C'est un état dynamique des centres supérieurs, pendant lequel se manifeste leur maximum de réceptivité intellectuelle et affective pour une seule série d'impressions extérieures ou intérieures. Or, pour obtenir ce maximum de réceptivité, il faut que tous les

moyens par lesquels les centres sont en rapport avec nos deux mondes soient mis au service justement de l'objet de l'attention. Les sens, véhicules de ces impressions, et les centres, leur réceptacle, ne doivent plus rien connaître que ce qui doit être examiné avec attention. Il y a donc, dans cet état psychique, convergence et concentration de tous les agents dynamiques, intellectuels de notre organisme vers un seul point de mire qui peut être approfondi sous toutes les faces. Hors l'objet que nous examinons ainsi attentivement, rien n'existe plus pour nous. L'histoire, par exemple, nous raconte qu'Archimède fut tellement accaparé par la solution de ses problèmes, au moment de la prise de Syracuse, qu'il resta indifférent au monde extérieur, et ignore complètement ce qui se passait autour de lui; un légionnaire romain put ainsi facilement lui trancher la tête. Dans le feu de la bataille, on voit parfois des soldats acharnés à poursuivre leur ennemi, rester insensibles aux douleurs vives de leurs blessures très graves. Ce sont des échantillons d'une attention, portée à son plus haut degré d'intensité. Pour obtenir cet état dynamique, il faut savoir discipliner ses sens et ses centres : ces derniers doivent opposer une barrière infranchissable à tous les excitants extérieurs apportés par les premiers, afin de ne distraire aucune parcelle de leur énergie propre de l'objet de l'attention; d'autre part, ceux-ci doivent trouver, dans cet objet lui-même, une source intarissable de stimulants et d'excitations qui rendra ainsi l'attention plus facile et plus agréable. Telles sont les conditions nécessaires pour nous isoler, et pour nous faire converger vers un seul objet ou vers une seule idée. Les enfants, par exemple, ne peuvent pas avoir leur attention soutenue, suivie. Ils se fatiguent vite d'un sujet quelconque et sautent rapidement à un autre. L'infériorité physique de leurs centres jeunes, germinatifs, ainsi que la vivacité de leurs

sens, qui leur apportent toujours des impressions vives, fraîches et neuves, engendrent chez eux cet équilibre mental, peu stable. Les neurasthéniques donnent un autre exemple d'irréceptivité mentale ou d'incapacité attentive, pour une raison différente. Un neurasthénique lit des heures entières une page et ne comprend rien de ce qu'il lit, parce que ses centres sont déjà pleins par toutes sortes d'introspections, de phobies ou d'obsessions.

Le mot attention vient du verbe « tendre » : tendre l'esprit de toutes ses forces vers quelque chose d'extérieur ou d'intérieur, mais je le ferai aussi volontiers dériver du verbe « tenter » ou du substantif « tentation » ; attention voudrait alors signifier « atention », n'avoir aucune tentation pour aucun autre objet que celui qui m'intéresse. Le mot « *aufmerksam* » en allemand est encore plus significatif ; on peut le traduire littéralement « surobserver », observer ou regarder avec la double et triple vue, afin de tout voir et de ne voir que cela.

Toujours est-il que, par sa physiognomique bien employée, l'orateur possède un puissant moyen pour accaparer l'attention totale de ses auditeurs, pour mettre leurs centres dans cet état dynamique du maximum de réceptivité. Celle-ci ne vagabondera pas, ne sera pas distraite par les mille *tentations* qui se présentent pour les yeux dans une salle, ressemblant à une vaste mer humaine. L'art d'un orateur consiste donc à alimenter savamment tous les sens de son auditoire, afin de gagner toute son attention. Pour ce faire, il faut offrir à ces sens un bon stimulant *rythmique et énergique*. Le défaut de chaque stimulant est de produire vite, à cause de sa monotonie, la satiété ou l'irréceptivité. Eh bien, un langage facial ne présente pas ces inconvénients ! Par lui les sens des auditeurs sont littéralement fascinés ; il nous montre tour à tour des passions, des sentiments variables, le sang et

la vie de l'orateur; ses effets ne s'épuisent donc pas, n'amènent pas la satiété; au contraire, ils ne font que s'accumuler, se multiplier, augmentent notre affectivité et entraînent des complications dynamiques, considérables. Le feu de l'orateur, dit-on, se communique à la foule! Ce feu, cette chaleur du langage persuasif ne sont autre chose que le sang extériorisé, rendu plus apparent, qu'une série de mutations organiques intérieures, rendues visibles sur la face de l'orateur, et allant, à travers l'interprétation de la foule, multiplier leurs effets grandissants. Il peut en résulter parfois une vague, possédant une force destructive colossale, avec ses conséquences éloignées que nulle intelligence humaine ne peut prévoir. Ce n'est pas l'époque actuelle qu'il faut examiner, si l'on veut chercher des exemples de la puissance expansive de l'éloquence, avec ses développements ultérieurs et grandioses. Mais il faut se tourner vers l'histoire, se rappeler ce qui se passait pendant la grande Révolution française, où les foules, animées par les gestes d'un Danton, d'un Camille Desmoulins, se ruaient à l'assaut de la Bastille, ou couraient à la frontière pour semer partout, au loin, les grands principes de liberté et de fraternité humaines.

La physionomie de l'homme éloquent nous attire donc, nous hypnotise, nous prédispose en sa faveur, s'il a le don naturel de posséder à fond ce langage visuel. Aussi les grands tribuns populaires le savent-ils, d'instinct, et ne se font pas faute d'en user savamment pour dominer les foules.

J'ai choisi, avec intention, le cas du tribun public, comme exemple, pour bien mettre en évidence les effets dynamiques, incalculables que peut produire sur la foule un langage visuel, bien manié. Ici, les propriétés de ce langage, sa puissance dynamogène, sont bien accentuées, sautent aux yeux de tout le monde et prouvent leur immense effi-

cacité, dans nos relations sociales, quand il s'agit de faire œuvre de propagande, de semer du sentiment, afin de mieux récolter le fruit des idées qu'il fait éclore.

Nous allons examiner les avantages de ce langage dans la vie privée, courante. Nous verrons qu'ici encore, ce langage visuel est d'une très grande utilité pour faciliter les rapports entre les hommes.

CHAPITRE IV

DYNAMISME AFFECTIF DE LA PHYSIONOMIE

II

LE SENTIMENT ET SON LANGAGE

Tout le monde n'est pas orateur; les grands tribuns sont plutôt rares, presque une exception dans l'humanité. Néanmoins, il se présente, pour chacun de nous, des cas, à tout instant de notre vie journalière, où nous avons besoin de faire preuve de cette éloquence persuasive. Tout le monde fait son petit tribun, tantôt sciemment, tantôt inconsciemment, une quantité innombrable de fois par jour. On sème du sentiment autour de soi, aussitôt qu'on se trouve en contact avec un autre être humain. Pour nous faciliter ces efforts de propagande ou de persuasion, dans le milieu social où nous évoluons, nous avons recours, tout comme le tribun, au langage facial avec ses accessoires. Nous pouvions d'ailleurs nous douter que, si ce langage nous séduit tellement chez le tribun et produit sur nous un effet si considérable, c'est surtout parce qu'il nous est familier et que son usage est très courant dans nos rapports journaliers. Ce langage, nous l'avons sucé avec le lait de notre mère; et depuis l'instant initial où, chassés de ses entrailles, nous fîmes

notre première apparition dans ce monde, jusqu'à l'instant suprême où nous l'aurons quitté, nous ne cesserons de nous en servir.

C'est presque une banalité que d'insister longuement sur l'universelle existence du langage visuel autour de nous dans la vie courante. Que voyons-nous entre deux hommes, par exemple, quand ils se parlent? Ce sont des gestes, des grimaces, des mouvements démonstratifs, éloquents qui valent des phrases. On ne peut se figurer aucune conversation, aucun échange d'idées entre deux hommes, au moyen de la parole, sans que la physionomie, avec ses mouvements différents, n'y prenne une part active. Selon le rang, selon les usages du milieu social, les grimaces seront plus ou moins sobres, plus ou moins réservées, car ce langage a subi son évolution, de même que le langage articulé, employé dans les différentes classes de la société, mais une certaine physiognomique existe et existera toujours entre deux hommes, aussitôt qu'ils sont en train de converser. On peut même dire qu'il y a des conditions climatériques pour le langage visuel; celui-ci varie avec les latitudes ou avec le climat : tout le monde sait que le méridional possède, en parlant, la physionomie plus expressive, le geste plus exubérant que l'homme du Nord, plus sobre, plus modéré pendant la conversation. Les Napolitains ou les Marseillais gesticulent davantage, se servent plus fréquemment du langage facial que les Slaves calmes et impassibles, parce que les premiers ont un sang plus chaud, la tête plus près du bonnet, comme on dit. Ils possèdent une émotivité plus grande qui se traduit par une motricité extérieure, également plus grande. C'est ce qui fait aussi que les méridionaux sont généralement plus éloquents que les hommes du Nord.

Le fait de l'existence universelle du langage visuel, dans la vie courante, est donc absolument incontestable et

ne mérite pas un long développement, mais ce qui est important de voir avec plus de détails, c'est d'examiner attentivement à quel besoin il correspond, pourquoi les hommes se servent-ils constamment de ce langage, quand ils veulent se faciliter les communications réciproques?

Il n'y a qu'une réponse à cette question, elle peut se formuler ainsi : l'élément essentiel qui réunit les hommes entre eux est le sentiment ou l'état affectif dans lequel ils se trouvent; pour apprécier ce lien spécial, pour pouvoir s'y adapter, ce qui est pour tout le monde d'une nécessité capitale, si l'on veut vivre parmi les hommes d'une façon normale, chacun d'eux possède plusieurs organes, dont le plus important est l'appareil de la vision. Telle est la loi générale qui domine toutes les relations sociales et qui découle tout naturellement de l'existence universelle et permanente du langage visuel, comme phénomène satellite de tout ce qui mérite vraiment le nom de vie sociale, même dans sa forme la plus embryonnaire. Entre les deux propositions générales que nous venons de formuler, il y a une troisième qui les relie, mais que nous avons cru inutile de mentionner, parce que nos lecteurs l'ont devinée d'eux-mêmes : c'est l'extériorisation presque constante de cet état affectif, principalement par la physionomie, ce qui nous intéresse le plus ou par toute autre partie de notre corps, concomitamment avec celle-ci. La physionomie manifeste le sentiment et elle possède l'organe pour le recueillir ou l'interpréter; telle est la raison d'être de son extrême mobilité. Le cerveau sécrète la pensée, dit-on; la physionomie sécrète la grimace qui est un élément à portée sociale; d'autre part, elle est capable aussi de *voir*, de reconnaître cet élément inévitable de l'ambiance et de provoquer ainsi notre adaptation.

J'ai dit plus haut que nous avons plusieurs organes pour évaluer les sentiments des hommes, soit à l'état statique, soit

à l'état dynamique, c'est-à-dire dans leurs connexités avec notre propre existence. Ainsi j'ai déjà parlé, plus haut, de l'oreille qui, grâce à nos différentes voix, décèle souvent le sentiment de chaque homme qui nous parle; chez les aveugles même, je crois, c'est l'organe auditif seul qui doit les guider pour reconnaître les véritables sentiments dont les hommes sont animés envers eux; comme aussi, très souvent l'organe qui nous rendra le meilleur compte du sentiment qui se trouve au fond de chaque homme pour nous, sera notre intelligence générale ou notre instinct, si l'on veut; cet instinct se trouvera même parfois en contradiction avec l'œil qui sera séduit par des apparences trompeuses. Mais ces restrictions faites, nous pouvons admettre que le principal organe pour nous rendre compte rapidement de l'état affectif de chaque homme envers nous, ou même envers lui-même, ce qu'on pourrait désigner, sous certaines réserves¹, par la forme dynamique ou statique de cet état affectif, reste toujours la vision. C'est l'œil, avant tout, par une évaluation rapide, brève, qui nous montre le plus souvent, d'une manière sûre et certaine, ce qui se passe à l'intérieur de chaque homme. Les sentiments ou les mouvements de l'âme paraissent subitement sur la physionomie de mon prochain, et c'est mon coup d'œil qui doit savoir les discerner rapidement pour faciliter mon adaptation. Je vais essayer de prouver maintenant tout ce que je viens de formuler en une proposition générale.

Le sentiment est la trame, le substratum de tout ce qui mérite réellement le nom de « vie », qu'elle soit individuelle ou sociale. Vivre c'est agir, dit-on, mais c'est aussi sentir avant tout, si on veut vivre, dans le vrai sens du mot. Le sentiment d'ailleurs précède bien souvent l'action, il forme

1. Je dis « sous certaines réserves », car tout état affectif est presque toujours dynamique, comme nous le verrons plus loin.

son étape antérieure ou son stimulant. La sensibilité unit les différentes cellules, tissus et organes de notre corps isolé; un sentiment, d'une autre espèce, unit également les membres agglomérés d'une société ou du corps social. Partout où la conscience est présente, on retrouve son acolyte nécessaire qui est le sentiment. Dans tout processus vital, humain, conscient et d'un ordre supérieur règne en souverain maître le sentiment ou son expression faciale, plus ou moins voilée.

Je vais examiner, aussi brièvement que possible, différentes phases d'une vie individuelle et je passerai ensuite à l'examen de la même vie de l'individu, dans ses rapports avec la société. Nous nous rendrons mieux compte ainsi de toute l'importance dynamique du sentiment et de son extériorisation.

Que voyons-nous, en effet, au début de notre vie, quand celle-ci reste encore cantonnée dans ses limites individuelles, presque inconscientes? Ce sont les premières manifestations, les premières lueurs du sentiment qui précèdent de beaucoup toute apparition d'intellectualité. Aucune idée abstraite n'existe encore, mais déjà le sentiment, dans ses formes embryonnaires, se dessine sur la physionomie. La vie de l'enfant, à peine dépouillé de ses enveloppes extérieures, tout comme le poussin qui perce la coquille de son œuf, commence à se manifester par des cris, premiers symptômes de la douleur, ou bien, plus tard, par les premiers sourires qui viennent attester les premières satisfactions de l'enfant nouveau-né. Celles-ci s'adressent naturellement à l'unique source de ses joies, c'est-à-dire au sein de sa mère ou à tout autre objet extérieur qui peut favoriser l'évolution de son petit corps, en voie de développement. Le sentiment, bien entendu, est encore ici tout à fait embryonnaire; il ne quitte presque pas les enveloppes ou les langes dans lesquels l'enfant est emmaillotté lui-même. Chez ces tout

petits êtres qui rient, quand ils viennent de se gorger de lait ou quand on les baigne, ou quand on leur rend la propreté indispensable, la joie n'est qu'élémentaire, inférieure, sans harmoniques, c'est presque une forme supérieure d'irritabilité, puisqu'elle n'a trait qu'à l'accomplissement des fonctions purement organiques de leur vie simple, homogène, sans aucun mélange d'éléments psychiques élevés. Malgré cela, quelque égoïste ou inférieur que soit ce sentiment, il se manifeste déjà; nous savons le reconnaître et nous sommes heureux de lire sur les faces rebondissantes et simiesques de nos enfants les premiers signes de leur vie presque purement affective. A son entrée dans le monde, l'enfant présente donc exclusivement des formes de vie affective, dont les différents coefficients d'intensité viennent se peindre sur la physionomie, ou autrement dit celle-ci devient le véritable organe enregistreur de toutes les formes de vie chez l'enfant, parce que son existence purement individuelle ne présente qu'un développement successif de différents rythmes affectifs.

Considérons maintenant l'autre pôle de la vie, quand on se trouve à l'agonie et que le dernier lien qui unissait les parties agrégées de notre corps est en train de se briser. Ici également, dans ces moments suprêmes de la vie, nous ne voyons que des manifestations du sentiment, et tout élément intellectuel en est presque exclu. Ce n'est pas avant de mourir qu'on peut faire des longs discours et de graves dissertations. Tout l'organisme lutte littéralement pour la vie, souffre, se tord, en se débattant contre les étreintes implacables de la mort; et c'est encore la physionomie, avec ses différentes grimaces et contorsions, qui enregistre mécaniquement le dernier battement cardiaque, la dernière respiration. Bien entendu, nous ne devons tenir compte que de la généralité des cas et ne pas nous arrêter aux cas exceptionnels de morts stoïques ou héroïques, où l'on peut

expirer, sans qu'un muscle de la figure exprime la souffrance. Comme médecin, j'ai assisté à bien des morts, et jamais, dans ma carrière médicale, il ne me fut donné d'être témoin d'une de ces morts stoïques, avec sang-froid et indifférence, qu'on attribue souvent à certains grands hommes et qu'on cherche même parfois à reproduire au théâtre. Il peut arriver à quelques personnes, avant de mourir, d'avoir des moments de répit dans la marche progressive de leur maladie. Pendant ces courts instants d'amélioration provisoire, elles peuvent faire preuve de beaucoup de sang-froid; elles envisageront leur mort avec calme, prendront congé de toute leur famille, parce que, dans ce moment même, la mort ne devient plus qu'une idéation, leurs souffrances étant atténuées, et peut-être même se reprennent-elles de nouveau à espérer secrètement un revirement favorable; l'homme est si facilement enclin à se leurrer par toutes sortes d'espairs flatteurs, surtout quand il est déjà terrassé par une longue maladie. En réalité, le dernier tableau de la mort est plus prosaïque et horrible à voir. A moins d'être favorisé par le sort et de mourir de quelque cas de mort foudroyante, ce qui constitue pour chaque individu la véritable euthanasie, la mort elle-même n'est pour chaque organisme qu'une longue souffrance qui peut être atténuée par l'état inconscient ou anesthésique préalable, dans lequel l'organisme se trouve plongé, à cause de son auto-intoxication. Tout le monde se débat énergiquement, en respirant les premières bouffées de chloroforme; plus tard on s'abandonne, quand l'anesthésie a fait son œuvre et que la conscience est plus ou moins abolie. Afin de ne pas souffrir, nous devons donc nous souhaiter ou un genre de mort foudroyante, ou qu'elle nous souffle le plus de ces gaz délétères et asphyxiants qui nous rendront anesthésiques et abrègeront nos souffrances, dans la lutte suprême contre

elle. Toujours est-il que, dans les derniers moments de la vie, l'état affectif de l'organisme est très intense et que c'est encore par la physionomie qu'il se manifeste. C'est là que nous lisons, avec angoisse et douleur profondes, les ravages que produit dans le corps, une lutte sans merci entre un organisme qui s'effondre de toute part et un petit groupe de cellules qui manifestent encore, grâce à l'énergie acquise, des tendances à rester agrégées. C'est là que se passe le dernier acte, visible pour nous, du drame ultime de la mort triomphante, quand nous assistons, en spectateurs émus, à l'agonie d'un de nos proches. C'est sur la face que nous voyons tout cela, et que l'œil sagace du médecin, souvent hélas impuissant, suit, avec une compassion muette, les progrès rapides de la désagrégation. Que ce soit à l'aurore de la vie, ou à l'orée de la tombe, la physionomie reste toujours l'organe essentiel, extérieur et visible, où la moindre manifestation de vie consciente vient marquer son empreinte. Ainsi donc, notre vie consciente commence par l'expression du sentiment et finit de même par une dernière convulsion, un dernier soubresaut, par la suppression de toutes espèces de grimaces, ce qui signifie que le dernier souffle de vie s'est littéralement échappé. « Le masque calme, placide, impassible de la mort », dit-on, en décrivant la physionomie de quelqu'un qui vient de succomber ; « toute agitation a cessé, tout s'est apaisé, et ses traits se sont immobilisés dans une expression de paix et de sommeil éternels » ; tels sont les clichés ordinaires qu'on entend souvent répéter, quand on veut rendre compte des effets de la mort sur notre organisme. Toujours l'attention de tout le monde est concentrée sur la physionomie, qui reste l'appareil enregistreur automatique pour l'état affectif, comme pour le coefficient de vie ou du sentiment.

Mais dans les phases intermédiaires de la vie, à quel mo-

ment notre figure peut-elle rester impassible? A quelle période de notre vie active serons-nous exempts de toute espèce d'état affectif, avec toutes ses réactions et complications? Il faudrait être privé de sensibilité ou bien supposer un état léthargique. Même l'ermite isolé, au milieu des bois ou dans le désert, plongé dans une extase religieuse, éprouve des transports de joie ou de désespoir que lui occasionne son obsession imaginative. Le philosophe solitaire qui médite, dans son cabinet, sur des sujets graves et abstraits, passe, à chaque instant, par différents états effectifs que provoque chez lui son sujet de méditation. Même dans sa vie solitaire, isolée ou individuelle, l'homme se crée, à tout moment, des états affectifs qui ne sont que l'expression consciente d'un lien relationnel quelconque entre son individualité et les mondes présentatif ou représentatif qui l'obsèdent. Chaque état affectif suit la perception ou la conception et n'est que l'expression de la réaction dynamique que l'un ou l'autre produisent sur notre organisme. L'indifférence est aussi un état affectif quelconque, puisqu'elle ne devient intelligible que par comparaison avec d'autres états affectifs; elle possède d'ailleurs également son expression sur la physiologie, par opposition avec d'autres grimaces.

Une certaine absence de grimaces signifiera l'indifférence, ou un état affectif négatif. Ce dernier état est d'ailleurs nécessaire pour l'organisme comme état de repos ou bien, on peut dire, c'est le rythme affectif à son point de départ, à son minimum d'intensité.

Toute notre vie ne consiste qu'à être obsédé par toutes espèces de sentiments que nous avons besoin d'extérioriser, afin d'agir sur nos semblables et d'en recueillir les fruits, ou bien de les montrer au dehors, même quand nous sommes seuls. J'ai déjà montré, en outre, dans la première partie de ce livre, que nous sommes faits de telle manière que nous

sommes forcés d'extérioriser le sentiment, parce que ce mouvement s'encadre et complète la sensation subjective. Si l'on pouvait donc se figurer une vie complètement isolée, il resterait toujours, pour une vie semblable, des états affectifs à éprouver, comme réaction consciente de toutes les perceptions ou conceptions; et la nécessité d'extérioriser ces réactions par des mouvements de la physionomie pour l'utilité de son propre organisme s'imposerait. Combien de fois par jour, en effet, ne sommes-nous pas, tour à tour, pleins de gaieté, de tristesse, de colère, de pitié et d'attendrissement, pour ne citer que quelques exemples de sentiments qui nous traversent constamment? Que voyons-nous autour de nous, dans notre foyer ou dans la rue, partout, dans n'importe quelle collectivité humaine, sinon du sentiment avec ses différentes expressions équivalentes?

Voilà un enfant, par exemple, qui joue solitaire, dans son coin; que percevons-nous de lui tout d'abord? C'est son sentiment visible sur sa petite physionomie. Ailleurs, ce sont des gens qui courent, vont et viennent; il n'est pas difficile, en regardant leur physionomie, de faire le diagnostic de tous les sentiments qui les agitent.

Bref, que nous examinions notre vie individuelle ou les vies de toutes les unités sociales qui gravitent autour de nous, partout l'élément affectif joue un rôle prépondérant. Donc, s'il y avait une possibilité quelconque d'imaginer une vie individuelle, complètement isolée, elle serait encore traversée, d'un bout à l'autre de sa durée, par toutes sortes de sentiments qui viendraient se faire graver plus ou moins fidèlement sur leur organe correspondant, c'est-à-dire sur la physionomie.

CHAPITRE V

DYNAMISME AFFECTIF DE LA PHYSIONOMIE

III

LA VIE SOCIALE ET LE SENTIMENT

Pourtant nous savons très bien que l'expression — « vie individuelle » — est une pure fiction. Une vie isolée, individuelle proprement dite n'existe pas ; elle est peut-être concevable à l'état abstrait, mais elle est absolument irréalisable. De même que chaque vie individuelle est la résultante d'une multitude de vies cellulaires, agrégées pour former notre corps, de même que la vie de chacune de ces cellules n'est possible qu'à la condition que les éléments cellulaires avoisinants subsistent autour d'elle, de même nous formons une unité inséparable du corps social. Notre vie individuelle, dans ses relations avec la vie sociale, joue exactement le même rôle que la cellule isolée au milieu de tout l'agrégat réuni pour former le corps de l'individu. Nous ne pouvons subsister que tant que les autres individus subsistent autour de nous, et les liens puissants, la force attractive qui réunit tous ces organismes isolés ou cellules agrandies pour former le corps social, avec sa forme de vie particulière, étendue, n'est autre chose, encore une fois, que le

sentiment. A la base de toute vie sociale, comme à la base de toute vie individuelle git le sentiment. Au point de vue social, le sentiment est une espèce de sensibilité prolongée, étendue, superorganique, comme dit Spencer, qui réunit, agrège entre eux les différents membres du corps social, les rend solidaires les uns des autres, tout comme la sensibilité générale de l'individu protège toutes les cellules qui constituent son corps, en faisant appel aux organes nécessaires, si quelque territoire cellulaire vient à être attaqué. Le sentiment, envisagé de cette manière, n'est qu'une nouvelle transformation de nos forces dynamiques, engendrée par la présence d'un nouvel élément dans le milieu ambiant. Peut-on concevoir deux individus vivant ensemble, même pendant un laps de temps très court, sans qu'il résulte entre eux un état d'adaptation affective quelconque, sous forme de sentiment attractif ou répulsif. Ceci est aussi impossible à concevoir qu'à réaliser, et si, comme un nouveau Robinson, je me trouvais sur une île déserte, où je m'apercevrais brusquement de la présence d'un nouvel individu, un certain état dynamique envers cet homme, sous forme de sentiment, sera engendré dans moi. Avec l'apparition, dans un endroit désert, d'un de mes semblables, mon milieu ambiant se trouve transformé et je dois immédiatement me réadapter, si je veux continuer à vivre dans la zone d'influence de cet homme. Cette réadaptation de ma part, consécutive à la transformation du milieu, se traduit par la naissance d'un sentiment d'une nature quelconque envers cet homme. Il en est de même d'ailleurs dans la réaction que j'imprime à l'état dynamique de mon semblable, par suite de ma présence. Telle est la genèse du sentiment dans tout assemblage humain : une suite de réactions ou d'états dynamiques nouveaux engendrés par la coexistence, dans la même zone d'action, de forces sem-

blables. Tout commencement d'agglomération humaine, au point de vue mécanique, n'est qu'un assemblage de forces et d'énergies. Pour que cette agglomération subsiste, sous forme de groupement quelconque, il est nécessaire que ces différentes énergies s'équilibrent par des réarrangements. Il est donc naturel que, dans chaque noyau social, jaillissent immédiatement, suivant des lois fixes, les sentiments attractifs et répulsifs qui ne sont autres que les sentiments sympathiques et hostiles, avec leurs manifestations, tout comme dans les atomes de la manière inerte, les mêmes forces attractives et répulsives plus élémentaires produisent des groupements divers dans leur arrangement. Ce qui est attractif dans le corps social, c'est la portion altruiste de chaque individu, et inversement ce qui est répulsif pour l'énergie sociale, c'est la partie égoïste de chaque cellule agrandie ou organisme. Le sentiment, dans la vie sociale, joue le même rôle que la polarité des molécules dans la constitution de la matière : selon que les différents pôles se présentent, les individus-atomes s'attirent ou se repoussent.

J'ai déjà dit plus haut qu'il est impossible de concevoir deux individus, vivant ensemble dans une atmosphère *d'asentimentalité*. Entre ces deux individus, mis en présence, il se développera immédiatement un sentiment quelconque qui sera un nouvel état dynamique engendré et nourri par chaque unité. Ce nouvel état dynamique fera constamment partie du milieu ambiant, tant que ces deux individus vivront en commun. Il faut donc constamment s'adapter à lui, le connaître, le flairer, si l'on ne veut pas en périr. Mais de même qu'il est absolument impossible de concevoir la vie de deux hommes, côte à côte, sans qu'un lien sentimental quelconque se développe entre eux, de même il est impossible de se figurer une vie isolée sans le milieu social appro-

prié. Il en résulte donc l'universalité et l'omniprésence du sentiment de toute part, dans tout ce qui est vraiment digne d'être appelé du nom de vie humaine. Le sentiment, dans la vie, fait partie du milieu ambiant, tout comme l'oxygène ou l'acide carbonique. Il y a, tout autour de nous, des sentiments sympathiques et hostiles, absolument comme ces gaz vivifiants qu'on recherche et d'autres délétères qui empoisonnent et qu'on évite. Dans chaque individu, dans chaque voisin, il faut souvent, dans mille circonstances, savoir vivement reconnaître ce qui nous intéresse le plus, c'est-à-dire sa portion altruiste ou sa portion égoïste. C'est souvent une condition indispensable de vie, puisque nous dépendons l'un de l'autre. Ainsi donc, non seulement dans notre vie individuelle, mais surtout dans notre vie sociale, l'élément affectif acquiert une importance énorme, fait partie du milieu ambiant où nous vivons, puisqu'il réunit tous les hommes entre eux et qu'il nous entoure de partout, peut-on dire. Sans nous en douter nous sommes constamment enveloppés par une sorte d'atmosphère affective.

Ces conditions d'existence absolument permanentes, puisqu'elles sont une conséquence logique de toute existence sociale, ont amené chez nous, grâce à l'organe de la vision, une faculté spéciale qui est la *physioscopie intérieure* ou l'*anthroposcopie*. Le sentiment, ce lien constant, invisible, équivaut à une mutation intérieure de l'organisme, à un nouvel état dynamique; il se manifeste, d'une manière quelconque, sur la physionomie, et c'est là qu'il devient visible, que l'œil vigilant, expert, vient recueillir son apparition par une évaluation rapide. Au point de vue social donc, le sentiment est essentiellement un changement du milieu ambiant, ou un nouvel état dynamique expansif, avec des conséquences extérieures et un pouvoir de réactions, qui intéressent chaque fraction du corps social. Si

mon voisin devient gai, ceci l'atteint subjectivement ; malgré cela, même dans ce cas, ce changement possède sur moi un pouvoir réflexe, puisque sa gaieté se communique à moi instantanément. Nous pouvons dire que dans un cas semblable, je ne suis que la tangente pour ce nouvel état dynamique ; mais s'il subit une modification dont je suis le centre, c'est-à-dire s'il conçoit subitement de la haine ou de l'amour pour moi, il faut immédiatement que je puisse estimer cette nouvelle polarité de mon voisin, afin de me réadapter pour ce changement important du milieu ambiant. Il est donc absolument indispensable pour chaque individu de pouvoir reconnaître ces nouveaux états dynamiques ou les mutations successives de son milieu social, afin de s'y réadapter le plus rapidement possible. En un mot, dans la synergie sociale, le sentiment nouveau, individuel, est une rupture d'équilibre d'une énergie atomique qui demande un nouvel arrangement des énergies avoisinantes. Eh bien, la physionomie suit les mutations organiques, elle est donc l'organe où ces états dynamiques, si importants dans la vie sociale, sont concentrés ; et c'est là que mon œil sagace, grâce à ma faculté d'anthroposcopie que mes ancêtres m'ont léguée depuis des siècles et des siècles et que je ne fais que perfectionner, parce qu'elle est éminemment utile, viendra la cueillir rapidement, afin de me rendre compte exactement de ce qui se passe réellement dans l'âme de mon voisin.

Chacun de nous, dans sa zone d'activité, doit avoir un organe spécial pour le mettre au courant, immédiatement et rapidement, de toutes les variations, favorables ou nuisibles, se produisant dans cet élément indispensable à l'existence, qui est l'état affectif de son milieu social. Pour bien vivre, il est aussi important de trouver un bon milieu social, avec un état affectif favorable, que de trouver un endroit où l'oxygène abonde. On pourrait presque dire

que les différents états affectifs exhalés par les individus possèdent des qualités respirables ou irrespirables, et cela n'aurait rien d'outré. Celui qui, par suite d'une peine infamante, a perdu l'estime de ses concitoyens, ne peut plus vivre dans ce milieu social, devenu pour lui irrespirable. Il est souvent obligé de changer de milieu, de pays et de nom, pour pouvoir se créer d'autres états affectifs autour de lui. Ou bien, deux amis qui avaient, un moment donné, des relations très suivies, avec des états affectifs attractifs ou positifs, préfèrent se quitter, ne plus se voir, si leurs sentiments réciproques ont changé. De plus, ils s'éviteront même et feront des efforts pour ne plus se rencontrer, parce que la perception de chacun d'eux par l'autre crée une véritable atmosphère d'irrespirabilité ou de malaise. C'est qu'un sentiment, en s'éteignant, nous laisse rarement dans un état neutre ou indifférent, mais provoque plutôt une réaction. Eh bien, tous ces états affectifs — éléments si importants du milieu ambiant — se localisent principalement sur la physionomie, et c'est là que l'œil vient les chercher rapidement. La physionomie de chaque individu est pathographique; chaque grimace inscrit fidèlement, comme l'aiguille d'un baromètre, les différentes pressions atmosphériques ou les différents sentiments qui l'animent; d'autre part, grâce à leur vision, les autres hommes deviennent pathoscopes et reconnaissent les véritables sentiments de leurs voisins, en examinant toujours attentivement leur physionomie. Ces conditions d'existence naturellement ont entraîné d'autres complications. Il se présentera souvent des cas où l'homme aura besoin de montrer à son semblable un sentiment qu'il est loin d'éprouver pour lui; il fera donc une grimace qui sera purement volontaire et qui ne correspondra pas à son véritable état affectif. On donne les noms d'hypocrisie ou de ruse à ces états, dans lesquels la volonté ou le calcul se

substituent au véritable sentiment. Il y aura presque toujours alors une certaine hésitation, un flottement dans la manière d'exprimer ce sentiment. C'est affaire à chacun de développer suffisamment sa faculté de pathoscopie pour pouvoir discerner le vrai sourire du faux, les vraies larmes de la douleur des fausses larmes, etc...

Grâce au sentiment, qui unit ou désunit les hommes, grâce au pouvoir enregistreur de la physionomie de ces différents états dynamiques, grâce à la vision qui, avec son pouvoir synthétique, se rend compte immédiatement de toutes les variations de ces états dynamiques, la physionomie est devenue le siège ou le foyer pour tous les états dynamiques qui intéressent énormément toute vie humaine, si celle-ci veut continuer normalement son évolution. De même que les hommes sont constamment enchaînés entre eux par les sentiments, de même ils sont liés par les physionomies qui portent l'expression matérielle de ces sentiments et par les yeux qui viennent les y chercher rapidement. Tout homme doit posséder à fond son langage facial, doit développer sa faculté d'anthroposcopie. Plus ses connaissances de physionomie avec ses mutations, ses masques et ses hypocrisies iront loin, plus il connaîtra les hommes par leurs entrailles et mieux il sera adapté pour la vie. Telle est aussi la raison de la puissance dynamique de la physionomie, avec ses différentes expressions. La physionomie rayonne, dégage de véritables rayons Y ou Z, parce qu'en regardant une physionomie, je reconnais souvent bien vite la portion de l'individu qui m'intéresse le plus, c'est-à-dire sa portion altruiste qui est ma portion égoïste, ou d'autres sentiments, d'autres états dynamiques, dont je supporte immédiatement la réaction, grâce au pouvoir réflexe du sentiment.

CHAPITRE VI

DYNAMISME AFFECTIF DE LA PHYSIONOMIE

IV

LE POUVOIR VISUEL DE LA PHYSIONOMIE

La physionomie rayonne encore autrement. Nous connaissons déjà son double pouvoir réfléchif et visuel. Mais ce dernier se complique bien plus.

De par sa vie sociale, l'homme est habitué à se masquer, à se parer, ou à se voiler, de sorte qu'il craint justement tout ce qui pourrait, de près ou de loin, transpercer ses masques. Et puisque chaque physionomie est le siège de l'organe de la vision, il en arrive à redouter le regard, symbolisant l'énergie révélatrice, capable de discerner son véritable état dynamique social, c'est-à-dire son sentiment. Dans bien des cas on devient ainsi atteint d'une véritable *ophtalmophobie*, ce qui contribue naturellement à rendre encore plus puissant le dynamisme habituel de la physionomie, déjà si grand.

On peut se demander quelle est la raison d'être de cette ophtalmophobie? Le vêtement a certainement dû y contribuer pour beaucoup. Le besoin de se vêtir ou de cacher ses nudités engendra la crainte de la vision, à laquelle cer-

taines personnes sont particulièrement sujettes. Couvrir son corps, ses pensées ou ses sentiments, — telle a dû être la filière qui, partie d'une nécessité purement physique, s'étendit à toutes les formes psychiques de la vie sociale, humaine. D'autre part, on ne doit pas perdre de vue que le véritable sentiment, c'est-à-dire la tension énergétique de l'homme, doit être caché, car le faire voir expose à se priver d'un moyen de défense ou à provoquer prématurément une réaction nuisible, dans tout élément social environnant. Puisque les équilibres humains s'établissent toujours au profit d'une unité absorbant l'autre, ce qu'on désigne sous les noms de domination, obéissance, intérêt et parfois même amitié, laisser reconnaître le sentiment ou son véritable dedans veut dire faire voir son point vulnérable pour être absorbé plus facilement. Il est donc incontestable que l'ophtalmophobie ou la crainte du regard a dû être engendrée par les conditions mêmes de notre vie sociale.

Le pouvoir visuel d'une physionomie consiste ainsi non seulement dans le fait de saisir tous les symboles affectifs flottants du milieu social, mais aussi d'inspirer, par là même, une crainte salutaire à nos semblables.

Nous sommes tous plus ou moins ophtalmophobes. En parlant des rougeurs, nous avons déjà vu que cette infirmité apparaît spécialement quand on se sent regardé réellement ou en représentation. Mais il y a des cas où cette phobie particulière se manifeste avec plus ou moins d'intensité. Nous allons passer en revue quelques cas pour voir comment s'exerce ce pouvoir visuel de la physionomie.

Tout homme sait qu'il vieillit, qu'il marche plus ou moins rapidement vers le déclin, mais il n'aime pas se l'entendre dire, et si, dans une rencontre avec un de ses amis, il lit, dans ses yeux, la confirmation de ce qui le préoccupe, il en ressent un malaise notable. Chez les femmes, cette ophtal-

mophobie est encore plus fréquente, parce qu'il s'y ajoute un sentiment de coquetterie ou un besoin de séduction, plus impérieux que chez l'homme.

Tout malade guette avec anxiété, à chaque visite de son médecin, l'expression de ses yeux; aussi celui-ci ne doit jamais l'oublier, et sa vision doit encore mieux affirmer que sa bouche l'amélioration de santé réelle ou illusoire que son malade attend si impatiemment.

Pour avoir encore un meilleur exemple du pouvoir visuel de la physionomie, et du bénéfice qu'on peut en retirer, nous allons rappeler, avec quelques détails, ce qui se passe dans le cabinet d'un juge d'instruction.

En procédant à son interrogatoire, le juge s'arrangera pour avoir la figure du criminel bien éclairée, de façon à pouvoir surprendre la moindre trace d'hésitation ou de fraude¹. Le criminel, s'il se sent réellement coupable, devra faire des efforts inouïs pour donner à ses réponses la véritable intonation de la vérité. Les mouvements de la physionomie sont tellement synergiques et synchroniques avec les différents états de nos centres supérieurs qu'il faut lutter beaucoup pour les dissocier. Souvent on y arrive, mais un signe révélateur quelconque vient attester le manque de sincérité; pour peu que notre ennemi possède sa faculté anthroposcopique bien développée, il reconnaîtra immédiatement la dissociation volontaire. Eh bien, là devant le juge, c'est plus grave encore; celui-ci ne quitte pas des yeux le criminel, il exerce une véritable fascination sur lui; ce dernier est obligé d'affirmer ou de nier, de faire des démonstrations d'innocence ou des protestations, quand, au fond, il sait que c'est le juge

1. Il est à remarquer que, dans nos relations sociales en général, chacun de nous tâche de profiter de la lumière et garde pour soi l'ombre. Quand on vient rendre visite à quelqu'un, on offre la place la mieux éclairée à l'invité, au mépris des lois de l'hospitalité. C'est encore un exemple courant d'ophtalmophobie.

qui a raison. Ses gestes, ses grimaces manqueront donc d'assurance, de netteté, il y aura un certain flottement, une hésitation; un moment donné, le juge, sagace, mettra à profit le moindre faux mouvement ou la moindre grimace, qui pourront lui paraître en désaccord avec le mobile intérieur; sa conviction, dans la culpabilité, se confirmera davantage; il pressera le criminel de toutes sortes de questions, plaidera au besoin le faux pour connaître le vrai, tâchera de l'intimider, jusqu'à ce qu'il obtienne enfin ses aveux. Dans cette lutte, dans la joute, entre le juge qui veut obtenir l'éclat de la vérité et le criminel qui veut faire accréditer son mensonge, la physionomie joue un très grand rôle en général; il y a certaines grimaces qui, pour le juge, ont la valeur de pièces à conviction; mais je voudrais surtout faire saisir au lecteur le dynamisme spécial dont il est ici question. Le juge, *par ses yeux*, intimide le criminel, exerce une pression énorme sur lui et peut faire beaucoup pour la manifestation de la vérité. Comme nous avons tous la faculté d'anthroposcopie, le criminel infère déjà, dès sa première apparition, que le juge lit à travers son âme, que par conséquent il découvre non seulement son présent, mais son passé; rien que cette idée d'inférence, de se sentir vu, le met dans une mauvaise posture vis-à-vis du juge, lui donne peu d'assurance pour pouvoir mentir. La sensation, *d'être vu maintenant*, lui suggère fatalement l'illusion qu'on voit et connaît tout, même son passé. Troublé par cette idée, comme par tant d'autres, celle par exemple de la prochaine expiation du crime, qui peuvent assaillir son esprit, il sera dans de mauvaises conditions morales pour soutenir ce combat pendant longtemps. Aussi, se sachant regardé, observé, il lui semble que tout mouvement de sa physionomie le trahit; sur la figure du juge, il ne lit aucune approbation, il n'y voit, au contraire, que menaces et dénégations. Il se croit donc transpercé à travers par ses

yeux, et s'effondrant sous cette espèce d'ophtalmophobie, il se décide, un moment donné, de cesser la comédie, de se replacer dans les conditions normales, en avouant tout, pour reprendre avec le juge son langage naturel. La synergie et le synchronisme de l'état des centres supérieurs, avec leur expression faciale, sont tellement remarquables qu'il faut parfois un effort considérable de volonté pour un si mince résultat que la contraction d'un petit groupe de muscles insignifiants. Un de mes clients, d'un caractère très timide, me racontait souvent que de sourire, pendant quelques instants, dans une réunion mondaine, où il se sentait habituellement gauche et dépaysé, le fatiguait plus que tout autre travail physique, même pénible; ces sourires mondains lui laissaient surtout une fatigue locale, dans ses muscles faciaux. Il est évident que cette sensation particulière résultait, chez mon client timide, du manque de correspondance entre son activité extérieure et le véritable état de ses centres. Tels sont les effets composés et dynamiques d'une physionomie, animée de toutes sortes d'expressions, de sentiments ou d'émotions. Il y a un pouvoir engendré par les sentiments extériorisés et rendus compréhensibles, et un deuxième pouvoir engendré par la faculté anthroposcopique de la physionomie, parce qu'elle est le siège de la vision. Le même criminel, si le juge l'interrogeait, le dos tourné ou derrière un paravent, se sentirait beaucoup plus rassuré : il n'aura plus la vision, inquisitoriale pour lui, de son juge, pour surprendre la moindre fausseté, la moindre hésitation dans le masque qu'il chercherait à se constituer. L'effet dynamique de la physionomie animée est donc toujours double. Les hommes sont ainsi constamment reliés et enchaînés entre eux par une série d'actions, de réactions et de contre-réactions qui se suivent, se multiplient à l'infini et qui ont pour point de départ la genèse

d'un état affectif, son extériorisation sur la physionomie, et sa perception rapide par la vision.

L'œil, cet organe merveilleux, nous sert non seulement à voir le contour des choses, leur couleur, leur forme, mais aussi, bien souvent, leur structure intérieure, leur dedans. L'œil s'est surtout admirablement adapté, pour nous faire reconnaître rapidement toutes les qualités intrinsèques d'un élément indispensable pour notre existence, qui fait partie de notre milieu ambiant et qui est l'élément humain lui-même. On peut même dire que le service rendu par la vision, dans ces cas, est beaucoup plus grand que pour la distinction des substances inorganiques, ordinaires. Il est évident que l'œil est beaucoup plus profond, voit beaucoup plus loin dans la structure d'un homme que dans la constitution de n'importe quel autre objet matériel. Ce morceau de fer ou de marbre, je n'en vois que la couleur et la forme, j'infère plusieurs autres qualités, mais je ne distingue pas immédiatement la composition intime de tous ces atomes, ni leurs propriétés chimiques ou dynamogènes; tandis qu'un homme il me suffit souvent de le regarder pour connaître *son dedans*, de quoi il est capable, à quoi il pense, qu'est-ce qui remplit ses centres, et si cet homme fait une grimace, j'évaluerai immédiatement et rapidement, grâce à ma vision, cette véritable transformation du milieu ambiant pour me réadapter par un nouvel équilibre stable.

Les images nous présentent souvent des saints ou des martyrs, avec une véritable auréole, tout autour de leurs têtes; ceci n'est pas une légende, mais une véritable traduction graphique d'un phénomène psychologique constant. Toutes les physionomies rayonnent, possèdent un dynamisme très important, et j'ai essayé de bien faire ressortir, par l'analyse, que ceci n'a rien de métaphysique ou de surnaturel. D'une part, la physionomie est le foyer ou

le centre par où les sentiments s'extériorisent. Nous connaissons déjà le pouvoir réflexe ou expansif de ceux-ci. D'autre part, même une physionomie impassible, inexpressive possède encore un pouvoir expansif dynamique parce qu'elle est le siège de la vision, et grâce à cet organe elle peut voir *mes sentiments, mes états dynamiques*; or, ce pouvoir anthroposcopique de mon voisin ou son pouvoir visuel me jettent souvent dans un trouble, parce que nos conditions d'existence ordinaires sont telles que nous montrons rarement nos véritables sentiments, tout comme nous ne montrons pas volontiers certaines nudités de notre corps

Nous allons citer encore quelques autres exemples d'ophtalmophobie qui se présentent sous un autre aspect.

Nous n'aimons pas être regardés objectivement, curieusement, ostensiblement. Un regard fixe, prolongé ou objectif de quelqu'un nous plonge dans un malaise, dans une agitation qui peut vite dégénérer en manifestation d'animosité de notre part si la personne continue à nous examiner de cette manière insolite. Examinez la physionomie de quelqu'un, par exemple, que vous ne connaissez pas, quand vous vous trouvez en chemin de fer, au théâtre ou dans tout autre endroit public. Tant que cette personne ne s'apercevra pas qu'elle est l'objet de votre examen, vous pourrez l'observer tout à votre aise, formuler intérieurement des opinions sur elle, mais aussitôt qu'elle vous regardera à son tour, vous subissez l'effet de son pouvoir visuel; on s'empresse alors de détourner les yeux pour éviter de provoquer quelque discussion ou conflit social. Voilà donc un exemple du pouvoir visuel de la physionomie. Rien que par mon regard fixe j'engendre un certain état dynamique chez une autre personne. Cette propriété est même, je crois, presque innée et se manifeste de très bonne heure. A l'âge de quatre ans, une de mes fillettes témoignait déjà ce malaise quand

je la fixais, sans lui parler, et pourtant j'essayais de donner à mon regard l'expression la plus douce. Chaque fois que je me livrais à cette petite expérience, elle se pliait presque en deux, faisait toutes sortes de mouvements, comme si elle voulait échapper à la fixité de mon regard. « Pourquoi me regardes-tu comme cela, père? » me disait-elle toujours, avec un sentiment manifeste de gêne, de malaise, de honte presque. Il n'est pas difficile de donner l'explication d'un phénomène aussi répandu. Le regard est une forme d'énergie particulière qui excite, chez nous tous, les instincts ou centres sociaux. De là provient cette sorte de trouble ou d'agitation occasionnés par une observation trop prolongée. L'excès de lumière nous gêne, l'excès de regard sollicite une série d'activités sociales qui, faute de s'accomplir, rendent la situation anormale ou tendue. Le regard, en un mot, est de la lumière humaine, qui demande ses abat-jour, ses écrans, ses pénombres et qui surtout ne doit pas être brutale. On peut aussi donner une explication plus anthropomorphe de ce phénomène et dire qu'un regard semblable signifie généralement une sorte de critique ou de malveillance que nous ne supportons pas volontiers. Ce qui est curieux de remarquer, dans cet exemple, en dehors du pouvoir visuel de la physionomie, c'est la précocité de ce sentiment social qui devient presque congénital, puisque les tout petits enfants manifestent déjà cette ophthalmophobie. On dirait qu'eux aussi n'aiment pas volontiers être critiqués.

Tous ceux qui doivent paraître en public, se mettre en évidence, connaissent également ces effets dynamiques, souvent même très nuisibles pour eux, du pouvoir visuel de chaque physionomie. Les acteurs, par exemple, qui doivent affronter les planches de la scène, sentent qu'ils sont le point de mire de tout un public nombreux, épiaient leur moindre geste, leur moindre grimace. Aussi sont-ils souvent

pris d'une frayeur, inhibant tous leurs moyens d'action et leur occasionnant un tel état de trouble qu'ils ne se risquent pas de franchir ce pas dangereux, sans éprouver de violentes émotions. Dans leur langage professionnel, ils désignent sous le nom de « trac » cet ensemble d'états émotifs inhibitoires et paralysants. Il est évident que c'est toujours le même phénomène psychologique qui se répète, mais en des proportions bien plus grandioses. Le fait de se savoir examiné par tant de monde, de devenir le foyer pour tant d'énergie spectrale, à la fois, excite au plus haut point l'instinct social chez l'acteur qui a peur d'avoir une défaillance, de démeriter dans une opinion quelconque et de perdre son estime. N'oublions pas que cette excitation de ses instincts sociaux est encore aggravée par les conditions purement artistiques qu'exige de l'acteur sa profession : il faut, par exemple, qu'il possède une bonne mémoire, que son jeu soit naturel, etc..., il pense aussi à toutes les conséquences fâcheuses que peuvent avoir pour sa carrière un échec ou un fiasco. Tout cet ensemble de prévisions sinistres contribue à augmenter son trouble, mais l'effet principal est dû naturellement à la concentration des regards du public ; c'est cette convergence des rayons visuels de la salle vers lui uniquement que les acteurs craignent le plus et qui leur occasionne le « trac », comme ils disent.

De même aussi, on voit très souvent des hommes, très intelligents et très spirituels, ne pas oser affronter l'honneur de présider un banquet, parce qu'ils seront obligés de prononcer un vulgaire speech quelconque à la fin de ce banquet. Ces hommes, comme intelligence, peuvent dépasser même la moyenne, mais, en public, ils seront incapables d'articuler quelques phrases, tant soit peu spirituelles. C'est encore un exemple du pouvoir visuel de chaque physionomie. Se sentir, pendant quelques instants, le point de

mire de tous les regards de la salle jette ces hommes dans un trouble profond et les rend incapables d'avoir, devant le monde, la même conversation suivie qui ne leur fait généralement pas défaut dans leurs relations privées. Leur timidité sociale les avertit que, pendant tout le temps du discours, ils seront roulés dans les cerveaux de chaque convive, puisque tout le monde les regardera. Dès lors, ils ont peur de démeriter cette estime, d'être au-dessous de leur tâche, de ne pas trouver le mot qu'il faut. Cette peur naturellement paralyse leurs moyens d'action, inhibe leurs facultés intellectuelles et les rend réellement gauches, s'ils entreprennent de prononcer un discours. Ces raisonnements ou d'autres analogues sont naturellement la conséquence de l'énergie spectrale humaine excitant l'ophtalmophobie chez ceux qui y sont prédisposés.

Tels sont les effets du pouvoir visuel de la physionomie : si par mon regard j'exerce une influence sur X... ou sur Y..., c'est parce que celui-ci est relié à moi par un lien social, qui est au moins l'opinion que je puis avoir de lui, ou l'état affectif que j'éprouve pour lui. X... est conscient, grâce à son vieil instinct social, héréditaire de cette opinion, ou de cet état affectif, de la place, en un mot, qu'il occupe dans mon cerveau. Puisque je le regarde, mon opinion à son égard peut varier, et il en éprouve le contre-coup ; car tous, nous dépendons les uns des autres, et tous, nous sommes reliés, les uns aux autres, par un état affectif quelconque. On peut considérer tous les hommes comme enserrés, reliés par des liens invisibles, par quelque chose qui ressemblerait à ces longs fils de la Vierge, couvrant, en automne, nos champs, allant, au gré de leurs caprices, d'une plante à une autre, et établissant ainsi des communications mystérieuses entre elles. Là aussi, il faut une belle matinée ensoleillée pour apercevoir leurs mailles gracieuses, délicates et inextricables, rendues

visibles, grâce aux mille éclats de la lumière, réfléchiée par les innombrables gouttelettes de rosée suspendue. Les mailles, au milieu desquelles évolue l'élément humain, sont encore plus compliquées, plus bizarres et moins accessibles aux sens. Le fil allant d'un homme à l'autre est le sentiment. Celui-ci, tout en étant imperceptible, de même que l'éther ou la vibration de l'air, avec leurs sensations subjectives spéciales, se révèle à nous par son expression : une grimace, un geste, un signe quelconque l'extériorisent, et vivement nous en inférons le sentiment lui-même, ce qui nous intéresse le plus pour notre vie. Telle est la grande utilité pratique de la physiognomique, dans la vie sociale : être d'abord l'appareil mécanique qui enregistre, avec une fidélité souvent remarquable, toutes les oscillations du véritable pouls social de chaque homme ; deuxièmement devenir, grâce à cette faculté exceptionnelle, un agent stimulateur et dynamogène formidable. Nous nous expliquons très bien maintenant les effets dynamiques d'une physionomie, nous comprenons ainsi pourquoi certaines physionomies ont le talent de nous impressionner, de nous frapper, pourquoi un regard fixe de quelqu'un nous plonge dans un état d'agitation, pourquoi certains yeux nous intimident, pourquoi y a-t-il, comme on dit, des regards qui peuvent nous humilier ou nous pulvériser. Si une comparaison purement médicale m'était permise pour rendre encore plus compréhensible l'idée de l'enchaînement des hommes, de leur dépendance réciproque, je dirais volontiers que nous sommes tous attachés les uns aux autres, par une espèce de cordon ombilical, invisible, et que, dans le cerveau de chacun de nous, il y a un véritable morceau placentaire pour son voisin. Cette zone corticale de mon cerveau a les caractères essentiels d'un placenta nutritif pour mon voisin, puisqu'elle résume tous mes instincts sociaux

et altruistes; je retrouve naturellement la même zone placentaire chez mon voisin, ce qui m'est extrêmement utile. D'autre part, nous avons la faculté d'anthroposcopie pour nous faire évaluer rapidement le noyau placentaire qui nous appartient, dans chaque homme et que nous avons tout intérêt à connaître. On se rend donc compte, par cette comparaison purement médicale, de l'immense portée de la physiognomique qui sert d'intermédiaire entre la véritable source où siège le noyau placentaire de mon voisin qui m'appartient et ma faculté d'évaluation de ce noyau. Les hommes ont beau se croire indépendants. C'est une profonde illusion. Il n'existe pas d'homme indépendant, tout homme est relié à son voisin, lui est attaché solidement et ne peut subsister que tant que celui-ci lui rend sa vie possible. Tenir compte de l'opinion d'autrui, savoir que l'opinion d'autrui ou son état affectif nous sont favorables est un besoin héréditaire, social et impérieux, auquel personne ne peut échapper. C'est ce besoin qui peut être très bien figuré, dans ma comparaison, par la portion placentaire que nous occupons dans le cerveau de chacun de nos voisins. Plus cette portion sera grande, plus notre vie sera facile, car nous trouverons plus de sucs nutritifs tout autour de nous, dans notre milieu social, qui nous soutiendra et nous nourrira mieux. D'un autre côté, par mon instinct social et grâce à ma faculté d'anthroposcopie, je puis me rendre compte rapidement si ma zone placentaire diminue, augmente ou reste stationnaire, chez mon voisin; si je vois qu'elle diminue, qu'elle s'atrophie, que mon voisin m'estime moins, en un mot, je ne puis rester indifférent devant un phénomène aussi nuisible pour moi et j'en ressentirai forcément une émotion. Même les hommes les plus puissants, les grands solitaires, ceux qui devancent de beaucoup leur siècle et peuvent prétendre à une certaine indépendance puisqu'ils

dominant tellement leurs contemporains, ont besoin de se créer des adeptes, de vulgariser leurs idées, pour fortifier leur puissance. Le besoin d'approbation que nous éprouvons tous et qui n'est que le résultat de nos conditions de vie sociale, des différents liens qui nous enchaînent, les uns aux autres, se modifie qualitativement chez des hommes de cette envergure. Au lieu de chercher à mériter l'approbation de la vulgaire majorité, comme font la plupart des hommes médiocres, ils aspirent à se créer des noyaux placentaires dans l'élite de leur milieu; ils se contentent d'avoir quelques élèves parmi les intelligences rares et supérieures de leur époque. Mais enfin, tout en restant isolés, ils cherchent à faire souche, à s'étendre dans les mentalités d'autres hommes égaux qui peuvent les comprendre; et leur plus grand bonheur consiste à voir grandir le nombre de leurs véritables approbateurs.

CHAPITRE VII

DYNAMISME AFFECTIF DE LA PHYSIONOMIE

V

LES SENS ÉNERGITIQUE ET ESTHÉTIQUE

Si nous voulons jeter un coup d'œil d'ensemble sur les faits exposés dans les quatre chapitres antérieurs et en extraire, en les résumant, quelque principe général, nous arrivons à cette conclusion que nous devons compter avec un élément ambiant, très important en plus, qui est de l'*énergie humaine*, se manifestant par ses symboles affectifs, concentrés principalement sur la physionomie et engendrant, chez nous, un sens spécial supplémentaire qu'on pourrait désigner sous le nom de *sens affectif* ou plutôt *énergétique*¹.

Nous connaissons déjà les principaux éléments, tels que l'air, la lumière, le son, la chaleur, etc., au milieu desquels l'homme vit et qui firent naître chez lui des organes de fonctionnement, parfaitement bien adaptés. A tous ces éléments il faut en ajouter un autre, l'énergie humaine, qui

1. Car le terme affectif prête à quelque sens ambigu. Tout sentiment n'est qu'un changement de l'équilibre énergétique de l'homme. Ce dernier terme est donc plus général que le mot affectif.

grâce à ses modes d'expression, au symbolisme affectif, transforma notre vision en un véritable sens énergétique.

A proprement parler, ce sens est logé dans les centres supérieurs, puisque ce sont eux, en dernier ressort, qui interprètent tous les éléments affectifs, véhiculés par les sens autres que la vision, tels que l'ouïe, le tact, l'odorat et peut-être moins par le goût. Nous avons déjà cité les aveugles qui comprennent le sentiment par l'ouïe; la musique et toutes les intonations affectives de la voix nous deviennent accessibles par le même sens. Mais enfin, dans la grande majorité des cas, c'est encore la vision qui sait lire les âmes, les comprendre; elle constitue donc tout le sens énergétique, peut-on dire.

Ce sens particulier présente quelque analogie avec le sens musculaire : celui-ci fonctionne également d'une façon automatique, inconsciente; ce n'est qu'en présence d'une surprise, ou d'un obstacle imprévu qu'on en devient conscient. De même, grâce à ce sens énergétique, nous enregistrons toutes les pulsations affectives ambiantes, en nous transformant constamment, sans nous en rendre compte.

On ne se fait aucune idée de cette faculté de notre vision, si l'on n'y regarde pas de bien près. Je ne parle pas, bien entendu, de son dynamisme expansif, actif, de ses capacités de créer d'autres affectivités grâce à celles qu'elle symbolise elle-même, mais je n'ai en vue que la faculté de lire les symboles ambiants, de les déchiffrer, et ici son affinement, grâce à un travail archiséculaire de sélection, est vraiment extraordinaire.

Nous aimons, par exemple, les couleurs, puisque nous nous en entourons constamment et que, probablement sans elles, nous ne pourrions pas vivre. Mais quel abîme y a-t-il entre notre manière d'interpréter les couleurs des objets

matériels, ordinaires et celles de l'espèce humaine. Y a-t-il une très grande différence quantitative entre le teint mat ou pâle ou légèrement cachectique, terreux. Répandues sur des objets inertes, ces variations légères attireraient à peine notre attention. Mais aussitôt qu'il s'agit de l'élément humain, quelle énorme importance acquièrent immédiatement ces nuances, à peine perceptibles, quelle quantité d'autres notions et connaissances n'entraînent-elles pas!

On parle des couleurs des hommes, des ombres. Ces couleurs existent certainement, mais en quelle infime quantité. Pourquoi existent-elles d'ailleurs? Quand deviennent-elles importantes? si l'on a affaire à l'élément humain exclusivement. Ce sont des couleurs anthropomorphes. C'est nous qui leur attachons de la valeur, parce qu'il s'agit des formes de connaissances, pour lesquelles des siècles et des siècles de travail de sélection ont créé des gammes de nuances, très fines et très étendues.

Voici dans ma chambre toutes sortes de rouges devant moi : le tapis de ma table, les tentures des fenêtres, le tapis du parquet, la couverture de ce livre — tout cela est rouge. Je distingue naturellement quelques variations parmi tous ces rouges individuels. Mais mon jugement ne peut pas aller bien loin. Quand j'aurai dit que ce tapis est plus rouge, moins rouge, plus foncé, grenat, etc., j'épuiserai par là toutes mes notions. Tandis que s'il s'était agi de figures humaines où les divers rouges seraient beaucoup plus ressemblants même, combien mes appréciations auraient été différentes et plus profondes. Pensons un peu à la rougeur de l'alcoolique, de la honte, d'un large nævus, étalé sur la physionomie, à celle de la timidité chez une jeune fille qui lui communique le charme de l'innocence, ou bien enfin à celle de l'adolescent, au teint florissant, dénotant une santé parfaite, pleine d'énergie. Combien ces différences quantita-

tives, insignifiantes de couleur nous suggèrent-elles immédiatement de notions centrales, complexes? Sur chacune de ces rougeurs on pourrait écrire un volume. Le fait seul de rencontrer un homme noir ou jaune asiatique nous fait frissonner d'épouvante ou de méfiance, tellement le masque humain courant s'est incrusté dans nos centres.

Le même affinement de notre sens énergétique, dans une direction purement anthropomorphe, à cause de l'énorme importance acquise par l'énergie humaine, comme élément d'ambiance constant, se constate dans les ombres de la physionomie qui, à peine perceptibles, sur n'importe quel objet courant, deviennent ici d'une portée considérable. Un grain de beauté, un nez proéminent, une fossette bien placée, un tant soit peu d'embonpoint ou de maigreur au bon endroit, sur une physionomie féminine, acquièrent une valeur énergétique énorme, peuvent bouleverser toute la vie d'un homme. Les mêmes remarques s'appliquent naturellement à tout ce qui concerne le modelé, la ligne et tout le contour de la physionomie. Si l'œil s'est si bien adapté pour tous ces signes de la physionomie statique, nous avons déjà montré, plus d'une fois, combien son dynamisme, grimaces ou les mêmes lignes animées lui deviennent tout à fait familières.

Donc, notre vision, en dehors de son pouvoir symbolique personnel, joue pour nous le rôle d'un véritable sens énergétique évaluateur, du moment qu'il s'agit de l'élément humain. Toute ombre, couleur, saillie, ligne ou point humain, peut-on dire, sont interprétés non seulement pour ce qu'ils sont en réalité, mais avec leur signification énergétique humaine. Ils n'ont de sens, pour la conscience, qu'en tant que symboles révélateurs d'un état énergétique intérieur.

Ceci nous entraîne à envisager la question de la beauté

de la physionomie, quoique cette qualité, tout en étant d'un dynamisme de premier ordre, ne rentre pas dans le cadre de notre sujet, puisqu'il s'agit d'une propriété statique. Le lien organique du sens énergétique avec le sens esthétique, ainsi que la naissance de la forme, comme corollaire logique, consécutif, est tout à fait évident. L'homme projetant au loin, transposant tout ce qu'il sentait, tout ce qu'il sortait de ses entrailles, créa ainsi la forme et la beauté. Le sens énergétique se trouve indissolublement lié avec le sens esthétique qui est sa production ou son émanation directe. *La bonne énergie devient de la belle énergie dans le langage des sens.* En courant après le beau, on atteint tout de même ce qui est réellement *bon*. Et il faut entendre bon, non pas comme altruiste, ou généreux, ou dans un autre sens moral, commun quelconque, mais comme bon tout court, dans le sens de sain, puissant, normal.

On ne se rend pas assez compte comment ces deux phénomènes, les besoins esthétiques et énergétiques, vont de pair, se trouvent enchevêtrés, entremêlés, se confondent avec le langage affectif, se concentrent sur la physionomie et s'en servent pour arriver, en somme, à un résultat excessivement éloigné, qui est le perfectionnement, l'amélioration de l'espèce, au moyen de la forme, ne faisant qu'exprimer le véritable dynamisme intérieur, siégeant par derrière, créant et nourrissant cette même forme. C'est la conclusion logique qui s'impose après tous les faits exposés dans les chapitres antérieurs.

On fait des hypothèses innombrables et on cherche comment sont nés l'art, le beau, qu'est-ce qui fait le charme d'une ligne, d'une couleur? Nous ne pouvons pas entrer ici dans tous les détails d'une question si importante, mais il est indiscutable que tout est parti de la physionomie humaine qui a inspiré et continue encore à inspirer tant

de chefs-d'œuvre remarquables, c'est elle le véritable berceau du sens esthétique humain. On discute à perte de vue, si l'art est d'origine utilitaire, si le beau est un produit du surplus d'énergie humaine, s'il est une extériorisation d'une idée fixe, d'une représentation vive, etc., etc. Le problème est bien plus simple : le besoin énergétique, étant une question vitale de premier ordre, pour nous, a créé le besoin esthétique, l'amour de la forme, véritable langage compréhensible de l'énergie. Depuis fort longtemps, l'homme a dû s'apercevoir que tout ce qui est réellement fort, puissant, se traduit par de belles lignes. Mais de toutes les formes d'énergie stimulante, celle que nous comprenons le mieux, le plus facilement, celle que nous sommes forcés de connaître, parce que tout le monde a eu une femme, une mère, un enfant au moins, est de l'énergie humaine. Et si même il pouvait exister sur la terre un homme, sans jamais voir d'autres physionomies humaines, il serait encore obligé de connaître la sienne, en l'étudiant dans une glace, dans le reflet de la rivière ou par l'ombre, pour avoir l'illusion de son moi unitaire, pour y puiser des éléments d'énergie, comme nous continuons encore de le faire d'ailleurs toute notre vie. Est-ce qu'on ne voit pas encore maintenant les peuplades sauvages, les plus arriérées, sans posséder aucune trace de civilisation, concentrer tous leurs besoins esthétiques sur la physionomie ? Les Peaux-Rouges, par exemple, en voie d'extinction, s'accrochent des plumages sur la tête, toutes sortes de breloques brillantes au nez, aux oreilles, aux lèvres, pour augmenter le dynamisme de leur physionomie. Si occupé que soit l'homme moderne, si peu soucieux qu'il soit parfois de sa propreté corporelle, il négligera rarement la toilette de sa physionomie. Nous ne parlons que pour mémoire de toutes les inventions de l'art, employées couramment dans tous les pays civilisés pour

orner la physionomie humaine. Ce sentiment esthétique est tellement inné et adhérent à la physionomie même que les tout petits enfants, si on leur donne un vêtement neuf, courent s'admirer dans une glace en s'excitant par le reflet de leur propre visage. Et enfin la physionomie n'était-elle pas le premier élément humain que tous les peuples ont essayé de matérialiser soit en peinture, soit en sculpture, à la suite de leurs premières poussées esthétiques inconscientes. Tous les documents archéologiques nous ont conservé des échantillons de ces tentatives grossières et naïves de reproduire une physionomie humaine, aussitôt que l'homme s'est senti capable de manier un couteau et même une pierre. C'est donc la physionomie qui a été le point de départ de notre sens esthétique. Mais nous allons encore montrer ce qui se cache derrière cette recherche de la beauté, comment, en courant après la beauté visible, nous ne faisons que perfectionner la véritable source d'énergie qui a créé et continue à nourrir cette beauté.

De par sa circulation sanguine, commune avec le cerveau, la physionomie est devenue le prolongement symbolique, matériel, accessible aux sens d'un facteur ou d'un ressort capital, sur lequel nous n'avions aucune prise intelligible autrement. Pour pouvoir juger la qualité du cerveau qui nous intéresse le plus, en somme, dans chaque homme, il fallait bien s'affiner et s'exercer à son langage symbolique, c'est-à-dire à tout ce qui se passait sur la physionomie. Et nous pouvons nous fier ici à notre sens archiséculaire. Rien que l'existence de ce sens serait déjà une preuve de la validité de notre théorie vasculaire de la physiognomique, si nous n'avions pas fait ressortir d'autres preuves anatomiques.

La physionomie est donc devenue ainsi comme la préface, ouverte et visible, d'un bon contenu principal, et c'est ce qui

en fit la forme des formes, le siège de prédilection de la beauté.

Ce sont donc, pour ainsi, dire les conditions anatomiques de notre constitution elle-même qui nous ont forcé à chercher les révélations du véritable dynamisme cérébral sur la physionomie. C'est certainement notre instinct qui a devancé ici dès longtemps, ce que la science est venue confirmer depuis. Par les mensurations, les vérifications, les autopsies, nous savons maintenant que le prognathisme, le crétinisme, certaines dégénérescences, les criminels nés ont leur physionomie révélatrice de la tare intérieure. Mais le bon sens instinctif ou autrement dit le sens énergétique, avec ses interprétations de formes, faisait détourner, bien avant ces affirmations positives, tout le monde de ces physionomies antipathiques.

De la figure humaine qui se trouvait en connexions anatomiques immédiates avec le cerveau, le besoin de la forme est descendu vers les autres parties du corps. En généralisant et transposant ce symbolisme énergétique, comme fait toujours l'homme, avec sa faculté de lire des signes, de s'attacher à eux, il est arrivé à créer la beauté d'autres formes du corps, et ensuite encore la beauté ou la forme tout court qui peut se manifester n'importe où, même dans une ligne, dans une feuille morte, dans un point, dans la calligraphie, pourvu qu'elle symbolise une belle qualité d'énergie dont elle est issue et lui rappelant, aussi vaguement que ce soit, quelque chose de son propre contenu énergétique.

Dans toutes ses créations, l'homme n'a jamais procédé autrement. Tout est sorti de ses entrailles. Tout a commencé par être subjectif, personnel, anthropomorphe avant de devenir objectif, symbolique, illusoire. Mais dans la recherche de la beauté, réellement l'homme ne s'est pas trompé, puisqu'il est remonté tout de suite vers la source

de ce qui le fait vivre, c'est-à-dire vers le cerveau. N'étant lui-même qu'un amas d'énergie sentante, pensante et agissante, avec des besoins d'énergie inépuisables, il est fasciné, attiré, captivé par tout ce qui peut la lui rappeler, même vaguement et de très loin — voilà comment est né le beau avec ses symboles.

Il est évident que, dans l'appréciation esthétique de son corps, l'homme a jugé très juste, sans s'en douter. Un beau bras présuppose un bon centre qui a produit et nourrit encore ce bras; de même, une belle jambe, de belles formes, en général, doivent du moins, en théorie, posséder des bons centres trophiques qui les ont engendrés et qui subviennent encore à leur nutrition. Et c'est l'ensemble de tous ces centres partiels, de bonne qualité, qui doit former un total intérieur, supérieur. Si l'on y ajoute maintenant encore toute l'amélioration dynamique, centrale qui peut résulter de la beauté d'une physionomie elle-même, en voisinage encore plus intime avec le cerveau, d'abord par son squelette, deuxièmement par sa nutrition, commune avec lui, on obtient un ensemble de conditions excessivement favorables pour extérioriser, au moyen de la forme, la véritable valeur du cerveau nourrissant cette forme. Rappelons-nous encore que toutes ces lignes, contours, ombres, couleurs de la physionomie, une fois en mouvement, transformés en grimaces, deviennent plus beaux non seulement parce que tout mouvement est beau, en mettant justement en relief les lignes, en les variant, en supprimant leur rigidité, en excitant ainsi nos vieux instincts énergétiques, mais encore parce que ces mouvements ont un intérêt pour nous, acquièrent un sens anthropomorphe subjectif, en nous montrant de l'altruisme, de la générosité ou d'autres qualités agréables qui nous sont révélées immédiatement par toutes les capacités humaines de notre propre énergie intel-

lectuelle, se greffant sur nos instincts énergétiques antérieurs, et l'on concevra aisément comment une physiologie humaine peut devenir la plus belle chose sur la terre.

Donc ce qui doit être retenu, c'est que la course après la beauté n'est qu'une course après ce qu'il y a de vraiment noble et d'impérissable dans l'homme, c'est-à-dire après son intelligence. Et l'espèce, en dirigeant la sélection sexuelle vers la beauté, ne fait que perfectionner l'intelligence par les formes, servant d'appât ou de langage expressif à la première qui forcément doit être cachée.

Darwin dit que beaucoup de fruits se sont enveloppés de substances succulentes, nutritives, pleines de sève et de sucre, afin d'inviter tout le monde à y mordre à belles dents pour assurer la propagation du grain, caché à l'intérieur. La beauté remplit un rôle semblable : elle enveloppe la vraie bonne énergie comme un manteau ou un vase. Ses lignes, points, ombres, couleurs, désignent un contenu tout à fait supérieur, précieux, caché ; et pour perpétuer tous les germes de ce contenu, il nous faut souvent nous résigner, malgré les avertissements de notre intelligence, à supporter tous les caprices, souffrances et blessures imposés par cette force mystérieuse. Quand on voit combien une grande quantité d'hommes, tout à fait intelligents, restent souvent malheureux, une bonne partie de leur vie, par suite d'une impossibilité de maîtriser un tournoiement sexuel, on ne peut s'empêcher de penser que l'intelligence, volonté, raisonnement et toutes les autres propriétés humaines de l'énergie ne sont que des qualités secondaires, venant se greffer sur quelque chose de plus important, de plus impérieux.

Ici, nous courons au devant d'une objection qu'on ne manquera pas de nous faire. L'intelligence ne répond pas toujours aux espérances que pourrait faire concevoir la

forme. Elle est souvent en contradiction parfaite avec la beauté. Ceci est très vrai. Mais on ne doit pas oublier que l'intelligence ne se donne pas toute faite. On en reçoit tout au plus le germe embryonnaire, et c'est déjà bien beau d'être favorisé par le sort pour recevoir un dépôt semblable. Ensuite, c'est affaire à chacun, par un effort de volonté, de courage, d'initiative et de lutte, de cultiver ce germe pour l'amener à son épanouissement complet. Or, l'homme beau, de n'importe quel sexe, est déjà, par cela même, un triomphateur, il subjugué et domine les autres; aussi manquera-t-il souvent de donner le coup de collier nécessaire, et son intelligence restera complètement avortée, au fond de ses centres. Et l'on verra même bien souvent le contraire : l'homme laid fera l'effort indispensable pour atteindre un degré intellectuel, tout à fait élevé. La beauté entraîne la paresse qui n'est que l'expression du sommeil intellectuel. Elle est, dans son genre, une fortune qu'on gaspille également, quand on la trouve toute faite, au lieu de la faire fructifier.

Voilà pourquoi l'amélioration du niveau moyen de l'intelligence est si lente, pendant que la beauté paraît si répandue. Il faut des siècles et des siècles d'accumulations de progrès pour que la moyenne intellectuelle puisse gagner une fraction de degré appréciable, tandis que les formes continuent tout de même à se perfectionner grâce à la sélection, grâce à leur indépendance de notre volonté et grâce à ces tendances héréditaires, probablement déposées dans les centres supérieurs, se chargeant eux-mêmes de les surveiller. La beauté est, à coup sûr, engendrée par un bon centre, *mais entrevue par lui-même*, elle le pervertit souvent, en lui enlevant l'effort, cette gymnastique cérébrale salutaire. C'est en somme une sorte d'auto-intoxication qui se produit là de l'énergie supérieure par sa propre forme. La

société naturellement, avec ses besoins de formes, aggrave encore cette auto-intoxication.

D'ailleurs, l'absence de formes produit la même auto-intoxication. Ne voit-on pas bien souvent, certaines femmes surtout, se transformer, pendant toute leur vie, en créatures jalouses, dénigrantes, sécrétant une sorte de venin gluant, antisocial, dont la fabrication chronique est entretenue par leur propre laideur repoussante qu'elles sont obligées de connaître et de voir journellement. Et puis, il faut dire aussi que d'un grand nombre d'hommes, finissant leur cycle évolutif, il y a une infime minorité qui se donne la peine d'extraire de leur intelligence tout le sel, toute l'activité qu'elle soit capable de déployer. On se contente généralement de vivre, de végéter, et le meilleur de son énergie on le gaspille en actions moyennes, sans éclat, en soi-disant plaisirs, distractions stupides, au lieu de l'appliquer à quelque chose de durable.

Il faut également reconnaître que l'intelligence est un terme très vaste, difficile, sinon impossible à définir par un critérium absolu. Parmi les hommes, il y a surtout *des intelligences*, spécialisées, chacune dans sa branche d'activité. Et, comprise ainsi, l'intelligence d'une femme coquette qui sait se jouer, sa vie durant, de tous les hommes la convoitant pour les rouler savamment, et l'intelligence, prétendue absente, pendant la longue nuit du moyen âge, s'égarant dans les divagations du fanatisme, des superstitions, par suite d'une mauvaise direction initiale, valent celle du savant laborieux, consacrant sa vie entière à la solution d'un problème scientifique, puisque toutes donnent leur maximum d'effort énergétique.

On ne doit donc pas dire comme Spencer : « Les hommes ont peu de souci de trouver de l'érudition chez les femmes : ce qu'ils prisent beaucoup, c'est la beauté, le bon caractère

et le sens droit... Quel homme est jamais tombé amoureux d'une demoiselle, parce qu'elle savait l'italien?... Mais des joues roses et des yeux brillants, ce sont là des grands attraits. Un visage bien arrondi attire des regards d'admiration¹ ». A n'envisager que la surface des choses ou leurs formes, puisque c'est le sujet qui nous intéresse tout particulièrement en ce moment-ci, la marche de la sélection semble en effet être dirigée exclusivement dans ce sens. Mais il est non moins indéniable que c'est encore le dedans qui commande cette forme et qu'encourant après cette dernière, la source vitale, principale se trouve à la longue définitivement corrigée. En paraphrasant les paroles de Spencer, on pourrait dire que les joues roses et les yeux brillants de nos jeunes filles *ne veulent* apprendre bien souvent ni l'allemand, ni l'italien, et que si elles voulaient réellement, si leur cerveau n'était pas perverti, surtout ancestralement, par les flatteries et les adulations, elles pourraient probablement apprendre plus facilement que leurs camarades, aux poitrines plates et joues pâles.

En ce moment-ci, je crois, nous assistons à une évolution de la femme, à son affranchissement du joug masculin, archiséculaire, pour lui faire concurrence partout, par le développement de ses facultés intellectuelles supérieures. Déjà rien que le fait de ce mouvement que la femme est obligée de soutenir souvent toute seule, malgré tous les préjugés et compressions officiels, démontre que sa beauté ne l'a jamais empêchée de conserver intacts ces germes intellectuels, supérieurs qui sont probablement, eux-mêmes, la cause première de sa tentative d'émancipation. Il serait intéressant, naturellement, de savoir, à la longue, le retentissement que ce développement intellectuel pourra avoir sur les formes

1. Herbert Spencer, *De l'Éducation*, p. 296.

de la femme. En tout cas, j'ai la conviction que l'humanité fera des progrès rapides et des pas doubles, du moment que la femme persévérera dans ses intentions de relèvement intellectuel. D'abord, sentant la concurrence plus vive partout, l'intelligence de la partie masculine de la population de chaque pays gagnera fatalement, par suite de l'émulation. Il n'y a rien de tel que les frictions sociales et les besoins d'initiative pour labourer constamment l'intelligence. Ensuite, puisque nous sommes tous obligés de passer par la femme, d'y séjourner avant de venir au monde, elle nous transmettra également un peu de son sel intellectuel, en plus de la bonté et d'autres qualités, dont nous lui sommes redevables. On sera ainsi deux à ensementer, dans l'enfant humain, des qualités vraiment solides, sérieuses et durables.

Il est donc incontestable que la physionomie révélant, soit par son statisme, soit encore plus par son dynamisme, les véritables tourbillonnements intérieurs du cerveau, source énergétique principale, est devenue ainsi le point de départ de tout ce qui est beau et bon. Je répète encore une fois que ce dernier terme ne doit avoir aucune interprétation morale : il signifie tout simplement de la bonne énergie saine, puissante en elle-même, dans une direction quelconque, puisque nos énergies mêmes se différencient, se hiérarchisent. Le beau va de pair ou entraîne fatalement le bon pour améliorer l'espèce. Et si personnellement nous ne réussissons pas toujours à emporter cette impression, s'il nous arrive parfois même de saigner à cause de ces épines dont s'entoure volontiers la beauté, n'oublions pas ce que des siècles de perversion et d'injustice ont fait de l'énergie principale, nourrissant cette beauté et que nous-mêmes probablement ne sommes que des phénomènes transitoires pour d'autres formes d'énergie qui doivent s'élaborer par notre intermédiaire.

C'est ainsi que les formes jonglent avec nous, que le beau, symbole du bon, est né. N'étant que de l'énergie nous-même, tout ce qui porte la moindre apparence ou ressemblance avec cette source-mère de notre vie nous arrête, nous fascine. Y a-t-il vraiment une grande différence entre le papillon que nous traitons de stupide, quand il vient s'abîmer dans les flammes d'une bougie, Pline qui court inspecter l'éruption du Vésuve pour y périr, les badauds qui font cortège à la pompe à incendie, dans l'espoir de voir le feu, et une foule en délire qui stationne frémissante, des heures entières, pour jouir du feu d'artifice. Ce sont là les mêmes phénomènes, possédant les mêmes ressorts puissants, inconscients, qui forment le fond même de notre existence. Quand on peut voir l'énergie même, il faut naturellement s'y précipiter tête baissée, en laissant sa vie. Mais puisque l'énergie possède son langage qui nous est devenu familier, nous devons alors nous entourer de tout ce qui, de près ou de loin, nous rappellera notre origine et la raison d'être même de notre vie.

On dit que la part des muscles de l'œil est grande dans la production de la sensation spéciale du beau. Certaines lignes brisées choquent notre sens musculaire et produisent une sensation de laideur. Le mélange de certaines couleurs ou tons peut produire des modifications centrales, dystrophiques et engendrer ainsi un sentiment de répulsion ou de laideur. Ces sensations locales, limitées, contribuent naturellement, pour une faible part, à la formation du beau. Mais on peut toujours se demander pourquoi ces sensations musculaires doivent-elles se grouper dans tel ordre et non dans un autre? Pourquoi tel mélange des couleurs favorise-t-il un échange nutritif central et non un autre? Pourquoi ces sensations centrales ou groupements intérieurs, désignés sous le nom d'états de conscience agréables, se produisent-ils seulement devant telle ou telle forme, représentant une combinaison

donnée de lignes, de points et d'ombres? On voit donc que ces sensations locales doivent toujours être subordonnées à certains groupements ou associations intérieurs, engendrés depuis de nombreux siècles dans notre cerveau même, par la marche des événements et par les lois d'adaptation. Par conséquent, toute forme que nous trouvons belle porte en elle un cachet anthropomorphe, reproduit, d'une façon quelconque, cet ordre énergétique, intérieur, humain, qu'elle sollicite, stimule ou dont elle favorise la nutrition. Ceci veut dire que le beau est du *bon humain* extériorisé et symbolisé. Pour certaines lignes, pour certaines courbes, nous avons des centres tout faits, elles nous paraissent alors jolies; pour d'autres, il faut faire un effort nécessaire qui nous occasionne de la fatigue, c'est ce qui est choquant. *L'absence intérieure devient de la laideur*. Et la preuve de ce fait est l'évolution constante de ce beau suivant de près les différentes phases de notre conscience. A mesure que celle-ci se transforme, le beau change également comme valeur. Ce qui nous a paru beau pendant la jeunesse n'a plus le même charme maintenant. L'art rigide des Égyptiens, les peintures des primitifs n'ont plus qu'un intérêt historique et personne ne s'avisera plus maintenant de faire de la peinture semblable. Même l'architecture banale des maisons subit constamment des transformations et suit probablement l'influence des nouveaux groupements de lignes et de perspectives qui se produisent dans nos centres supérieurs. Tout ce qui veut donc porter le nom de beau doit porter le caractère anthropomorphe, et plus ces caractères seront nombreux, plus la qualité de la beauté sera élevée. C'est ainsi, par exemple, qu'un éléphant, tout en présentant une masse d'énergie formidable, n'est pas beau, de même un chameau, un hippopotame, parce qu'ils s'éloignent trop du type homme, ils n'ont rien d'anthropomorphe. Leurs formes n'évoquent chez nous

aucun élément central; elles nous font donc frissonner, nous rendent émotifs ou subjectifs, mais d'une subjectivité négative, d'où naît l'impression de la laideur. Tandis que de voir le cou long et gracieux du cygne nous suggère immédiatement des mouvements de notre propre corps que nous voudrions presque imiter. Il en résulte donc une émotivité et une subjectivité positives, comme quelque chose qu'on voudrait s'approprier d'où vient la sensation de beauté. Le mouvement du cygne ressuscite une forme d'énergie cachée en nous, il répond à un besoin organique supérieur, c'est ce qui procure justement le sentiment de satisfaction et d'admiration. Même la musique, déjà si riche en affectivité, ce qui seul lui vaudrait déjà le titre de beau, cherche, dans son élan au perfectionnement, à atteindre un degré de plus en plus élevé d'anthropomorphisme, en exprimant, avec le plus de nuances possibles, le sentiment humain; et les divers instruments de musique nous paraissent d'autant plus beaux, que leur similitude avec cette variété d'énergie humaine, c'est-à-dire notre voix, qu'ils sont chargés d'exprimer, est plus parfaite. Ne donnons-nous pas la préférence au violon, violoncelle et aux autres instruments analogues qui ont l'avantage anthropomorphe de se rapprocher de la voix humaine. Nous pourrions encore multiplier ces exemples, mais nous craignons de nous écarter trop de notre sujet. Il nous suffit ici d'indiquer le principe de l'anthropomorphisme qui doit se trouver dans tout symbole esthétique. Pour être bien prisés les symboles doivent reproduire, autant que possible, ce qui loge en nous. Or nous ne devons pas oublier que nos énergies mêmes sont exclusivement diversifiées et hiérarchisées. Depuis le besoin de manger et celui, plus latent, de tuer, de détruire, jusqu'au besoin de mourir pour autrui, nous avons une quantité infinie de besoins à remplir, par suite de toutes sortes d'im-

pulsions qui, d'ailleurs, se hiérarchisent et se refrèment mutuellement; il s'ensuit donc que les nuances et gammes du beau peuvent être également incalculables, quoique toutes doivent garder une certaine ressemblance avec l'énergie humaine. Voilà pourquoi des choses si différentes peuvent être belles; un cheval, un chien, un glacier, une montagne, un édifice, n'importe quelle courbe, le danger, la hideuse mort même, tout cela est capable de susciter notre admiration, parce qu'une variété quelconque de notre énergie sera stimulée par un de ces objets, dont nos sens finiront par saisir le symbolisme esthétique. Un glacier, par exemple, ne ressemble nullement à un homme; il n'est donc pas anthropomorphe proprement dit, pourtant nous le trouverons tout de même beau, parce que nous le voyons d'une façon anthropomorphe, nous le voyons accolé à nous, d'une manière quelconque, avec une sensation positive d'admiration : soit que nous admirions ses belles lignes, cascades, précipices, soit que nous ressentions la beauté du danger inspiré par lui. L'anthropomorphisme du glacier ou d'une montagne consiste en une sorte de subjectivité qui devient positive, tandis que le même anthropomorphisme appliqué à un éléphant ou un chameau communique une subjectivité négative. Voilà pourquoi ces deux animaux nous paraissent si laids. Il nous semble beau de nous voir sur un glacier semblable, et il nous semble laid d'être dans la peau d'un éléphant. Tel est le critérium du beau et du laid. Or, cette sensation du « nous » tantôt beau, tantôt laid, vient naturellement de notre organe central, tantôt sollicité par telle excitation extérieure, tantôt absent. On voit donc nettement la corrélation intime entre la structure de nos centres et les formes qui veulent avoir des prétentions esthétiques.

Le beau est donc essentiellement anthropomorphe, parce qu'il consiste dans l'éveil, par les formes, de certaines de

nos coordinations intérieures centrales, accumulées lentement par des siècles d'élaboration pénible. Et s'il possède cette qualité, s'il doit toujours rappeler l'homme ou l'humain, c'est parce que le point de départ de tout l'anthropomorphisme était la physionomie humaine. Nous avons appris d'abord à nous connaître par la physionomie. Le mot anthropomorphisme n'aurait aucun sens, s'il n'impliquait pas la notion du masque humain qui lui sert de substratum matériel. Le nous, le moi dont nous sommes si sûrs, notre énergie entière, c'est notre physionomie. C'est elle qui concentre toutes les formes humaines, en les reproduisant souvent en miniature ou en réduction. L'homme ne cherche-t-il pas à deviner non seulement l'état du cerveau, de la principale énergie, par le visage, mais aussi celui du corps entier. Et fréquemment son jugement sera juste rien que par la lecture de ces symboles imperceptibles, révélés par la physionomie. Celle-ci est l'incarnation non seulement de tout ce qui est humain, mais aussi de tout ce qui est individuel : sur un tronc décapité nous ne pouvons pas mettre de nom ! Et comme le beau, avant d'être général, a dû être individuel, et même personnel, subjectif, on voit quels rapports immédiats existent entre le sens esthétique et la physionomie humaine. Encore maintenant la valeur du plus beau corps est effacée par un trait de ligne incorrect qu'on aperçoit sur la physionomie, et à la beauté de celle-ci on pardonne toutes les défauts des autres formes, même si nous mettons à part toute l'influence du sentiment social, inhérent à ce genre de critique. Il gît en nous un instinct énergétique, celui-ci a créé le sens esthétique. L'énergie, contenue et cachée en nous, envoie au dehors ses prolongements, sous forme de différents sens, comme des tentacules pour cueillir, palper, tous les éléments de l'énergie ambiante. Mais de toutes ces formes d'énergie, il en existe une qui

l'intéresse particulièrement : c'est sa congénère, l'énergie humaine, celle vers laquelle la pousse soit son sens sexuel, soit d'autres sens comme le sens moral, social, etc.

Pour s'acclimater avec cet élément énergétique, pour en tirer le meilleur profit, elle s'est affinée, par un travail archiséculaire, à la lecture du langage symbolique de la physionomie qui, étant tout ce que le cerveau peut présenter de plus extérieur et par la circulation et par le squelette, est arrivée ainsi, à présenter la vraie partie lisible du cerveau. Comme, d'autre part, il fallait absolument trouver de bons cerveaux pour bien vivre, il fallait donc toujours, grâce à la physionomie, être à même de reconnaître ces cerveaux. C'est donc ainsi qu'est né le sentiment esthétique, avec le besoin du beau et de la forme, ayant la physionomie comme point de départ originel.

Une étude intéressante à faire serait de savoir jusqu'à quel point la monogamie a contribué au relèvement du niveau intellectuel de l'humanité, car il est certain que la monogamie et la polygamie sont la lutte entre les deux manières d'être de l'énergie : sa qualité intrinsèque qui devrait seule compter et son extériorisation, la forme qui devient aussi un besoin pour nous, grâce à nos sens et aux centres se nourrissant des formes. La monogamie favorise l'intelligence, pendant que la polygamie ne présente que la recherche de la forme. Dans la société cultivée actuelle, la monogamie s'est installée d'une façon définitive, au moins légalement, et c'est elle probablement qui a contribué au perfectionnement du type humain, au relèvement de sa véritable source d'énergie, aux dépens du besoin de la forme. Mais cet antagonisme entre l'amour de la forme et les véritables aspirations énergétiques de l'homme, ainsi que de la femme d'ailleurs, se constate partout, dans la société. La fidélité conjugale, dans beaucoup de familles, est encore jus-

qu'à présent presque considérée comme une exception, dans certains pays, et le mormonisme en Amérique est une tentative officielle de rétablir un ordre de choses préexistant, par une sorte de retour atavique d'instincts héréditaires. Cela démontre, en tout cas, que nous sommes encore mal adaptés pour la monogamie. On peut d'ailleurs se demander, quand on voit la fréquence des divorces augmenter dans tous les pays, ainsi que l'introduction de cette coutume légale dans d'autres pays, si la monogamie n'est pas en train d'évoluer maintenant vers un autre type plus perfectionné. Il faudra bien trouver un moyen de concilier les aspirations esthétiques de l'humanité, son amour de la forme, qui va en progressant avec le développement des centres intellectuels supérieurs et les aspirations encore plus élevées d'énergie et de force qui créent ces formes, à moins que la solution de ce problème ne soit apportée par la correspondance de plus en plus grande qui s'établira entre les deux aspects de la beauté : visible et invisible.

Nous allons encore attirer l'attention du lecteur sur un autre ordre d'idées, ayant un rapport incontestable avec la physionomie humaine.

On peut se demander jusqu'à quel point, conjointement avec la marche vers la monogamie, le vêtement est venu coopérer au relèvement du niveau intellectuel humain, en faisant de la physionomie la seule partie découverte du corps humain et le siège central de la beauté.

Il est certain que les nègres, habitant sous un climat chaud, se promenant toujours presque sans vêtements, doivent avoir des exigences esthétiques non exclusivement faciales. Il existe certaines peuplades hottentotes ou cafres, chez lesquelles les femmes sont prisées surtout pour leurs proéminences fessières. Dans ces cas évidemment, la sélection se faisant sur des centres autres que ceux immédia-

tement en rapport avec la physionomie, bien plus intimement liée au cerveau elle-même, les différentes améliorations n'ont pu se produire, et le niveau intellectuel de ces peuplades est resté arriéré. Mais chez l'Européen, où la physionomie, seule visible, est devenue le centre de la beauté, le progrès intellectuel a pu s'accomplir plus vite, parce que toute l'attention étant portée là, toutes les non valeurs et dégénérescences ont pu être éliminées, dans un délai plus court : c'est ainsi qu'on s'est débarrassé, en grande partie, des crétins, goitreux, becs-de-lièvre, et d'autres types arriérés. Évidemment, dans ces appréciations, il faut tenir grand compte de toute l'action stimulante exercée sur l'intelligence par le climat, plus rigoureux lui-même, ayant nécessité le port du vêtement ainsi qu'un plus grand effort de volonté pour combattre toutes les difficultés de la vie. Le vêtement et les conditions climatiques ont donc coopéré au relèvement du niveau intellectuel humain, en dirigeant toujours la sélection sexuelle vers la physionomie, en faisant d'elle le siège central de la beauté. Chaque amélioration dans les lignes de la physionomie, chaque choix sexuel d'un visage plus perfectionné devait correspondre à quelque progrès intérieur, devenu ainsi plus apparent. On se trouve autorisé à émettre cette opinion sur le rôle joué par le vêtement, quand on voit quel essor l'intelligence a pris chez l'Européen où la pudeur est devenue un sentiment organique, solide, en faisant de la physionomie la seule partie du corps découverte.

Les Orientaux possèdent encore maintenant et la polygamie, et la coutume de cacher les physionomies de leurs femmes. Les Chinois, paraît-il, concentrent la beauté de la femme sur son pied qu'ils soumettent à une mutilation épouvantable. Par ces coutumes, on obtient peut-être plus d'effets lascifs, mais il est certain que la sélection doit

s'exercer avec moins de sûreté ; aussi le degré de culture de ces peuples laisse-t-il à désirer. En s'attachant au symbolisme affectif purement facial, on affine d'abord son propre sens énergétique et ensuite on a plus de chances de découvrir ainsi quelque variété individuelle rare dont la perpétuation se trouvera assurée. Ceci est tellement vrai que souvent il est impossible de dire si une physionomie est belle esthétiquement ou affectivement. On ne sait pas si l'on aime une femme pour sa beauté physique ou pour celle de son sentiment exprimé. Les deux sortes de dynamisme se confondent, dans une pureté de couleurs, de traits, d'ombres, de mouvements, pour se suggérer mutuellement et pour intensifier l'effet de l'amour. D'autre part, il ne faut pas oublier aussi que le vêtement est devenu lui-même un ornement pour le corps, produisant infiniment plus d'effet que le véritable état de certaines formes qu'il est chargé de cacher. Il est curieux de remarquer que les femmes ont conservé, comme vêtement principal, la robe qui cache si bien, pendant longtemps, toutes les déformations même anatomiques, consécutives à la maternité. C'est certainement un instinct utilitaire qui attribua au sexe masculin le pantalon avec la liberté des mouvements et à la femme la jupe, plus embarrassante, mais plus voilante pour tout ce qui doit rappeler une forme détruite. En Europe, du moins, chez les peuples qui évoluent le plus, ces usages se sont établis de cette manière.

Le climat, le vêtement, la morale, sous forme de pudeur, ont ainsi contribué à élever le centre de la beauté dans l'espèce humaine, en la repoussant de plus en plus haut, vers la physionomie. Cette marche ascendante n'a pu qu'être favorable au cerveau. Grâce à la sélection chez l'*homo erectus* on dirait que tout s'élève pour planer, pour l'emporter vers les hauteurs, pour le détacher des bêtes et de la terre,

quand il cherche à s'acheminer vers le progrès. En tout cas, la physionomie, la partie la plus haute de notre corps, reflétant, par sa nudité, le cerveau, attirant vers elle les regards et les sens, a bien mérité de notre gratitude pour la part active prise par elle dans ce travail intelligent de perfectionnement et d'élévation.

Telle est donc la conclusion qui se dégage de tous les faits exposés antérieurement.

Nous aurons encore l'occasion de revenir sur le sens esthétique, alimenté par la physionomie, quand nous aurons à nous occuper de l'évolution de la physiognomique qui a dû marcher parallèlement au développement de ce dernier sens et dans nos conclusions finales. Mais dès maintenant, il reste établi que les conditions de notre vie sociale ont créé chez nous une sorte de sens énergétique humain spécial, avec le sens esthétique, comme son émanation directe. Les deux sont principalement nourris par la physionomie, d'où ils se sont répandus sur les autres parties du corps, en engendrant des besoins de forme, avec leurs symboles, comme substituts énergétiques. *L'homme est ainsi arrivé à se perfectionner lui-même par la physionomie*, qui centralise en elle toutes les formes si variées de l'énergie humaine. Nous ne croyons pas que ce rôle élevé de la physionomie soit indiqué quelque part. Cet organe est devenu pour les sens, grâce auxquels nous comprenons le monde, une sorte de *moi physique ou corporel*, autour duquel on enroule tout ce qui est humain ou tout ce qui constitue chaque individualité. Dans nos procédés de mentalisation, il nous faut également un moi psychique ou verbal pour pouvoir mentaliser. Un homme est pour nous toujours incomplet, si l'on ne connaît pas sa physionomie pour y entasser tout ce qui lui appartient. Et quand on veut cesser de connaître un homme, se désocialiser pour ainsi dire, par suite

de certaines souffrances, on s'en prend encore à la physionomie qui, par son incrustation centrale, sert de soudure incassable entre les êtres humains. Les amoureux malheureux ou éconduits, pour se soulager ou se venger, *jettent du vitriol, défigurent*, au lieu de tuer, de supprimer. Rien que ce réflexe justicier si spontané, si répandu, origine du premier acte de justice officielle, la loi du talion, où l'individu espère obtenir la fin de son cauchemar, en substituant une vision hideuse, cicatricielle, dont il se détournera lui-même avec horreur, à celle qui, par sa constance, attire toutes les forces vives de son organisme, démontre toute l'importance jouée par la physionomie dans l'enchaînement humain. On dirait que pour dénouer l'amour on doit défigurer, c'est-à-dire modifier, arracher, broyer, sortir de sa représentation ce qui a contribué à le nouer... Nous aurons d'ailleurs encore l'occasion de montrer d'autres effets dynamiques de la physionomie humaine.

•

CHAPITRE VIII

LA PHYSIONOMIE PENDANT LA CONVERSATION

Dans les différents chapitres précédents, nous avons déjà parlé, plus d'une fois, du rôle que joue la physiognomique pendant toute conversation.

Nous allons examiner maintenant ces faits de plus près.

Pendant la conversation, la figure est presque constamment voilée par le jeu de ses différents muscles, et sa puissance d'illusion est tellement grande, par suite de notre organe visuel, que, malgré nous, la métamorphose consciente devient complète. L'état correspondant de nos centres n'est plus celui de la physionomie, mais celui de son expression ou du sentiment que celle-ci traduit.

Il y a des physionomies qui produisent sur nous plutôt une impression désagréable, quand on les examine objectivement; on est obligé de faire un effort pour les regarder d'une façon aimable; mais les mêmes physionomies, voilées par une expression quelconque, changent cet effet négatif en impression agréable. Aussi, les hommes ont-ils pris l'habitude de s'aborder par un sourire. L'effet de ce sourire,

le premier voile que l'homme jette sur sa figure, aussitôt qu'il commence à entrer en conversation, peut être double : l'homme veut peut-être ainsi présenter à son semblable sa portion altruiste, le flatter, en lui manifestant sa joie de le rencontrer, ou bien il décore, par ce moyen, sa physionomie, en cherchant à gagner immédiatement l'estime de son semblable et à exciter ainsi, par réflexe, un sentiment analogue de gaieté. Tous les portraits que les peintres nous présentent sont ornés dans le même but, d'un sourire, afin de substituer l'impression centrale du sentiment à l'impression purement corporelle de la physionomie. Même l'impeccable Joconde, aux traits si purs et si corrects, fut gratifiée par le génie de Léonardo de Vinci d'un sourire discret, énigmatique, qui excitera encore pendant longtemps l'enthousiasme de tous les critiques d'art.

Toute conversation voile donc plus ou moins la physionomie. Plusieurs hommes réunis, et en train de converser, sont transformés, se trouvent dans un autre milieu ambiant, sans s'en apercevoir. Il y a, tout autour d'eux, une atmosphère affective spéciale, créée et entretenue par les grimaces et les gestes. Aussi, quand la conversation tombe, on commence réellement à se regarder, à se voir. Le pouvoir anthroposcopique de chaque homme devient efficace; la physionomie, avec son pouvoir visuel, produit ses effets dynamiques, on s'occupe réellement de son voisin, on le voit tel qu'il est; il en résulte pour chacun un état de malaise ou d'agitation que le maître écrivain Maeterlink a admirablement dépeint dans les lignes suivantes : « Nous supportons à la rigueur le silence isolé, notre propre silence : mais le silence de plusieurs, le silence multiplié et surtout le silence d'une foule, est un fardeau surnaturel dont les âmes les plus fortes redoutent le poids inexplicable... Dès que deux ou trois hommes se rencontrent, ils ne songent qu'à bannir

l'invisible ennemi, car combien d'amitiés ordinaires n'ont d'autres fondements que la haine du silence?¹ ».

Il est évident que la « haine du silence », « le poids inexplicable du silence » entre plusieurs hommes résultent du pouvoir anthroposcopique de tout homme qui amène des réactions différentes et compliquées chez chacun de nous.

Si la figure, dans toute conversation, reste ainsi voilée par toutes sortes de grimaces, c'est que nous faisons absolument, dans la vie courante, ce que fait le tribun, à une réunion publique. Nous donnons, par là, plus de force expansive à notre langage articulé; sa puissance démonstrative est intensifiée : on peut résister à un argument rationnel qui se développe, mais si je l'accompagne par une expression du sentiment, je convaincrai plus facilement mon interlocuteur.

Quelle est la principale loi qui régit une conversation? Ou bien, posons la question autrement : quelles sont les conversations les plus agréables, celles que nous aimons le mieux?

Je crois qu'il y a un principe de *succession*, auquel doit être soumise toute conversation pour nous procurer la sensation subjective de plaisir qui est, en somme, la plus importante pour nous. Cette succession doit être comprise comme une série d'états conscients, se suivant sans interruption, et que chaque interlocuteur ne fait que seconder ou même devancer parfois par une sorte de divination, particulièrement agréable.

Tout le monde sait que, sous des apparences unies, notre conscience ne reste pas un seul instant identique. Elle se transforme constamment, et chaque fraction de seconde à

1. Maurice Maeterlink, *Le Trésor des Humbles*, p. 18.

venir apporte son contingent conscient différent¹. Or, pendant une conversation, notre conscience se déroule ou se transforme progressivement, et le charme en consiste justement de trouver, chez son interlocuteur, toutes les facilités pour ces transformations successives, au lieu de rencontrer des résistances ou des retours en arrière. Voilà pourquoi nous n'aimons pas les interruptions, les « quoi » et « comment » intempestifs. Tout cela gêne une succession intérieure toute préparée. Telle est aussi la raison qui nous fait rechercher avec avidité la conversation de nos amis intimes : des voix intérieures nous *chuchotent d'avance* leurs réponses qu'ils ne font que confirmer.

A ce principe de succession, il faut ajouter celui de *l'attention*, sans laquelle aucune conversation ne peut avoir lieu.

Prenons comme exemple le cas le plus simple, c'est-à-dire une conversation entre deux personnes seulement. Eh bien, entre ces deux personnes il y a toujours des tendances opposées : la personne parlante cherche à accaparer toute l'attention de son interlocuteur, pendant que celui-ci manifeste des tendances naturelles pour la distraction. On peut dire qu'aucune conversation ne peut commencer de notre part, si nous ne sommes pas assurés d'avoir toute l'attention de celui qui nous écoute. J'ai déjà défini plus haut l'état d'attention de notre esprit. Posséder toute l'attention de son interlocuteur, veut dire le mettre dans un état de maximum de réceptivité, accaparer tous ses sens, afin d'agir par toutes les portes d'entrée sur son intelligence. L'effort cérébral est alors plus facile pour nous, la conversation roule douce, on est compris même quelquefois avant d'avoir parlé, tellement la communion devient grande entre deux hommes qui

1. Ces tapis roulants que l'on voit actuellement, dans certains grands magasins, à la place d'ascenseurs, présentent, par leur mouvement permanent, une grande ressemblance avec ce qui se passe dans notre conscience.

sont attentifs l'un pour l'autre. Ce double besoin de succession et d'attention, pendant toute conversation, est très précoce. Je l'ai constaté chez mes enfants, dès l'âge de trois ans. Les enfants, avant d'adresser la parole à leurs parents, les appelleront trois ou quatre fois par leur nom. Ils commenceront leur babillage seulement, si on leur donne la preuve, en répondant par le mot « quoi », qu'ils possèdent bien notre attention entière. Après avoir entendu le « quoi », *un autre état de conscience suit automatiquement*. Ceci m'est arrivé très fréquemment, même quand j'étais tout à fait en tête-à-tête avec une de mes fillettes, et qu'elle pouvait être sûre que je l'écouterais, sans lui répondre, à l'appel de mon nom.

Eh bien, cette double surveillance, absolument indispensable, dans chaque conversation, est admirablement remplie par la physiognomique. Naturellement, mais conjointement avec la physionomie, le geste intervient pour captiver l'attention. En même temps, par les yeux, les interlocuteurs surveillent leur degré d'attention, et si celle-ci vient à faiblir, ils emploieront toutes sortes de ruses pour l'exciter de nouveau. C'est ainsi qu'on voit des hommes se pousser du coude, au milieu d'une conversation, d'autres tirer par le bouton l'habit de son interlocuteur ou faire des nouvelles grimaces afin de s'assurer de son regard ou de son attention. Souvent, on verra deux hommes qui marchent parallèlement en se causant, s'arrêter, se tourner, se regarder bien dans les yeux pour appuyer leur argument ou pour s'assurer qu'on possède toujours l'attention de celui qui vous écoute. Celle-ci, à son tour, est évaluée par le regard de l'interlocuteur; si ce dernier vous dévisage bien, c'est qu'on possède toute son attention. L'homme distrait ne regarde pas son interlocuteur. Les obsédés ou les monomanes ont l'œil vague, ne fixent jamais celui qui leur parle, parce qu'ils voient ou ils cherchent à voir l'objet, sur lequel

s'est cristallisée leur intelligence. La physionomie, avec son langage compliqué, joue donc un rôle énorme, dans toute conversation, pour éveiller l'attention, la stimuler et, en même temps, la surveiller. Ce que nous avons appelé *succession* se manifeste par le besoin d'approbation pour celui qui parle, et là la vision lui rend encore de grands services. Il suit attentivement sur la physionomie de son interlocuteur l'effet de son argumentation; s'il voit des signes d'approbation ou de confirmation, son énergie s'en accroît, il deviendra plus éloquent et convaincra encore mieux son interlocuteur; s'il s'aperçoit sur sa physionomie d'une résistance de sa part, il changera son argumentation ou il se laissera impressionner et en ressentira un effet inhibitoire. Pour toutes ces raisons, on ne se quitte pas des yeux pendant une conversation; on surveille l'attention de son interlocuteur et on suit l'effet dynamique de sa propre parole. Tel est l'enchaînement des effets dynamiques de deux physionomies, pendant une conversation. Il en résulte quelquefois des conséquences curieuses. Les prêtres, par exemple, dans leurs prières, ont l'habitude de relever la tête. Ramener les mains, agrandir le globe de l'œil et regarder en haut est devenu presque une habitude professionnelle, chez les prêtres, par suite de leur commerce constant avec le ciel. Mais, quand un prêtre vous parle avec conviction, il a besoin tout de même d'observer votre physionomie; il baisse alors la tête, tout en regardant en haut. Cette attitude du prêtre, pendant une conversation, est devenue un symbole d'humilité, d'oil ou d'onction, et rappelle toutefois, vaguement, quelque chose de sournois. Une personne qui boude ne veut pas vous regarder, détourne instinctivement les yeux. Vous avez beau lui parler, mais elle vous répond, avec animosité et sans fixer ses yeux sur vous. En évitant de vous regarder, la personne boudeuse

marque ainsi son manque de respect pour vous, par son état inattentif ou irréceptif, dans lequel elle se met intentionnellement. « La bouderie est un état anti-social », dit Guyau, et c'est vrai, mais il faut ajouter : un état répulsif ou irréceptif d'un individu vis-à-vis de l'autre. Il me fut donné, une fois, d'assister à une scène de bouderie entre deux amoureux qui fut très instructive pour moi. Une jeune femme, se trouvant froissée par un propos blessant de son ami, commença à lui bouder. Toutes les supplications du jeune homme pour faire cesser cet état d'animosité furent longtemps vaines : la jeune femme tournait toujours la tête, sans vouloir surtout le regarder. A la longue, naturellement, tout finit par une scène pathétique de conciliation. J'ai demandé, quelques jours plus tard, à la jeune femme, pourquoi elle ne voulait pas regarder son ami, pendant qu'il lui demandait pardon. Sa réponse fut très simple : « Parce que, me dit-elle, si je l'avais regardé avant, je me serais laissée fléchir et j'aurais pardonné bien plus tôt ! » Ceci est une preuve manifeste de toute la force de pénétration de la physiognomique, de ses effets dynamiques, sociaux, si importants.

Si, dans une conversation, entre deux personnes, des sentiments hostiles viennent à naître, on sent une véritable atmosphère orageuse les envelopper, avant tout autre symptôme de discorde.

Dans la colère, nous voyons, même avant la prononciation de toute parole agressive, la physionomie devenir pâle ou rouge, congestionnée; les yeux s'agrandissent, s'injectent de sang, deviennent menaçants, le geste est là pour venir nous montrer toute une série de nouveaux états dynamiques. Si nous nous rappelons bien ce qui fut déjà dit, dans les pages précédentes, au sujet des pouvoirs affectifs et visuels de la physionomie, nous comprendrons très bien que nous

devons forcément subir le contre-coup de ces nouveaux états, même si cette colère ne nous concerne pas et que nous assistions à son explosion en simples spectateurs. Aussi, toute discussion, un peu vive, dans la rue, a-t-elle le don de fasciner la foule et d'attirer parfois des attroupements considérables.

Tel est le rôle de la physiognomique, dans toute conversation ordinaire. Les effets sont toujours les mêmes, comme nous le voyons, ils sont principalement d'ordre tantôt dynamique ou affectif, tantôt esthétique.

CHAPITRE IX

LA PHYSIONOMIE DE L'ENFANT

Il est impossible de connaître la puissance d'une physiologie humaine, si l'on ne s'arrête pas longuement sur celle de l'enfant. Les peintres seuls, je crois, connaissent depuis longtemps le dynamisme remarquable de la physiologie enfantine, puisque, dans plus d'un de leurs chefs-d'œuvre immortels, ils se servirent soit du corps, soit de la tête principalement de l'enfant, comme sujet d'inspiration. Telle est toute la merveilleuse collection de ces gros et frais *bambinos* de Raphaël et de tant d'autres grands peintres de l'époque de la Renaissance, devant laquelle nous nous arrêtons encore maintenant, pleins d'enthousiasme et d'émotion. Mais les psychologues et les sociologues surtout ont passé complètement à côté de ce phénomène, l'ont négligé. Et pourtant, il est gros de conséquences pour la vie sociale, comme nous allons le montrer. Voilà pourquoi tout le chapitre actuel sera consacré à l'étude détaillée de la physiologie de l'enfant.

La physiologie, avec son pouvoir d'extérioriser le senti-

ment, joue un rôle immense, dans notre vie, pour contribuer à la genèse et à la consolidation de ce sentiment solide et sacré qui n'est autre que l'amour que nous éprouvons pour nos enfants. Bien des personnes seront peut-être étonnées, si nous leur disons que les enfants nous transforment constamment, jouent avec nous, pendant que nous croyons jouer avec eux, se conduisent avec nous absolument comme le tribun populaire, qui domine et subjugué la foule, en l'électrisant, en transformant son état affectif, en faisant naître chez elle des sentiments violents, inconscients, qui peuvent la rendre entièrement à sa merci. Pourtant, c'est la pure vérité, et la marche de ce phénomène psychologique est absolument la même, avec cette différence cependant, qu'on va rarement à une réunion publique et qu'on a, par conséquent, peu souvent l'occasion de subir l'influence dynamogène d'un orateur, tandis que nos enfants, nous les avons tous les jours devant les yeux... Ce sont des petits orateurs, bien éloquents qui, vivant toujours à côté de nous, engendrent constamment du sentiment, dont nous subissons l'effet merveilleux, sans nous en rendre un compte exact, mais non moins sûr et étendant son action bienfaisante sur tous les membres de la famille, pour le plus grand bien de l'humanité et de l'espèce. La voix du sang, l'amour de sa progéniture, l'instinct naturel rentrent pour peu de choses dans la constitution de ce sentiment solide et organique que forme l'amour du père pour son enfant. Ces liens naturels, héréditaires, existent certes, mais ne valent pas le lien que l'enfant lui-même se crée dans notre cœur, l'arme puissante qu'il possède lui-même, que la nature lui donna à profusion et grâce à laquelle il finit par s'ancrer, par faire partie intégrante de notre corps. L'amour des enfants, sous forme d'instinct puissant, existe naturellement chez la mère dans l'espèce humaine, ainsi que chez les autres femelles

mammifères, mais même cet instinct s'anoblit, s'humanise, grâce à l'enfant lui-même.

Bref, je vais essayer de prouver que l'amour éprouvé pour nos enfants n'est pas un *sentiment exclusivement inné, mais principalement acquis*, venant après coup, après la naissance de l'enfant, et que, dans le développement de ce sentiment puissant, si profitable à l'existence fragile de l'enfant, c'est la physionomie enfantine essentiellement qui joue le plus grand rôle pour transformer les parents en êtres altruistes, avec des centres évolués *ad hoc*.

Les enfants sont des véritables générateurs de sentiment, voilà ce qu'il faut bien comprendre. Ces petits êtres sont non seulement des moteurs permanents, sous pression continue, toujours prêts à bondir, à s'agiter, à créer du mouvement autour d'eux, mais aussi, et c'est cela qui est surtout pour nous important de savoir, ils sont pleins de sentiments ou d'états affectifs qu'ils extériorisent admirablement, comme de vrais sorciers, beaucoup mieux que nous, que n'importe quel orateur éloquent, et par là, par cet élément affectif extériorisé, ils nous ensorcellent constamment, ils nous hypnotisent, ils se font aimer de nous, ils font même de nous des grands enfants, puisque nous nous prêtons à tous leurs caprices, à tous leurs désirs. Voilà la grande force défensive de l'enfant, voilà sa véritable arme puissante, par laquelle il se fait sa place dans notre cœur. C'est son sentiment, en quantité abondante, qu'il possède toujours, qu'il extériorise admirablement et par lequel il nous fascine.

L'enfant est tout en sentiment : tout est nouveau et beau pour lui et intéressant. Il n'est pas encore blasé, indifférent comme nous. A chaque instant, il fait des voyages intéressants dans la chambre, dans la cuisine, dans la salle à manger, partout. Pendant que nous sommes obligés de faire des déplacements considérables pour voir quelque chose de

nouveau et éprouver un semblant d'enthousiasme, lui jubile, bat des mains et des pieds, trépigne à tout propos, à tout bout de champ. Tout le bouleverse, tout produit, chez lui, cette mutation intérieure et organique après laquelle tant de personnes épuisées, usées prématurément, ne sachant plus que faire du restant de leurs jours, courent vainement, en faisant des efforts inouïs pour ressentir le soupçon d'une émotion.

Chez l'enfant, le sentiment est vif, pur, diaphane, cristallin, rose et frais, tout comme ses joues. L'éclat d'un sentiment semblable, sur sa physionomie, nous fascine, nous hypnotise. Où, dans quelles conditions de notre vie pouvons-nous voir un sentiment d'une pureté semblable? Avec toutes les autres personnes, nous sommes déjà liés par un état affectif quelconque, qui date depuis longtemps. Cet état affectif, social, réciproque, désigné par moi sous le nom de zone placentaire de nos centres, est même souvent négatif. Bien des hommes, je crois, s'ils pouvaient envoyer par ces zones placentaires des substances toxiques à leurs semblables, au lieu de suc nutritifs, le feraient volontiers. D'autre part, quand quelqu'un fait une grimace ou montre un sentiment, celui-ci est toujours mutilé par la volonté, la ruse, le calcul, l'intérêt et d'autres motifs. Nous savons tout cela et nous nous tenons sur nos gardes pour ne pas nous laisser influencer. Mais avec les enfants, il n'y a rien à craindre. Tout est chez lui spontané, impulsif, et part d'une seule idée. Il y a très peu de voies intercentrales; les centres eux-mêmes sont encore élémentaires, germinatifs. Association d'idées, ruse, hypocrisie sont absents. Chaque grimace est franche, sincère et nette, comme le tranchant d'un couteau bien aiguisé, elle est bien l'expression d'un sentiment énergique, sans aucune réserve. La grimace d'un enfant peut être comparée à celle d'un *aliéné* qui ne connaît pas de frein social

ou bien à celle d'un *très bon acteur*. Dans ma carrière médicale, il m'est arrivé souvent, naturellement, d'être obligé d'examiner la gorge d'un enfant. Le regard, que celui-ci vous lance après, est tout à fait caractéristique : sa physionomie devient le siège d'un sentiment violent, de haine féroce, contre le médecin, ses yeux lancent des foudres de colère et de rancune. Une petite physionomie aussi expressive, manifestant un sentiment si violent, ne manque pas d'impressionner généralement toute la famille. Tout le monde se précipite au secours de Jeanne ou Robert à qui on vient de regarder la gorge; on les console, en envoyant des menaces au médecin. Le sentiment, en lui-même, n'est pas durable chez l'enfant, par suite du manque de son organisation. Quelques instants après, l'enfant passera à un autre sentiment, souvent contraire; en tout cas, son expression aura été d'une pureté remarquable qu'on trouve rarement, autour de nous, dans notre milieu social ordinaire. Aussi, les effets dynamiques produits par un état affectif, si bien extériorisé, sont énormes. L'exemple que nous venons de citer est très probant, puisque tout le monde s'empresse autour de ces enfants pour les consoler. La physiognomique chez l'enfant est donc d'une pureté et d'une beauté remarquable, parce qu'elle répond à un état affectif non inhibé et non mutilé.

J'ai dit plus haut que les enfants sont des véritables générateurs affectifs; ceci n'a rien d'outré et doit être compris dans le vrai sens du mot. Si l'on veut appliquer à l'étude de l'ensemble des moyens possédés par les hommes pour se mettre en communication, entre eux, les principes d'ontogénie, qui ont déjà fait faire tant de progrès à différentes sciences, on verra que le langage facial fut, un moment donné, probablement le langage unique de l'humanité et que, maintenant encore, il est resté exclusivement celui de

l'enfance. Nous sommes en droit d'admettre que les langages articulé, émotif, tout comme les autres formes de vie humaine, ont passé par les mêmes phases évolutives. Puisque nous voyons les enfants comprendre ce langage facial, à une époque si précoce, et s'en servir également pour exprimer leurs sentiments, nous devons accepter qu'il y eut une époque reculée, où les hommes pithécoïdes correspondaient uniquement, au moyen de ce langage facial, accompagné de quelques autres signes ou cris rauques, à peine intelligibles et à peine différenciés. L'enfant qui passe, en raccourci, par toutes les phases de l'évolution progressive de l'espèce humaine, depuis sa première apparition dans l'utérus de la femme, sous forme de fusion de deux cellules, mâle et femelle, en une seule, jusqu'au développement complet de toutes les facultés intellectuelles et supérieures, qui se fait à une époque bien tardive de sa vie terrestre, subit naturellement la même loi pour l'éclosion de ses facultés de correspondre avec les autres hommes, comme pour les autres capacités générales. Voilà pourquoi probablement ce langage est resté l'apanage exclusif de l'enfance. Avant de pouvoir articuler aucun mot intelligible, les enfants se font comprendre uniquement par des grimaces; plus tard, quand ils commencent à gazouiller, chaque mot est encore, pendant longtemps, accompagné de la grimace correspondante. Nous voyons donc constamment du sentiment sur leur physionomie, soit sous sa forme exclusive, représentée par la grimace, soit encadrée par le mot. Même la voix est toujours affective chez eux, présente un timbre spécial qui appartient au sentiment. Ainsi un enfant, à l'âge de dix-huit mois, comme je l'ai constaté maintes fois, pour le plus petit désir, dira « papa! » d'une voix plaintive, suppliante; il ne sait pas encore en dire plus long, mais tout est prière en lui, sa tête se penche, se fait suppliante, ses yeux s'agrandissent,

expriment le sentiment. Nous le voyons, nous le percevons, et si nous nous rappelons tout ce que j'ai déjà dit au sujet des effets dynamiques et expansifs du sentiment extériorisé, nous comprendrons qu'il nous est impossible de résister à une prière, si éloquemment exprimée, par un seul mot insignifiant. Nous nous empresserons de donner satisfaction au désir manifesté par ce petit tyran qui nous impose ses volontés, parce qu'il est maître de nous, il nous prend par les entrailles ou par le sentiment.

J'ai choisi cet exemple entre mille, d'un enfant qui, au moindre désir, a recours à son langage facial. Mais toujours ces cas se présentent. La physionomie des enfants est toujours extrêmement mobile, et avant d'arriver à un âge relativement avancé, de douze, treize ou quatorze ans, ils ne savent parler autrement qu'avec des grimaces. Ils ont même plusieurs raisons pour le faire. La première résulte de l'ontogénie du langage, et nous en avons déjà parlé. Deuxièmement, il ne faut pas oublier que quand, plus tard, ils apprennent quelques mots, leur vocabulaire reste longtemps pauvre; ils le manient difficilement, puisque la faculté d'articuler se développe chez eux lentement. Tout en apprenant donc quelques mots, ils continuent à se servir de leur premier langage, avec lequel ils sont plus familiers et nous impressionnent ainsi bien plus, que s'ils pouvaient parler d'emblée. Il y a encore une troisième raison très importante, c'est que la nature de l'enfant reste longtemps purement affective, ses éléments rationnels se développent beaucoup plus tard; il n'y a chez l'enfant ni connaissance, ni science, ni prescience, ni aucune intellectualité par conséquent. Celle-ci se développe justement au moyen de son émotivité, par les différentes prédispositions, qui existent dans ses centres à emmagasiner certaines connaissances. Les grimaces qu'il fait sont donc dues uniquement à la multiplicité et à la

variété de différents états affectifs, par lesquels passe un enfant dans une journée.

Bref, pour toutes ces raisons, la figure de l'enfant reste, tout comme chez l'orateur, constamment couverte d'un beau masque affectif, excessivement pur. Les enfants nous entourent ainsi d'une véritable atmosphère affective dont nous subissons les effets dynamiques sans nous en douter. Nous les mettons sur le compte de *l'amour inné* de l'enfant, que nous sommes loin d'avoir, pendant que nous devenons ses victimes passives, en éprouvant les effets purement réflexes du sentiment extériorisé, dans notre ambiance.

Pour mieux encore comprendre, comment l'enfant se fait aimer de nous et comment il se défend par l'extériorisation du sentiment, examinons un peu l'influence du cri de l'enfant sur nous.

Le cri, chez l'enfant, est une arme terrible et puissante. Nous ne pouvons pas rester indifférents devant le cri de l'enfant, nous devons y mettre un terme, en le soulageant, en lui donnant ce qu'il veut, afin d'obtenir notre propre soulagement. Mais ce n'est pas uniquement pour l'amour de l'enfant que nous courons à son secours. Ceci est une interprétation humaine, une manière d'idéaliser une action purement réflexe de notre nature. L'amour de l'enfant, nous le verrons plus loin, vient s'installer chez nous après, comme un sentiment organique, solide et conscient. Mais, au début de la vie terrestre de l'enfant, cet amour existe à peine, et si nous nous précipitons dans la chambre de l'enfant pour le faire taire, c'est parce que notre oreille a un pouvoir synthétique, très intense. Le cri, de même que la grimace, extériorise le sentiment, et quand nous entendons crier l'enfant, par réflexe nous commençons à souffrir d'une façon intense, comme lui. Voilà pourquoi nous courrons vite le calmer et voilà comment

l'enfant se défend et obtient de nous ce qu'il veut; c'est en rayonnant, en nous mettant dans un état analogue au sien, qu'il devient notre maître. La nuit, à la campagne, un chien se met à hurler, à pleurer, à vous fendre l'âme, immédiatement tous les chiens lui tiennent compagnie; cela devient un concert général de cris atroces. Il est incontestable que ces chiens, en entendant hurler leur camarade, éprouvent, par réflexe, le même sentiment que lui et l'expriment dans leur langage pour se soulager.

Eh bien, nous avons la même réflectivité pour le sentiment que les autres mammifères, et quand nous entendons son cri, nous éprouvons réellement un sentiment de souffrance, comme si l'on nous tailladait les chairs. Aussi, nous irons bien vite faire taire l'enfant, pour mettre un terme à notre propre souffrance. Le cri de l'enfant, symptôme extérieur d'une souffrance ou d'une modification intérieure chez l'enfant, en passant par nos centres engendre, chez nous, la même souffrance ou la même modification intérieure; — telle est la loi des réflexes du sentiment, avec ses conséquences automatiques. Le cri de l'enfant possède d'ailleurs également son pouvoir personnel qui est celui de la monotonie d'excitation. Comme son cri est excessivement monotone, nous aurons toujours les mêmes éléments centraux excités, d'où résulte aussi pour nous un certain malaise. Tous ces caractères sont à ajouter aux sentiments altruistes naissants que nous possédons pour l'enfant.

Les enfants sont donc non seulement des petits moteurs, mais de véritables générateurs de sentiments. Ils tissent autour de nous une atmosphère affective invisible, par laquelle ils nous enveloppent graduellement pour se faire aimer. Quand les enfants viennent au monde, on leur coupe le cordon ombilical qui les attachait à la mère. Mais la nature les a si bien doués, ces petits sorciers, qu'à la place

de cette masse gélatineuse et difforme, ils savent se former un autre lien, bien plus gracieux, bien plus solide, qui va s'insérer tout droit dans notre cerveau. C'est là qu'ils s'introduisent chez nous lentement, en se constituant une véritable zone placentaire, mentionnée déjà plus haut, qui réunit un peu tous les hommes, mais qui devient surtout importante pour nos enfants.

Voyons maintenant comment l'enfant procède pour se créer chez nous une nouvelle zone placentaire, dans nos centres supérieurs, ou pour se faire aimer de nous. Il possède pour cela deux moyens : 1^o il crée autour de nous des illusions constamment; 2^o il engendre chez nous des états affectifs gais.

Examinons, tour à tour, ces deux moyens. Bien entendu, le lecteur a compris, de lui-même, que je ne puis pas envisager ici toutes les causes qui contribuent à développer chez nous ce sentiment que nous possédons à l'état naissant. J'étudie principalement celles, inhérentes à la physiognomique de l'enfant. Je trouve que celle-ci joue le rôle le plus important, dans la formation de ce sentiment solide; mais à côté des causes engendrées par la physionomie, il peut y en avoir d'autres, très importantes également, que je ne ferai que mentionner en passant.

L'enfant, ai-je dit, crée autour de nous des illusions; c'est par là qu'il commence à s'introduire dans notre cœur. Le premier sourire va à sa mère. Le but intéressé et égoïste de ce sourire est trop évident, pour qu'on soit obligé d'insister sur son explication. La mère est tout de même heureuse de ce sourire et le prend souvent pour une manifestation sympathique, pour la voix du sang qui se réveille, pendant qu'il n'exprime qu'une simple satisfaction d'un besoin impérieux de la part de ce petit égoïste inconscient. Plus tard, l'enfant reconnaît son père barbu, ou d'autres personnes de

son entourage, leur sourit chaque fois qu'il les voit, parce qu'il fait essentiellement de *la classification*. Sa conscience se réveille par bribes, par morcellements ou par fragmentations. Ce sont ces fragments isolés, à peu près coordonnés ou intégrés, qui procurent une si grande satisfaction à l'enfant, au moment de leur rencontre avec l'élément extérieur qui les a créés, au milieu d'un chaos de sensations et d'impressions non encore classées. Il est évidemment très difficile de pénétrer dans la conscience d'un enfant pour voir ce qui s'y passe exactement, mais la théorie et la pratique sont d'accord pour nous dire que tout se transforme d'abord en émotivité, puisqu'il n'existe aucun élément central approprié pour recevoir une impression extérieure. Mais une fois les premiers éléments intellectuels élaborés par expérimentation, on conçoit facilement la joie vive de l'enfant au moment de la rencontre d'un *dedans fragmentaire*, organisé, avec son élément correspondant extérieur. A chacun de ces chocs, il se produit une sorte de reconnaissance ou de reviviscence d'un dedans limité, qui d'ailleurs s'étend et va grandissant, en s'associant avec d'autres connaissances. C'est ce processus d'organisation intérieure qu'on peut désigner sous le nom de classification. L'enfant classe donc constamment, au début de sa vie, cherche à se reconnaître au milieu de toutes les ressemblances et différences qui l'entourent de toute part. Quand il a fait une bonne classification, il se sourit à lui-même, comme un bon égoïste, dans sa vie renfermée et bornée. Nous aussi, nous faisons toute notre vie des classifications, seulement, comme nous savons déjà pas mal de choses, il nous arrive plus rarement d'avoir ce besoin; néanmoins, si nous réussissons quelquefois à faire une classification rare, exceptionnelle, nous nous sourions à nous-même, c'est notre esprit qui se satisfait ainsi, par un réflexe mental.

Pour avoir un exemple de notre amour de classification et de la joie spontanée que ce sentiment nous procure, on n'a qu'à se rappeler le fait suivant : quand nous rencontrons quelqu'un que nous avons déjà vu quelque part, mais dont nous ne nous rappelons pas le nom, nous sommes frappés par cette image que nous n'arrivons pas à classer, à encadrer complètement avec son ancien cliché, parce que nous ne savons pas lui accoler un attribut très important — le nom — qui entraîne avec lui tout de suite le reste du cadre. Cette image non classée nous poursuivra donc longtemps. Un beau jour, par suite de différentes associations d'idées, nous finirons par trouver ce nom. Dans ce moment-là on éprouve une joie et on sourit spontanément. Spencer, dans sa psychologie, dit que « c'est la satisfaction de voir que nous avons un esprit si judicieux qui nous fait sourire ». Cette explication me paraît peu logique et tenir surtout du raisonnement. Le sourire, dans ce cas, est tout à fait spontané, réflexif et tient surtout à la joie que nous fait éprouver la solution d'un problème ou toute bonne classification; c'est une reviviscence partielle intérieure qui s'accomplit et qui commande le sourire : voilà pourquoi nous sourions.

L'enfant, donc, quand il reconnaît, au début de sa vie un peu intellectuelle, son père barbu, commence à *se sourire*. Mais son père croira, par illusion, que ce sentiment se rapporte à lui personnellement; le peu d'amour paternel qu'il avait pour lui ne fera que grandir, parce que nous ne pouvons faire autrement que de répondre à un sentiment que nous croyons sympathique par un autre sentiment analogue. La zone placentaire de l'enfant grandit donc chez le père.

Plus tard, l'enfant sourira à son père chaque fois qu'il l'aura aperçu, parce qu'il le classera de mieux en mieux. A chaque nouvelle rencontre avec son père, il lui découvre de nouveaux attributs, de nouvelles qualités, tout en éprou-

vant le plaisir de revoir les anciens attributs déjà connus. C'est absolument comme nous, quand nous entendons plusieurs fois un morceau de belle musique. A chaque audition, nous sommes émus de retrouver les anciennes qualités, déjà connues et nous pouvons ainsi mieux encore découvrir de nouvelles harmonies. L'enfant fait de même avec son père. Dans son petit cerveau il ne peut embrasser du coup tous les attributs de son père. Il en retient donc quelques-uns, plus tard ceux-là ne l'intéressent même plus, et il cherche du nouveau. Bref, il fait constamment des études, des observations et des découvertes sur son père. Tous les pères pourront d'ailleurs constater chez leurs enfants, à un âge très jeune encore, avant un an généralement, une sorte de regard vague, *inintellectuel*, qui précède le sourire définitif de la reconnaissance. C'est le moment de l'hésitation avant la classification. En tout cas, les enfants ont, au début, le sourire affectif, spontané et égoïste de la classification, et non celui de l'amour pour leur père. Ils sourient à leur père, comme s'il était un jouet, avec ses attributs multiples.

Reconnaissant de tant d'amour fictif, le père commencera plus tard à donner à l'enfant des bonbons, des jouets, ce qui est encore une source de plaisirs égoïstes pour l'enfant. Pour rechercher ces satisfactions, celui-ci se montrera de plus en plus empressé auprès de son père; de plus, il viendra constamment rechercher la société de son père, parce qu'il a l'habitude de jouer avec lui, ce qui procure toujours beaucoup de plaisir à ces petits moteurs, sous pression permanente. Une nouvelle source de plaisirs résulte pour l'enfant, quand, son intelligence se développant, il se rend mieux compte des preuves morales d'affection et de sympathie qu'on lui donne, quand il devient lui-même conscient et apte à subir la contagion d'un sentiment sympathique.

Le père naturellement verra, dans tous ces sourires avec lesquels on l'accueille, la preuve d'un amour, de plus en plus intense, chez l'enfant, il lui en saura gré et son amour paternel ne fera que grandir, se consolider pour ce petit être égoïste et plein de malice.

Plus tard, l'affection chez le père grandit encore, parce qu'il assiste à l'évolution lente et graduelle de l'enfant. Il fait lui-même des découvertes tous les jours chez son enfant, il lui trouve de nouvelles qualités, de nouveaux attributs. Le charme de la nouveauté s'ajoute pour nous faire aimer davantage nos enfants. Nous sommes étonnés d'assister à ce progrès lent, mais sûr de l'enfant. « Il a fait ceci, il a dit cela », se répète-t-on chaque jour. Tout cela nous frappe, nous excite et nous dispose en sa faveur. L'élément social intervient également pour consolider l'amour paternel. Tous les compliments qu'on reçoit au sujet de son enfant, les éloges qu'on en fait retentissent naturellement, d'une façon favorable, sur le sentiment qu'un père éprouvera pour son enfant. L'amour de la propriété ou de la possession se trouve également satisfait, dans une certaine mesure, par la présence de l'enfant dans une famille.

Voilà donc un ensemble de raisons puissantes, convergentes vers le même but, qui est de nous faire aimer nos enfants. Je ne prétends pas énumérer toutes les raisons, j'en indique seulement quelques-unes, à côté de celle qui nous intéresse le plus, c'est-à-dire la physionomie de l'enfant. C'est elle, avec son premier sourire, qui joue le plus grand rôle dans la constitution de ce sentiment solide. Et ce sourire, ne l'oublions pas, est presque toujours mal interprété, crée une atmosphère affective illusoire, mais entraîne tout de même des conséquences organiques, durables pour le plus grand bonheur de la famille et de l'humanité.

J'ai dit plus haut que l'enfant se fait aimer de nous, en

engendrant autour de nous des états affectifs gais. Ceci évidemment ne doit pas être pris à la lettre. L'enfant est aussi souvent insupportable, criard et montre une conduite déplorable qui nous crispe les nerfs, en nous faisant passer par bien des moments durs, à cause de ses exigences et de ses incohérences. Mais ces cas d'inconduite et de conflits avec les enfants doivent être mis à part. Si on ne peut pas les éviter complètement, dans toute vie de famille, on peut, en tout cas, les diminuer considérablement par une bonne discipline et une bonne méthode, dans sa manière d'élever les enfants. Quand les enfants, en bas âge, crient ou pleurent, c'est qu'ils ont des raisons pour le faire ; il est donc du devoir des parents d'écarter, autant que possible, ces raisons, afin d'installer la quiétude dans leur vie de famille.

Mais laissons de côté ces cas de conflits ou de souffrance des enfants pour n'examiner que la vie de l'enfant dans ses moments, pour ainsi dire, ordinaires ou normaux. Or, il est hors de doute que l'enfant, s'il n'a pas des sujets de se plaindre, est presque toujours gai ; de plus cette gaieté vient toujours se peindre sur sa physionomie et se communique à nous ; — c'est cela qui est pour nous intéressant à connaître. Entrer dans une chambre d'enfants équivaut pour nous à l'acte de prendre un bain de gaieté. Aussi, quand on a bien travaillé, dans la journée, quand on se sent bien fatigué, on va chercher sa récréation dans leur chambre. Une gravure classique nous représente Henri IV, roi de France, par terre, en train de culbuter et de jouer avec les enfants : la royauté s'inclinant, s'oubliant, s'étourdissant au milieu d'un groupe d'enfants. Quel meilleur symbole peut-il y avoir pour incarner leur toute-puissance ! Pour peu que l'enfant suive son évolution normale, sa nature devient d'elle-même expansive, et chaque fois qu'il aura une joie quelconque, il viendra spontanément chercher son père pour la lui annoncer, tout

comme nous qui cherchons des amis afin de leur communiquer notre surplus d'enthousiasme. Nous ne devons pas oublier que nous sommes, à notre tour, les premiers éléments humains, pour peupler ses centres altruistes. Et comme l'enfant fait un nombre de découvertes incalculables chaque jour, on voit d'ici quel générateur de gaieté il peut devenir. L'enfant est inconséquent, illogique, aboulique, apsychique, peut-on dire égoïste, mais il est aussi *insouciant*; voilà une grande qualité que nous possédons rarement! Il n'a pas de passé rongeur, ni d'avenir sombre à redouter, il est tout entier présent. Nous avons beau le considérer comme l'avenir, il ne s'occupe que du présent, que de ses jeux, ou de son repas, sans jamais voir plus loin. Avons-nous fréquemment des moments semblables, dans la vie, et voyons-nous, autour de nous, beaucoup de personnes dans le même cas? Nous-même et souvent tout notre entourage, nous sommes toujours à cheval entre deux instants¹; de quelque côté qu'on se tourne, c'est souvent l'obscurité ou l'ombre qui couvrent tout...

L'excès de sa santé, de son énergie, il le dépense en mouvements, en jeux, en cris gais, en chants, en danses. Pour peu que nous soyons bons camarades avec lui, il viendra nous chercher, toujours avec un sourire aux lèvres, pour partager son excès de gaieté, pour jouer ou chanter avec lui.

Quel est le père qui se sentirait capable de résister à tant d'amabilité, à tant de séduction? On a beau savoir que c'est une fiction, une pure illusion, mais l'effet dynamique est le même, le pouvoir réflexe du sentiment se manifeste toujours et se communique à nous. Et puis, combien de personnes savent réellement qu'il s'agit là d'une illusion d'optique et ne prennent pour des manifestations d'altruisme ces états

1. Derrière, c'est le passé; devant, c'est l'avenir.

affectifs de l'enfant purement physiologiques? La grâce de l'enfant, dit-on, est peinte sur sa physionomie. Quel est le charme séducteur de cette grâce? Où est-elle logée? C'est encore la physionomie qui est le siège de ce pouvoir discrétionnaire de l'enfant. Cette sensation de la grâce de l'enfant que nous ressentons et qui nous met à sa merci, est faite à la fois de la vivacité du sentiment que l'enfant, sans aucun artifice, extériorise si admirablement par sa physionomie et de notre manque absolu d'habitude de voir, dans notre milieu ambiant, un état affectif non réprimé, aussi pur. Souvent aussi, ce qui ajoute un pouvoir au charme de cette grâce, c'est notre manque d'évaluation des progrès de l'enfant ou *notre défaut d'adaptation avec lui*. Celui-ci naturellement évolue beaucoup plus que nous, puisqu'il a beaucoup plus de choses à apprendre. Nous ne nous apercevons de ces progrès que par à-coup, au lieu de voir leur accumulation lente. Notre opinion, sur la valeur de la mentalité de nos enfants, est généralement au-dessous de la réalité. Pendant que ces petits êtres observent et apprennent, nous les prenons encore pour des nigauds. Aussi, sommes-nous souvent frappés par la justesse d'une réplique ou la manifestation d'un sentiment supérieur que nous étions encore loin de soupçonner chez eux. La grâce, en un mot, est souvent due à l'absence de frein social chez l'enfant¹, et à une certaine précocité que nous lui attribuons à tort. Ces deux conditions, réunies et exprimées, plus ou moins fidèlement, par la physionomie si mobile de l'enfant, produisent un effet magique sur nous et nous captivent par leur spontanéité et leur nouveauté. Dans l'évaluation de la grâce chez l'enfant, nous tombons souvent d'ailleurs dans un autre piège, en ne tenant pas assez compte de leur automatisme, ou de leur

1. Ce qu'on désigne sous le nom d'« ingénuité ».

tendance à l'imitation inconsciente. Bien fréquemment, ils émettront une réflexion, sans en comprendre le sens que nous lui prêterons.

C'est ainsi que les enfants nous transforment constamment, grâce à leur physionomie, à leur sourire magique, en créant autour de nous des illusions et une atmosphère affective, à laquelle nous ne pouvons pas résister. De cette manière, ils deviennent pour nous un véritable stimulant précieux et dynamogène pour notre propre vitalité. On ne doit donc pas s'étonner, qu'avec des débuts semblables, leur zone placentaire grandisse chez nous, se développe et s'organise, d'une façon solide et durable, quand plus tard les véritables sentiments, supérieurs et altruistes, commencent à paraître chez eux, quand leur intelligence suit les progrès de la sensibilité et nous apporte sa part de satisfaction, quand, tout en les voyant grandir physiquement, moralement et intellectuellement, nous pouvons tous les jours nous dire avec fierté : ceci est notre œuvre, notre chair, notre avenir, c'est ce qui restera après nous, pour penser un peu à nous et pour perpétuer l'espèce.

Les enfants ont encore un autre rôle stimulant très puissant : c'est quand ils empêchent leur père de s'engourdir dans une espèce de paresse ou d'inactivité, le forcent à donner le coup de collier supplémentaire, indispensable pour subvenir à tous leurs besoins. Mais ceci est le côté moral ou social de la question que nous n'avons pas à envisager ici. Ce que je tiens surtout à faire ressortir, c'est le rôle de la physionomie, avec ses différentes expressions chez l'enfant, dans la genèse et le développement de ce sentiment solide et organique que nous éprouvons pour nos enfants. Or, ce rôle est incontestable et hors de doute. Les enfants pénètrent en nous par les yeux qui voient l'aurole répandue autour d'eux, c'est-à-dire le sentiment qu'ils extériorisent si

admirablement et auquel nous ne pouvons pas résister.

Le sentiment, une fois organisé, devient chez l'enfant vif, impérieux, impulsif. Un enfant, par exemple, qui résiste, épuîsera tous les moyens de résistance, avant de se laisser vaincre. Il criera, il se fera traîner par terre, il se débattrra par les pieds et les mains, jusqu'à attraper une attaque de convulsion. Mais il luttera souvent jusqu'au bout. C'est ainsi également qu'une fois le sentiment d'amour conçu pour leur père, ce sentiment devient très vif, très intense chez lui, ce qui consolide encore les liens entre le père et l'enfant. Quand un enfant vous embrasse, il vous presse, il vous serre, il grince des dents, on sent l'excès du sentiment qui se dépense en toutes sortes de mouvements. Une de mes fillettes, à l'âge de vingt-deux mois, fut atteinte d'une pneumonie lobaire, très grave. Pendant plusieurs jours, la température restait très élevée et approchait de 41°. Néanmoins, chaque fois que j'entrais dans sa chambre, elle avait un sourire pour moi. Au milieu de sa fièvre, au milieu de son délire presque, ses petites lèvres desséchées, brûlées donnaient à ce sourire l'aspect d'un rictus hideux qui la déformait, mais enfin elle me souriait toujours. Quel est l'ami ou la personne adulte, malade, qui vous sourirait dans des circonstances analogues? Comment ne pas se sentir bouleversé par un sourire semblable? Il est évident que si ma petite fille me souriait, malgré sa fièvre violente, c'est parce que ma vision entraînait pour elle immédiatement toute une série d'événements agréables qui devaient suivre, tels que les jeux, les caresses, les bonbons, etc... Mais on ne s'arrête pas à toutes ces explications; on poétise l'enfant, on l'idéalise, on parle de son innocence angélique, de sa pureté angélique et on ne l'en aime que mieux. On fait bien d'ailleurs, s'il ne s'agit que de l'aimer davantage. J'ai remarqué que bien souvent il arrive ce phénomène singulier que les enfants, en

bas âge, montrent plus d'attachement à leur père qu'à leur mère, et que celui-ci, malgré son peu d'amour paternel au début, est le premier à les gâter d'une façon même nuisible pour eux. Dans les familles surtout, où le père voyage ou s'absente souvent pour ses affaires, j'ai pu observer cet excès de sympathie entre le père et l'enfant. Il est très facile de donner l'explication de ce phénomène, en apparence bizarre. La mère, restant presque constamment avec son enfant, celui-ci l'a bien vite classée définitivement; il lui témoignera donc moins de joie. Le père, au contraire, fait des apparitions rares et espacées dans la chambre d'enfants. Il est donc naturel que l'enfant éprouve, à chaque vue de son père, ce plaisir de classification ou de nouveauté dont nous avons parlé plus haut et qui produit son effet magique sur le père. Il arrive donc ainsi, pour le plus grand bien des enfants et de la vie de famille, que le père, celui qui doit nourrir la famille, celui qui avait le moins d'amour pour l'enfant, celui qui a le plus de force brutale, physique, souvent destructive, celui qui conserve le plus tous les instincts ancestraux du gallinacé volage protégés par toutes les faveurs d'une législation purement masculine, le père, dis-je, se trouve amadoué, désarmé, rivé à l'enfant, grâce à la force expansive d'un sourire. Telle est l'influence énorme et dynamique de la physiognomique. Elle crée la vie de famille, elle jette les premiers fondements, grâce au sourire divin de l'enfant, à la construction de ces liens solides et organiques qui nous feront aimer plus tard nos enfants de toutes les forces de notre âme.

On doit remarquer également que l'enfant est généralement anthropophobique. L'enfant est craintif, évite les autres êtres humains et, pendant longtemps, ne veut aller qu'avec ses parents, sa nourrice ou les personnes de son entourage immédiat. Cette anthropophobie lui est très utile, puisqu'instinctivement il recherchera l'appui de ses parents

pour éviter les dangers qui peuvent provenir pour lui de la présence d'autres hommes. Ce sentiment lui-même doit être l'état embryonnaire d'un sentiment qui devait animer autrefois tous les membres isolés des groupements humains. Les hommes devaient se détruire, se réduire à l'esclavage, se manger entre eux. C'est à ces époques reculées et préhistoriques que le proverbe : *homo homini lupus*, pouvait s'appliquer aux relations humaines. L'enfant garde cette anthropophobie pendant longtemps, souvent même pendant trop longtemps, ce qui donne lieu plus tard à bien des inconvénients pour lui dans sa vie sociale. Toujours est-il que l'enfant se promène parmi nous avec des yeux et une physionomie exprimant la crainte, car tout le monde sait que cette émotion, comme les autres, a son mode d'expression faciale. L'enfant darde sur nous de grands yeux de crainte, d'étonnement ou de saisissement. Constamment, les yeux de l'enfant sont grands, démesurément ouverts et nous impressionnent vivement. L'enfant, s'il ne craint pas les autres, a souvent des raisons de nous craindre, ou bien il nous interroge, cherche à nous comprendre par ses yeux. Le pouvoir visuel des enfants est très grand, il est d'abord considérable pour eux, puisque, par lui, ils cherchent à comprendre les autres hommes, et il est non moins grand pour nous, car ces yeux sont presque toujours le siège d'une émotion quelconque qui nous exalte. Si, intimidé ou effrayé, l'enfant vient se jeter, tout éploré, dans les bras de sa mère ou de son père, c'est encore, pour les parents, une nouvelle cause d'agitation et de bouleversement, capable de resserrer les liens de famille. On ne peut faire autrement que de le caresser et de le cajoler afin de l'apaiser, quand il vient nous demander protection, avec sa grâce habituelle. Nous sommes donc pour lui les premiers hommes à qui il montre réellement sa confiance, ce qui excite chez nous, naturelle-

ment, des sentiments sympathiques. Le plaisir de la domination et de la protection se trouve en même temps satisfait chez les parents. On pourrait presque dire que, par leurs prières, supplications, besoins de protection et craintes chroniques, nous sommes, jusqu'à un certain point, déifiés par nos enfants. Ce qui ne manque pas de nous faire attacher à eux encore davantage, puisque tous nos instincts inconscients de domination ou de supériorité se trouvent flattés.

Les enfants ont le plaisir de la compréhension que nous ne connaissons plus. Chez nous, la parole coule facilement et nous ne faisons plus aucune attention à notre manière d'articuler; tandis que l'enfant éprouve de grandes difficultés pour se faire comprendre ou bien pour nous comprendre. Aussi son plaisir est vif quand il a réussi l'un et l'autre. Il vous répondra donc toujours, en souriant, ou bien il vous parlera avec une grimace. Bref, un état émotif sera presque toujours présent sur la physionomie de l'enfant, en train de converser par ses gestes ou par son langage articulé. Nous, naturellement, nous mettrons ces sourires sur notre compte et leur en serons encore plus reconnaissants.

Pour voir combien les enfants ont, au début, de difficultés de parler que nous ignorons, il faut se rappeler le fait suivant : beaucoup d'enfants ont l'habitude de sortir leur langue en écrivant et d'exécuter avec celle-ci toutes sortes de mouvements. Il est incontestable que les mêmes difficultés existent chez eux pour l'écriture. Afin de les surmonter, ils doivent mentalement prononcer chaque lettre qu'ils tracent, ce qui excite leur centre du langage et leur fait tourner la langue dans tous les sens, tout en écrivant. Il s'établit une synergie intérieure entre le centre du langage et le centre graphologique.

Les enfants, par leur physionomie, sont donc de grands stimulateurs d'énergie. Ils nous secouent, ils nous remuent

tout le temps, nous protègent contre les engourdissements prématurés, en excitant chez nous constamment de nouvelles sources énergétiques. C'est là leur grand *rôle biologique* dans la vie de famille. Ils créent, autour de nous, une atmosphère affective, éminemment utile à la vie, qui nous empêche de nous rouiller et de stagner dans un milieu homogène. Ils sont les premiers éléments sociaux organiques et individuels, avec lesquels nous sommes toujours en contact et qui différencient notre milieu social. Un vieux célibataire croupit, moisit dans une ambiance homogène, triste et solitaire. La vieille fille n'est pas remuée tous les jours, du matin au soir, comme l'heureuse maman, par des éclats de rire frais, gais et clairs. Aussi, tous les deux s'atrophient, s'aigrissent, finissent leur vie en misanthropes, pleins d'amertume, ou cherchent souvent, en vain, un étranger, des bêtes, à qui ils pourraient donner le peu d'amour qui leur reste. Ceux qui ont le bonheur d'avoir des enfants, au contraire, ressentent bientôt toute l'action bienfaisante et trophique, développée, dans la vie de famille, par l'atmosphère affective chaude qui rayonne d'eux. Les parents vivent forcément dans un milieu social, plus compliqué. Ils sont donc obligés constamment de se réadapter et d'évoluer avec ce milieu. Leurs centres restent toujours souples et élastiques, pendant que le célibataire se fige dans son égoïsme scléreux et s'atrophie.

Les enfants sont les premiers peut-être à développer chez nous les sentiments altruistes supérieurs. Une fois l'impulsion donnée, quand on a commencé à aimer réellement ses enfants, les autres sentiments altruistes viennent et l'on aime par extension toute l'humanité. On comprend ainsi, maintenant, après avoir fait ressortir l'atmosphère affective stimulante, créée par les enfants autour de nous, combien doit être grande la douleur d'une mère, à laquelle la

mort cruelle vient de ravir son enfant. Cette malheureuse aura pendant longtemps sa vie broyée, car elle sera replongée dans un autre milieu ambiant, pour lequel elle est loin d'être adaptée. Les anciens stimulants, les anciens excitants lui manqueront, il faudra qu'elle s'en crée de nouveaux, pendant que tout, dans la vie, lui rappellera encore longtemps l'existence de son enfant. La mère qui a élevé des fils, qui les a nourris de son lait, qui les a choyés, qui s'est habituée à leurs caresses, à ce stimulant naturel, qui les voit, peu à peu, grandir, montrer leurs véritables sentiments, plus ou moins égoïstes, se détacher d'elle pour, un jour, définitivement quitter leur foyer d'enfance et s'en aller au loin, souffre de ce changement de milieu, s'aigrit à la pensée que tant de liens affectifs, indispensables à sa vie, vont bientôt se briser. C'est toute une série importante d'organes centraux qui s'atrophie chez elle, et c'est toute sa sensibilité qui paye les frais de cette atrophie intérieure. Voilà pourquoi aussi on incrimine souvent les mères de devenir des belles-mères acariâtres, jalouses, de faire une guerre continuelle à leurs gendres, au détriment de l'intérêt de leurs enfants.

Nous devons encore attirer l'attention du lecteur sur un autre facteur très important qui se trouve mis en jeu par l'ambiance enfantine et qui contribue beaucoup, selon nous, à les faire aimer par leurs parents. Spencer dit, avec raison, que nous affectons principalement de revoir les endroits où se passèrent les premières années de notre vie, parce que, à la simple vue de ces pays, souvent tout à fait ordinaires, nous nous replaçons de nous-mêmes dans des états affectifs anciens que nous éprouvâmes pendant notre première enfance. Comme ces premiers sentiments furent généralement les plus vifs et les plus agréables, il en résulte pour nous des sensations de plaisir très intense. Ceci est très vrai, et tout le monde l'a éprouvé. Il est telle rue sale, vieille dans

Paris, qui pour nous peut avoir le pouvoir magique de nous replacer dans un état dynamique différent, si quelque souvenir d'un événement agréable de notre première jeunesse y est attaché. Nous aimerons passer par cette rue, tandis que les autres y éprouveront plutôt un sentiment d'horreur. Eh bien, il se passe quelque chose d'analogue avec les enfants.

Seulement, à mon avis, on doit généraliser ce cas isolé d'infantilisme et dire que nous avons tous un *infantilisme psychique latent* qui couve en nous, pour se manifester principalement, à la vue des enfants.

Que sommes-nous, en effet? Qu'est notre conscience? Un amas de souvenirs plus ou moins effacés, des séries d'événements tantôt ternes, tantôt vivifiés, par tel ou tel phénomène extérieur de l'ambiance ou par un effort de la pensée. Un torrent impétueux sort du glacier, il roule, sous un aspect toujours semblable, mais la structure de chacune de ses parties n'est jamais pareille, puisque chaque goutte est immédiatement emportée au loin pour être substituée par une autre, laquelle disparaît de nouveau, et ainsi de suite. Les cailloux qui forment le lit de ce torrent sont constamment roulés, usés et transformés par des frictions réciproques. Le glacier enfin qui alimente ce torrent se déplace à son tour, fond, s'use et ne reste pas un seul instant inactif ou identique à lui-même. Mais les usures et transformations de notre conscience sont encore bien plus saisissantes. Certes, toutes n'ont pas le même sort : il y en a qui meurent définitivement et d'autres qui nous laissent des résidus. Ces derniers, étant plus ou moins vivifiés par le milieu, extérieur ou intérieur, résistent à toute destruction. De ces résidus, les plus vivaces sont justement ceux acquis pendant notre enfance, parce que tout l'organisme a contribué à les créer par sa vie exclusivement affective. Il est un fait certain que nous apprenons beaucoup de choses, mais nous en oublions

aussi une bonne partie; pourtant les souvenirs de notre enfance sont les derniers à s'éteindre, avec l'ultime lueur de notre vieconsciente. Beaucoup de personnes, par exemple, ne peuvent faire d'autres amis ou connaissances que ceux avec lesquels ils se sont liés pendant leur enfance ou leur toute première jeunesse.

Les émigrants nous présentent un autre exemple de cet infantilisme psychique latent. Tout le monde sait que beaucoup de ces derniers, même quand ils font fortune dans un pays, sont obsédés constamment par une sorte de nostalgie : ils ne pensent qu'à une chose, c'est de retourner mourir dans leur pays. Si nous connaissons un patois quelconque ou un dialecte spécial, propre à notre lieu d'enfance, nous sommes souvent heureux de rencontrer une personne avec laquelle nous pourrions échanger quelques mots de ce patois, et ces mots nous viennent d'eux-mêmes, aussitôt qu'on se trouve en présence d'un milieu semblable. Tout cela sont des symptômes d'un infantilisme psychique, latent qui couve dans chaque individu.

D'autre part, toute affectivité intense réveille cet infantilisme, puisque ce dernier n'est qu'une longue série d'années affectives. Ainsi on voit des amoureux s'appeler par des noms enfantins de Mimi, Bébé, Mignon, Lolotte, Coco, etc., leur langage et leur voix même acquièrent le timbre enfantin. Il faut remarquer aussi que nous sommes tous atteints d'une sorte de *micromanie* : nous aimons tout ce qu'est petit, lilliputien, on le désigne par les noms de mignon ou gracieux¹. Chez les femmes nous aimons les petites tailles, les petites extrémités, les petites oreilles, etc. Les peuples asiatiques, comme les Chinois, déforment intentionnellement les pieds de leurs femmes pour leur conserver la petitesse. Les femmes,

1. Le mot grâce ne viendrait-il pas du mot *gracilis* — grêle, enfantin ?

d'ailleurs, pour nous plaire, pour entretenir chez nous ce besoin d'infantilisme, s'entourent de toutes sortes d'objets minuscules, comme breloques, ornements ou d'autres, reproduisant en petit, différents objets de notre milieu habituel¹. Et il est curieux de remarquer que, pendant que le développement progressif, latent des centres, chez nos enfants, les pousse à ces activités plutôt adultes, puisque nous les voyons constamment jouer à la visite, à la maman, à la poupée ou même aux soldats, nous, les parents, nous sommes heureux de nous retremper dans les souvenirs d'enfance. Qu'on se souvienne encore combien ces volcans éteints deviennent vivaces, la nuit, pendant les rêves où l'ambiance n'existe plus pour les couvrir comme d'un manteau épais de cendres étouffantes. Qui ne connaît ces rêves d'enfance, si fréquents, où l'on voit passer, dans le champ conscient, sa vie de collège et même des époques encore plus éloignées, avec une vivacité si extraordinaire ! Micromanie, rêves, ne sont que des manifestations spontanées de ces premières couches intellectuelles qui, pour être submergées habituellement par nos transformations perpétuelles, n'en persistent pas moins dans un tréfond reculé de notre conscience. Il y a donc en nous incontestablement un état latent d'infantilisme qui surgit de lui-même, à la vue de nos enfants, qui se vivifie, qui se replonge dans son milieu aussitôt qu'on se trouve en leur présence. Ne devenons-nous pas un peu comme des grands enfants, quand nous entrons dans leur chambre ? Nous sautons, nous courons, nous imitons tous les cris d'animaux avec eux, bref, tout notre inconscient enfantin, latent nous envahit et se donne libre carrière, à l'aspect de nos enfants.

1. C'est cette même micromanie qui, toute utilité à part, fit créer à l'homme des véritables races de chiens et chevaux qu'on affecte particulièrement, à cause de leur petitesse. Nous aimons les poneys, les tout petits ânes, grands comme des gros chiens, et les femmes font des folies pour les petites levrettes ou d'autres races de chiens minuscules.

Et si ces phénomènes ne se manifestent pas avec tous les enfants, mais seulement avec les nôtres, c'est parce que, par hérédité, ce sont eux principalement qui sont capables d'éveiller ces états latents. Volontiers, je dirais : *similia similia amant*. Et quand on dit couramment que la mère se mire dans ses enfants, il faut y voir la traduction exacte d'un phénomène psychologique certain. Ce n'est pas seulement parce que nos enfants ont généralement de si beaux yeux, pleins d'éclat et d'espièglerie qu'ils nous servent de miroir, mais parce qu'ils réveillent et reflètent tous nos *anciens moi*, tous ces autrefois perdus, passés où nous fûmes si heureux, si insoucians. En un mot, nos enfants nourrissent en nous tous nos premiers dedans conscients, toujours si vivaces et les derniers à s'éteindre. Voilà pourquoi aussi nous aimons tant nos enfants¹.

Cet infantilisme psychique latent doit être ajouté, naturellement, à l'affectivité réflexive, créée par l'enfant lui-même, si l'on veut réellement comprendre comment se développe chez nous l'amour pour nos enfants.

Chaque enfant se forme presque un centre, par ses différents liens affectifs, qu'il a pu se constituer chez nous. La vue de l'enfant suffit pour rappeler tous ces anciens états affectifs ou toutes les joies antérieures. On sait aussi qu'on aura encore de nouvelles joies avec lui. Un enfant personnifie donc, pour ses parents, une immense source de joie et de bonheur. Aussi, est-on souvent content de le montrer à un étranger, croyant lui faire plaisir, le mettre dans le même état joyeux, ce qui n'a pas lieu pourtant, parce qu'il n'a pas le même centre pour lui ou le même passé avec lui que nous. Tout en nous faisant des compliments de l'enfant, il restera

1. Une preuve de plus de l'existence de cet infantilisme latent, chronique et normal nous est donnée par ce même infantilisme psychique, quand il prend des proportions pathologiques et morbides chez certaines personnes, à évolution incomplète.

donc à peu près indifférent. C'est ce qui explique aussi pourquoi, après une longue séparation, avec les enfants, on est tellement exubérant avec eux, à la première rencontre. C'est l'accumulation d'un véritable besoin affectif qui crée l'excès d'énergie et de sentiment. Tout comme le fumeur, après une longue abstinence, ou l'affamé qui fait des bouchées doubles et avale goulument sa nourriture, sans mâcher, nous jouons avec nos enfants, comme des fous, si, par suite d'un voyage par exemple, on est resté longtemps sans les voir.

Dans ma carrière médicale, il me fut donné d'observer plusieurs ménages stériles qui adoptèrent des enfants et les élevèrent absolument comme s'ils étaient à eux. Eh bien, toujours les relations entre ces enfants et faux-parents étaient tout ce qu'il y a de plus normales. Je connais plusieurs vieilles filles qui s'occupent, avec une sollicitude toute maternelle, de leurs filleules. Ce qui prouve donc que le centre affectif se crée, chez les parents, de lui-même, grâce au pouvoir affectif qui se dégage de l'enfant et que la soi-disante voix du sang y rentre pour bien peu de choses. A moins d'adopter un enfant taré ou dégénéré, on peut, je crois, tout aussi bien aimer un enfant étranger, comme s'il était à soi, à condition toutefois qu'on vive toujours avec lui, et qu'on subisse son pouvoir magique dès son plus jeune âge, comme je l'ai démontré.

On peut dire, à mon avis, que l'homme ne vaut que ce que font de lui les stimulants ou les excitants extérieurs qui entretiennent son énergie. Une fois chassés des entrailles de notre mère, nous emportons avec nous, naturellement, un certain nombre de qualités et de prédispositions héréditaires. Mais ce qui donne la plus grande impulsion à cet ensemble de nos capacités héréditaires, c'est notre manière de choisir, dans le milieu ambiant, le stimulant nécessaire,

pour les développer normalement ou pour les faire avorter. Celui qui s'excite constamment par l'alcool, nourrit tout naturellement, jusqu'à l'hypertrophie, tous les éléments centraux qui se trouvent excités par l'ingestion de ce poison chronique. Ce sont les noyaux centraux de son glosso-pharyngien et de son nerf vague, irrités périodiquement par les rasades d'alcool, dans lesquelles se trouvent baignées les fibres terminales de leurs neurones périphériques, qui prennent une prépondérance sur les autres centres et développent ultérieurement, chez notre alcoolique invétéré, ce besoin de rechercher toujours l'excitation spéciale extérieure. L'alcoolique est poussé du dedans par le besoin de boire, comme le génie de Beethoven le poussait à faire de la musique immortelle. L'alcoolique développe chez lui un centre puissant qui se transmet-héréditairement et qui pousse à s'enivrer même sa progéniture. C'est d'ailleurs le même centre hypertrophié qui amène chez lui l'artériosclérose et la cirrhose hépatique, à laquelle il finit par succomber. Ces deux accidents terminaux de l'alcoolisme sont des phénomènes secondaires, engendrés d'abord par la création d'un véritable centre alcoolique. Les lésions essentielles de l'alcoolisme, le vrai siège des ravages principaux produits par l'alcoolisme, d'où partent les autres lésions, doit être quelque part, sur le plancher du quatrième ventricule, au niveau des noyaux d'origine du nerf vague et du centre des vaso-moteurs. C'est d'ailleurs de là que partent les neurones qui s'occupent de surveiller toutes les fonctions hépatiques. Si, psychiquement, le centre alcoolique pousse notre ivrogne chez le marchand de vins, il fait aussi pousser ses cellules hépatiques et adipeuses. Celui qui choisit pour stimulant les femmes, excite à tel point son centre sexuel, aux dépens des autres facultés, qu'il amène chez lui rapidement une véritable surexcitation des appétits sexuels;

ceux-ci submergent toutes les autres facultés et le mènent rapidement à la paralysie générale ou au gâtisme. D'autres choisissent comme stimulant les cartes, le bridge, la manille ou le poker; ils se créent ainsi des facultés centrales, en rapport avec leur passe-temps stupide. Aussi, deviennent-ils d'une dextérité extraordinaire à manier les cartes; ils en rêvent la nuit; ils en parlent constamment; ils acquièrent de véritables centres pour ces jeux ineptes.

D'autres, enfin, trouvent un stimulant naturel, puissant dans le rayonnement des enfants, dans l'atmosphère affective que ceux-ci savent répandre autour d'eux. Les enfants, en nous montrant du sentiment, peuvent nous stimuler ou même nous amuser mieux que le bridge ou l'absinthe. Il s'agit seulement de ne pas pervertir ses meilleures facultés et savoir bien comprendre ces sourires fins et purs. Les enfants se chargent de nous sortir de notre léthargie, ou de la somnolence, dans lesquelles nous avons si souvent des tendances vives à retomber. Il faut savoir regarder les enfants, les cultiver et les comprendre. Tout comme l'orateur public, ils sont toujours dans un état affectif quelconque, qui se lit facilement sur leur physionomie. La gaieté est vite effacée par la tristesse, à celle-ci succède rapidement une prière, après laquelle suit une colère brusque, pour faire place à une peur subite, qui, à son tour, est effacée par un visage franchement amical, animé de nouveau du plus beau sourire. Et tout ceci, tous ces changements spontanés ne s'effectuent pas en paroles, avec des manières ou des réserves, mais très sérieusement et très sincèrement. C'est toute une série de transformations dynamiques qui défile devant nous. Eh bien, nous sommes tellement faits, notre constitution physiologique est telle qu'à la vue de tant de sentiments autour de nous, nous ne pouvons pas rester indifférents. Qu'on se souvienne de ce que j'ai déjà dit plus haut, que le

sentiment engendre le sentiment; c'est une loi physiologique inéluctable à laquelle nul ne peut échapper. La vue de tant d'états affectifs, autour de nous, produit fatalement son effet, nous stimule et nous excite constamment. Il faut donc comprendre qu'il s'établit un lien de relation entre l'agent excitant extérieur et l'élément central qui apprécie cette excitation extérieure. Il est dès lors naturel qu'on arrive à aimer ses enfants au moins comme on aime sa pipe, sa cigarette ou son bridge, qui correspondent également à un besoin central. La fonction crée l'organe. La fonction du père de famille lui crée l'organe ou le véritable centre pour aimer ses enfants. Ces petits êtres, en nous remuant, en nous secouant, en nous labourant, en nous faisant sauter, courir, gambader, rire, en répandant par leurs petites physionomies un philtre spécial pour nous ensorceler ainsi, se créent chez nous de véritables zones placentaires, comme j'ai appelé ces centres par lesquels nous commençons à aimer définitivement nos enfants. C'est d'ailleurs pour nous tout bénéfice, dont nous devons leur être reconnaissants, car, au lieu de développer un centre qui finirait par nous donner le *delirium tremens*, ou une cirrhose hépatique, ou la paralysie générale ou le dégoût de nous-mêmes de voir que nous sommes obligés de courir après une chose aussi inepte qu'un jeu de manille ou de bridge, nous acquérons, grâce aux frais sourires de nos enfants, des centres nobles, supérieurs, les premiers centres vraiment altruistes qui nous font aimer davantage les hommes et le travail. En nous créant ces besoins vraiment élevés, dont nous n'aurons jamais à éprouver ni dégoût, ni regret, nous nous ouvrons la seule voie normale que nous devons réellement suivre et qui est celle de nous transformer régulièrement par les lois naturelles, et non par des poisons abjects.

Ainsi donc, l'enfant, ce petit être égoïste, ignorant,

simiesque, avec des facultés supérieures absentes ou germi-
natives, cet enfant que nous poétisons, que nous idéalisons
est par lui-même plutôt méchant, amoral, mais il contribue
tout de même à nous rendre meilleurs, à nous transformer,
si grande est la force de l'illusion, la force du sentiment
entrevu. Mais tout n'est-il pas illusion ici-bas? Que nous
importe d'ailleurs l'origine du sentiment, pourvu que le
résultat soit bon!

En émettant ces quelques idées sur le besoin impérieux
que nous avons tous de chercher, dans notre milieu ambiant,
un stimulant extérieur pour entretenir notre activité ner-
veuse, et en indiquant les enfants comme le meilleur agent
dynamique, naturel et puissant que la vie de famille nous
offre, d'une façon toute spontanée, mon désir serait de les
soumettre à la profonde méditation des personnes qui
cherchent à se détourner de ces lois naturelles, en introdui-
sant, dans leur foyer, l'application des principes antisociaux
de la théorie de Malthus. Peut-être ces gens, aux vues
étroites et aux conceptions fausses de toutes les lois sociales
les plus sacrées, seront-ils ébranlés, en lisant ces quelques
pages, dans la rationalité de leur manière d'agir, et se ren-
dront-ils compte de tout ce que leur conduite contient de
blâmable et d'irrégulier, à cause de leur abstinence crimi-
nelle de créer des enfants. Si les quelques pages écrites
plus haut, où j'ai essayé, dans les limites permises d'un tra-
vail semblable, sans trop m'écarter de mon principal sujet,
d'indiquer le véritable rôle physiologique des enfants, les
immenses services qu'ils continuent à nous rendre, en nous
transformant constamment par leur stimulation affective,
permanente, pouvaient tomber sous les yeux d'un Malthu-
sien et lui faire renoncer à ses pratiques néfastes, ma satis-
faction serait doublement grande, car, tout en l'instruisant,
je pourrais contribuer peut-être à lui faire créer un enfant,

ce qui augmentera sûrement la somme de son bonheur terrestre. Étant en possession de son enfant, le Malthusien converti pourra, d'ailleurs, plus facilement vérifier tout ce que j'ai dit au sujet du pouvoir magique de cette physionomie toute spéciale. Grâce à la jeune physionomie qu'il aura toujours à côté de lui, l'ex-Malthusien pourra prendre souvent des bains de gaieté, et à force de s'assimiler des sourires frais et innocents, il deviendra souriant lui-même jusqu'à la fin de ses jours.

A la longue, naturellement, la physionomie des enfants change, évolue comme toutes choses ici-bas. Les enfants perdent la fraîcheur de leurs sourires, de leurs expressions, la mobilité de leur physionomie. Différents freins se forment; la volonté, la ruse interviennent pour modifier l'extériorisation d'un sentiment. Les enfants perdent de leur ingénuité et de leur grâce, nous séduisent moins. On entend très souvent autour de soi exprimer, par les parents, cet état de ravissement dans lequel les plonge la physionomie de leur enfant à son jeune âge, avec le regret de ne pouvoir le conserver toujours. « Ah! s'écriera souvent une mère ravie, en extase devant son tout petit enfant : pourquoi ne peuvent-ils pas rester toujours gentils et mignons, comme ils sont maintenant? »

C'est vers l'âge de six à sept ans, je crois, que cette première transformation s'effectue dans la physionomie de l'enfant. Les centres commencent à progresser sérieusement, franchissent des étapes importantes, en apprenant mieux à connaître le milieu ambiant, y compris l'élément humain. Des freins intérieurs, importants commencent à fonctionner chez l'enfant, d'une façon énergique, pour modifier toute manifestation spontanée du sentiment, et la physionomie naturellement supporte le contre-coup de toutes ces modifications progressives. C'est ainsi, qu'en poursuivant leur

évolution, les enfants qui nous ont tant charmés par leurs frais sourires arrivent, à un certain âge, qu'on appelle ingrat, à posséder des physionomies adéquates. Entre onze et quatorze ans, ils sont en pleine évolution et leurs sentiments également. Ce ne sont plus des enfants, mais ce ne sont pas encore des hommes ou des femmes. Leurs physionomies expriment le plus souvent l'hébétude et la confusion. La disproportion de leur corps, avec leurs membres développés outre mesure, influe sur l'impression qui se dégage de leurs traits et rend celle-ci peu favorable. A cet âge-là, les enfants sont déjà conscients d'ailleurs du peu de succès qu'ils obtiennent dans le monde, ce qui contribue encore à augmenter leur confusion visible sur la physionomie.

Il est inutile de poursuivre plus loin ici l'analyse des phénomènes qu'engendre la physionomie de l'enfant. Ce que nous avons dit doit suffire pour bien prouver au lecteur que les enfants, comme les autres hommes, nous sont reliés par les yeux et le sentiment. Ils possèdent le sentiment, nous possédons les yeux pour le voir, l'apprécier. Grâce à ces deux liens organiques ou à ces deux facultés qui s'enchevêtrent constamment avec des réactions et des contre-réactions multiples, la physionomie chez l'enfant, tout comme chez le tribun public, devient un organe spécial, avec des attributs nouveaux, et des fonctions excessivement importantes. La physionomie de l'enfant, comme j'ai essayé de le prouver, arrive à rayonner, dans le vrai sens du mot, et à produire des effets dynamiques considérables autour d'elle, en prenant une part très active dans la constitution de ce sentiment organique, solide et sacré qui n'est autre que l'amour sans borne que nous avons pour nos enfants. Peu à peu, l'enfant sait se faire aimer lui-même par ses parents, grâce à sa physionomie. Tel est le rôle élevé, non encore entrevu, je crois, jusqu'à présent, de la physiognomique chez l'enfant.

CHAPITRE X

LA PHYSIONOMIE MÉDICALE

Il y a encore une physionomie que je dois examiner, au point de vue de ses effets dynamiques, parce qu'elle est d'une portée sociale, considérable et parce qu'elle nous touche de bien près. Je veux parler de la physionomie des médecins. Ceux-ci se servent de leur physionomie pour faire de la suggestion, pour faire de la thérapeutique, et pour établir leur diagnostic. La physionomie du médecin a donc, par moments, des fonctions spéciales, un pouvoir spécial, et il est intéressant d'examiner tout cela de plus près, si l'on veut prendre connaissance de tous les effets dynamiques, engendrés par cet organe, qui acquiert, grâce à un entraînement progressif, des attributs particuliers.

Nous avons déjà vu que le tribun politique sème principalement du sentiment autour de lui, grâce à sa physionomie; il remue, électrise les foules enflammées pour les précipiter à l'assaut de toutes les entraves que les Bastilles ou d'autres vestiges de la tyrannie opposent à l'essor sacré de la liberté. L'enfant, avons-nous démontré, devient un

agent dynamique d'un autre ordre, grâce à sa physionomie toujours fraîche, ignorante des lois de la ruse et de la dissimulation : il répand autour de lui une atmosphère affective d'amour et de gaieté. Le médecin a un autre rôle élevé à remplir ici-bas : il guérit et soulage l'humanité souffrante. Par sa physionomie, par ses grimaces, il répand la santé autour de lui. Ce qui forme l'auréole autour de la physionomie du médecin, c'est une atmosphère calme, sereine de confiance, de courage et d'espoir, qui produit une action salutaire et franchement bienfaisante sur le malade.

Le médecin répand la santé, guérit par sa physionomie, sans médicaments. Voilà la thèse que nous allons essayer de démontrer. Plusieurs facteurs sociaux et psychologiques interviennent pour produire cet effet curatif de la physionomie, chez le médecin.

Il faut d'abord comprendre que le médecin, grâce à ses fonctions spéciales, grâce à ses connaissances techniques, grâce à son entraînement permanent contre la réflectivité de la souffrance, ne se trouve pas, avec son malade, dans des conditions d'existence ordinaires, d'homme à homme. Le médecin n'est pas accordé avec l'état affectif de son malade; le médecin ne souffre pas, *ne doit pas souffrir*, à la vue de son malade, comme le feraient tous les autres hommes. Au lieu d'être accordé avec l'état affectif, actuel du malade et de répondre par un réflexe, comme ce serait le cas pour n'importe qui de l'entourage du malade, le médecin est surtout accordé avec *l'avenir* du malade; c'est-à-dire il montre à son malade le sentiment que lui inspirent son avenir ou l'issue de sa maladie. Or, comme on doit toujours montrer au malade la plus grande confiance en un succès terminal, il en résulte donc pour le malade, de cet accord du médecin avec son avenir, le premier élément de confiance

qui commencera à se former chez lui, à la vue de la physionomie de son médecin.

On doit se rappeler, en effet, que le médecin fait, dès le commencement de ses études, un entraînement vigoureux et intelligent pour résister contre le pouvoir réflexe de la douleur, afin d'être à même de mieux la vaincre, en la regardant objectivement, avec la liberté de tous ses centres. Là, où tout le monde perd la tête, ses moyens d'action, souffre, en voyant la souffrance, et contribue encore à l'exaspérer, en provoquant des réactions multiples et nuisibles pour le malade, le médecin est le premier homme qui doit faire taire son cœur pour ne penser qu'au bien de son malade. La douleur humaine devient, pour le médecin, un élément intellectuel qui excite sa combativité professionnelle, et, afin d'en venir à bout, rien ne lui coûte de faire abnégation complète de sa vie. Les nombreux exemples ne manquent pas pour démontrer que le danger de mort ou du sacrifice de leur santé n'a jamais fait reculer aucun médecin, quand il s'agit réellement de porter aide à son semblable ou bien d'arracher à la science quelque nouveau secret dont l'humanité est la première à profiter. On n'a qu'à consulter, dans nos hôpitaux de Paris, la longue liste de médecins ou internes emportés en pleine jeunesse, après avoir contracté le germe fatal au chevet de leurs malades. La douleur, en somme, est souvent un danger, et pendant que tout le monde se laisse fasciner par ce danger, pour en subir l'effet réflexe, mécanique, le médecin lui résiste courageusement, en essayant de le terrasser ou de le circonscire. Pour le médecin donc la souffrance et la mort constituent les éléments permanents de son ambiance avec lesquels il s'adapte parfaitement, pour le plus grand bien de l'humanité souffrante, car elle est la première à retirer tous les bénéfices de cette irréceptivité professionnelle du médecin.

On ne doit pas conclure de là que le médecin est privé de toute espèce de sensibilité, ce qui est la bêtise la plus monstrueuse que ce bon public, qui n'est habitué souvent qu'à voir la surface des choses, au lieu de connaître leur fond, répète si volontiers, en parlant des médecins. Le public, pour qui le médecin souffre souvent doublement, d'abord en inhibant sa douleur, deuxièmement en déplorant parfois son impuissance scientifique, oublie que celui-ci possède un cœur, comme tout le monde, mais qu'il sait, au moment voulu, lui donner un tour de vis supplémentaire, le tordre un peu plus, afin de montrer tout de même au malade un visage serein ou même souriant. Le médecin est donc doué d'une sensibilité spéciale, atténuée, refrénée, savamment dosée et savamment extériorisée surtout. Il connaît la puissance de sa physionomie et quand même il aurait des tendances réflexes à exprimer une douleur pour se soulager, comme tout autre homme, il s'imposera une grimace, en rapport avec la situation ou avec son devoir de médecin. De cette sensibilité spéciale résulte le premier choc inhibitoire et salutaire pour le malade.

Chaque médecin a eu, dans sa carrière médicale, des nombreux cas, où il a pu constater sur le malade et son entourage même le premier effet inhibitoire de son irréceptivité affective, professionnelle. Ainsi, par exemple, il arrive fréquemment à un médecin, quand il donne ses soins à un malade, atteint d'une affection aiguë ou chronique qui suit normalement son cours, d'être appelé, en toute hâte, auprès de lui, sous prétexte d'une aggravation soudaine dans son état. Il accourt, naturellement, à l'appel de la famille, et trouve tout le monde bouleversé, affolé, effrayé. Une véritable atmosphère de panique règne autour du malade et risque presque de le gagner lui-même; quelquefois il apprendra, à sa grande surprise, que

le malade se croyant perdu, fit ses adieux à toute la famille, en vue de sa fin prochaine. Si le premier coup d'œil qu'il jette sur son patient lui démontre que l'affolement universel était absolument injustifié, il se dégagera immédiatement, pour tout l'entourage, une impression de calme et de satisfaction. Rien qu'en se montrant, en interrogeant tout le monde, il arrive à calmer les esprits, par suite de son irréceptivité, de la résistance qu'il oppose à se laisser gagner par le sentiment universel de panique. Aussitôt qu'on voit arriver le médecin, tout le monde le regarde, l'épie et cherche à l'influencer; mais voyant qu'il reste calme, impassible, on se calme soi-même. Plus tard, naturellement, le médecin se livrera à un examen approfondi de son malade, verra que toutes les craintes furent exagérées, apaisera tout le monde par des arguments, par le raisonnement, mais l'organe, chez lui, qui frappera, avant tout, le malade et la famille, sera encore sa physionomie. C'est sur elle qu'on essayera de lire la confirmation naturelle de toutes les paroles d'encouragement et d'espoir, par lesquelles le médecin consolateur essaye d'amener le calme définitif dans une famille vainement affolée.

Le meilleur exemple d'irréceptivité affective, professionnelle, c'est celui que présentent, naturellement, les chirurgiens. Aucune chirurgie ne serait possible si ceux qui doivent opérer ou faire souffrir, dans le présent, quelqu'un, afin de lui donner un avenir exempt de souffrances, étaient doués d'une sensibilité ordinaire. Évidemment, grâce à l'emploi du chloroforme, le chirurgien n'a plus à redouter, chez lui, le réflexe que pourrait lui occasionner la sensation d'enfoncer le scalpel dans la peau de son malade. Mais, même dans ces cas d'interventions chirurgicales graves, où les malades sont souvent effrayés par la vision de leurs futures souffrances, la figure calme et impassible du chirurgien, à qui ils se sont

confiés, produit sur eux une action inhibitoire, salutaire. Le chirurgien, en plaisantant son malade, en lui parlant même, avant de lui administrer le chloroforme, contribue beaucoup à lui communiquer son calme, à le rendre docile, à apaiser ses futures craintes de souffrance.

L'irréceptivité affective du médecin lui donne une autre qualité éminemment utile. Elle lui donne l'objectivité qui lui permet de faire son diagnostic exact, car la physionomie du diagnostic n'est pas celle du traitement. C'est là surtout, pendant que le médecin fait son diagnostic, que sa physionomie se montre objective, froide, scrutatrice. La physionomie confiante et encourageante de l'avenir est surtout celle qu'on prend pour formuler le traitement. Mais, au début, il tâche de recueillir le plus d'éléments possibles sur cette somme de douleurs que le malade figure devant lui, afin de pouvoir les enrayer. Je ferai remarquer que le public aime cette objectivité, chez le médecin, pendant le diagnostic. Plus le médecin s'est montré curieux, plus il a fouillé et examiné son malade, plus celui-ci se sent déjà rassuré par une investigation aussi minutieuse. On entend souvent les malades dire, après leur première visite rendue au médecin : « J'ai été bien examiné ! » Rien que cette idée leur procure déjà un peu d'apaisement.

Si je devais donc représenter par une comparaison les principales qualités que doit posséder le médecin, à la première visite que le malade lui rend, je dirais volontiers qu'au début il doit revêtir le masque d'un juge d'instruction, pour mettre ensuite celui du véritable médecin faisant de la thérapeutique ; ce dernier varie, comme nous le verrons plus loin, selon le cas, selon le malade, tout en conservant une propriété fondamentale.

Il résulte donc bien manifestement de ce que nous venons de dire que le médecin, en présence de son malade, ne se

trouve jamais dans des conditions ordinaires et normales de son existence. On a beau être irréceptif, objectif, bien entraîné contre le pouvoir réflexe de la douleur, mais cela demande tout de même un grand effort de volonté de résister toute la journée à tous les assauts de sensibilité qui vous envahissent. A chaque visite, devant chaque malade, le médecin subit une nouvelle transformation, s'adapte d'une manière différente, tend son système nerveux sur un autre ton, afin d'obtenir de lui tout l'effet moral, nécessaire sur la mentalité ébranlée de son malade. Quand, à la fin de la nombreuse tournée quotidienne, après avoir subi toutes les transformations et avoir exhalé pour ainsi dire sa part de santé, d'encouragement et d'énergie à tous ses malades, le médecin trouve enfin la possibilité de rejeter tous les masques et de se retremper un peu, dans des conditions normales d'existence, comme tout homme ordinaire, sa satisfaction, naturellement, en devient très vive. J'ai même remarqué que beaucoup de médecins s'adaptent tellement bien avec leurs malades, pour l'exercice de leur profession, qu'ils se trouvent complètement dépaysés avec ces mêmes malades, si aucun lien professionnel ne les relie plus.

Le premier choc inhibitoire qui résulte, pour le malade, de la physionomie du médecin est donc dû à un effet purement mécanique. Il découle logiquement de l'irréceptivité et de l'objectivité professionnelles du médecin. Armée de ses propriétés, purement mécaniques ou professionnelles, la physionomie du médecin devient encore plus active, car tout médecin fait de la suggestion auprès de son malade, et pour faire de la bonne suggestion curative, il est indispensable de bien savoir manier sa physionomie.

Nous devons donc examiner maintenant comment le médecin fait de la suggestion curative par sa physionomie

ou par les différents sentiments que celle-ci doit extérioriser.

Il va de soi que je n'étudie nullement ici la suggestion comme moyen de thérapeutique ou dans ses rapports généraux avec la Pathologie. Je me contente uniquement d'examiner, de plus près, le rôle de la physionomie du médecin, dans ce phénomène de liaison qui se produit, tout naturellement et logiquement, entre le médecin et le malade, et qui n'est autre qu'une suggestion absolument utile et curative du dernier par le premier.

Tous les médecins font de la suggestion avec leurs malades, grâce à la physionomie. La suggestion, pourrait-on dire, est un véhicule par lequel sont administrés tous les moyens de thérapeutique. Même le chirurgien, qui décide son malade à se soumettre docilement à une opération sanglante, agit en partie par la suggestion, puisqu'il lui affirme toujours la guérison ou le soulagement de ses douleurs. Seulement, dans certains cas, on se sert exclusivement de ce véhicule, c'est-à-dire de la suggestion, pour guérir son malade, ce qui prouve son énorme efficacité. Si la suggestion est faite à l'état de veille, le rôle de la physionomie saute aux yeux; si l'on a recours au sommeil hypnotique, c'est encore par la physionomie qu'on endort le malade. L'effet dynamique et curatif de la physionomie chez le médecin reste donc toujours constant, qu'on choisisse la suggestion comme moyen exclusif de traitement ou bien comme adjuvant de tout autre traitement.

Comment le médecin fait-il cette suggestion auprès de son malade? Par quel miracle obtient-il ces effets curatifs de sa physionomie? Quel est le sentiment que sa physionomie doit toujours extérioriser, afin que le malade sorte toujours de plus en plus rassuré, après avoir vu son médecin? Car nous connaissons déjà, pour l'avoir dit maintes fois, tout le

pouvoir dynamique d'un sentiment bien extériorisé. Il est donc incontestable que si le médecin parvient, comme un sorcier, à montrer, d'une façon intelligente, un bon sentiment curatif à son malade, celui-ci en éprouvera immédiatement tout l'effet bienfaisant par réflexe. Eh bien, il n'y a qu'une réponse à toutes ces questions. Le sentiment qui doit toujours animer la figure altruiste¹ du médecin, c'est la *confiance* en l'avenir du malade. Le malade qui vient, chez son médecin, avec un potentiel d'énergie abaissé, qui a peu de confiance en son avenir, en sa guérison, que tout le monde ne fait que plaindre, en lui montrant des figures attristées, avec des perspectives sombres, sera heureux de voir un être humain qui lui montrera une physionomie tout à fait contraire à celle qu'il a l'habitude de voir autour de lui. S'il peut donc, chaque fois qu'il quitte son médecin, emporter, dans ses centres, quelques éléments impondérables de confiance que celui-ci a su intelligemment faire rayonner autour de sa physionomie, son état de santé se trouvera peu à peu amélioré, car ces éléments impondérables finiront, à la longue, par s'accumuler et constituer chez lui un sentiment solide et organique de confiance et de foi en son avenir.

Les malades d'ailleurs, eux-mêmes, expriment bien souvent le mobile puissant qui les pousse à aller chez tel ou tel médecin. « J'ai confiance en mon médecin », disent-ils volontiers, pour caractériser d'un seul mot le lien puissant et organique qui s'est formé entre eux et leur médecin. Or, il faut comprendre qu'en disant cela, le malade exprime réellement le degré de confiance détenu par son médecin, en possession de presque tout son avenir, mais je crois qu'une bonne part revient aussi au médecin lui-même qui sait si bien extérioriser ce sentiment éminemment curatif.

1. Je dis altruiste, parce que le médecin ne doit jamais oublier que la figure ne lui appartient pas, mais est à son malade.

Au lieu de dire « j'ai confiance en mon médecin », je crois que le malade serait plus dans le vrai, en disant « j'ai confiance en moi, à la vue de mon médecin ». Autrement dit, le malade ne fait que transposer une sensation subjective à un objet extérieur. Ce qui se passe en lui-même, ses propres méfiances détruites, il les attribue au médecin qui devient ainsi le détenteur de sa confiance. C'est un procédé habituel de notre mentalité. *La confiance en soi devient confiance en le médecin. Le moi transformé devient extérieur*, nous ne mentalisons jamais autrement.

Bien des éléments primordiaux concourent pour former définitivement ce lien organique, qui réunit chaque malade à son médecin et qui n'est autre que le sentiment de confiance. Il est tout à fait inutile de les énumérer tous ici, mais j'en indiquerai quelques-uns qui peuvent avoir de l'intérêt pour nous.

Il y a d'abord toute une série d'antécédents que le malade a pu avoir avec son médecin. Il est naturel que si le malade fut déjà guéri, une fois, d'une maladie par son médecin, il retournera volontiers chez lui une autre fois. Souvent, ce sont les amis ou les connaissances qui se chargent de semer, chez le malade, ces premières graines de confiance, si celui-ci ne possède encore aucun passé, d'essence confiante, avec son médecin. Parfois aussi, c'est tout simplement la notoriété du médecin, sa réputation universelle qui jettent les premières bases, chez son malade, pour engendrer son sentiment de confiance, à l'état naissant. Si je cite ces causes originelles de la confiance chez le malade, c'est pour bien montrer que celui-ci, même avant d'aller se faire examiner, se trouve déjà dans un état affectif, spécial qu'on peut appeler confiant. Nous avons déjà vu quelque chose d'analogue dans l'amour inné que nous avons pour nos enfants et dans l'état affectif de celui qui va à une réunion politique. Ce que nous

venons de dire prouve, en tout cas, que le malade se trouve déjà en partie suggéré, avant d'aller subir sa suggestion définitive.

On peut définir, je crois, la confiance, en disant que c'est un sentiment stimulant ou tonique qui a essentiellement des rapports avec l'avenir. Avoir confiance en quelqu'un veut dire croire ou envisager un rapport favorable entre son avenir et un autre homme pouvant l'influencer. Il est certain que chaque malade est malheureux, souffre non seulement de son présent, mais également de son avenir. Les malades s'empoisonnent, aggravent leur état, s'autosugèrent, en pensant constamment aux souffrances futures qu'ils auront à supporter. Ce cauchemar de l'avenir qui les obsède, jour et nuit, qui les ronge et exaspère leur douleur présente, finit par abattre leur dernière résistance morale, épuise inutilement leur réserve d'énergie et supprime chez eux toute espèce de courage et d'espoir. Un malade sera toujours très patient, supportera parfois des douleurs très violentes, pourvu qu'on lui fasse entrevoir un terme à celles-ci. Peu importe que ce terme soit dans huit jours, un mois ou un an; l'essentiel, c'est d'entretenir toujours, chez lui, la croyance en un demain, aussi éloigné soit-il, sans douleurs. Un malade, en un mot, qui voit toujours l'avenir en noir, sera privé de ce stimulant naturel que peut lui donner un sentiment d'espoir et de confiance; aussi voyons-nous souvent le malade, las de souffrir, abandonné par toute idée de voir une fin à ses douleurs, n'ayant plus devant lui que la perspective d'éternelles tortures, jusqu'au dernier souffle de sa vie, y mettre fin par un suicide. L'avenir joue donc un rôle énorme dans la mentalité de chaque malade, comme agent stimulant ou déprimant l'organisme, selon qu'il est orienté vers tel ou tel pôle. Et si le médecin sait au moins transformer cet avenir chez le malade, le rendre rose pour

lui, le service qu'il lui aura rendu sera déjà incalculable. Savoir substituer chez chaque malade des idées roses, stimulantes, vivifiantes, à la place d'idées noires, déprimantes, est un acte de bonne thérapeutique, qui facilite énormément l'effet de tous les autres moyens curatifs.

Tout contribue chez le médecin à inspirer cette confiance au malade : sa richesse, sa renommée, son esprit, ses relations, ses attitudes, sa voix, ses gestes, etc..., tout ce qu'on réunit généralement sous le nom de *prestige*, mais le principal élément de ce sentiment solide et organique se dégage tout de même de la physionomie et de l'expression qu'elle sait prendre, pour bien faire graver, dans l'esprit du malade, ces données de foi et de confiance en son avenir. Je sais bien qu'il y a aussi quelquefois des cas où les malades se font soigner par correspondance, sans même avoir jamais vu leur médecin, mais ce sont d'infimes exceptions. Nous sommes tous tellement faits, chacun développe tellement sa faculté anthroposcopique, que c'est par les yeux principalement que nous apprécions un sentiment qui nous communique son effet. Nous pouvons donc dire, sans craindre d'être taxés d'exagération, que si le malade sort encouragé, réconforté, soulagé, après chaque visite qu'il rend à son médecin, c'est que ce sentiment réconfortant s'est dégagé principalement de la physionomie du médecin. Tel est donc le pouvoir curatif et suggestif de la physionomie médicale. Elle exprime toujours la confiance, elle est accordée avec l'avenir du malade, au lieu d'être avec son présent. Et comme le médecin voit cet avenir en rose pour le malade, sa physionomie reste calme, sereine, même plutôt gaie. Si nous pensons encore à l'objectivité du médecin, à son irréceptivité professionnelle, nous obtenons donc, chez le médecin, un ensemble de qualités affectives qui, étant bien extériorisées, doivent agir efficacement. D'autre part, tout ce que

le médecin a emmagasiné d'études, de connaissances et d'énergie se reflétera tout naturellement sur sa physionomie sous forme de certitude de pouvoir maîtriser le mal. Tant d'assurance, tant de calme, entrevus par le malade, ne manqueront pas d'inhiber ses alarmes, de le rassurer sur son avenir et de lui communiquer l'énergie réelle qu'ils représentent. La digue que le médecin oppose, grâce à sa physionomie, à l'action dissolvante de tous les éléments destructifs de l'organisme se consolide. Au lieu d'un seul choc inhibitoire que le malade reçoit et dont nous avons déjà parlé plus haut, ils se multiplient tous, dans un sens favorable. Non seulement le malade voit, chez son médecin, une figure calme, sereine, placide, mais même souriante et confiante en son avenir. Le malade se sent donc de plus en plus rassuré et c'est par la physionomie du médecin qu'il reçoit les meilleurs médicaments.

Mais le médecin possède encore d'autres moyens actifs pour consolider ce sentiment de confiance que sa physionomie doit toujours exhaler et qu'il s'agit d'inoculer au malade. *Le médecin affirme*. Et il affirme bien, énergiquement, avec des accompagnements de gestes et de voix. Au besoin, il ordonne pour transformer son pouvoir affirmatif en pouvoir impératif.

L'art de bien affirmer, le pouvoir de bien affirmer, par la physionomie, tel est le secret de la suggestion et de l'action curative du médecin. On ne se rend pas bien compte de l'action multiplicatrice d'une affirmation, extériorisée avec certitude ou autorité même. Dans la vie privée, tout le monde affirme en parlant. Aussi, ne peut-on pas voir deux personnes parler entre elles, sans que leur tête et leurs yeux ne marchent constamment pour affirmer ou pour nier. Même les enfants, quand ils parlent, appuient toujours leur affirmation par des gestes équivalents. On dirait que nous

avons tous ce besoin instinctif d'augmenter la force pénétrante d'une idée affirmative. Mais de même qu'une idée extériorisée, par son langage ordinaire, gagne en force de pénétration, grâce au concours du langage visuel, de même sa force augmente infiniment plus, si elle vient à être confirmée par un autre homme. Les exemples ne manquent pas, dans la vie courante, pour démontrer cette vérité banale. L'inventeur est longtemps travaillé par une idée neuve; il n'ose pas la sortir, parce qu'il n'éprouve aucune confiance en elle. S'il l'extériorise et s'il trouve un confirmateur, son énergie est immédiatement décuplée, et il se lancera dans des expériences bien coûteuses. Dans les paniques, par exemple, qui s'emparent de n'importe quelle collectivité humaine, la force d'affirmation amène des catastrophes, avec un contingent souvent élevé de victimes, uniquement grâce à l'affirmation, par tout le monde, d'un danger, souvent inexistant. J'ai maintes fois constaté ce pouvoir d'affirmation, dans des familles où existe un malade quelconque. Ainsi, il arrivera, par exemple, que les deux parents, aimant également leur enfant, l'entendent tout à coup tousser d'une façon rauque, sinistre. Tous les deux se regarderont, penseront au croup, avec toutes ses conséquences terribles, *mais n'oseront pas prononcer le mot* pendant longtemps. Tant qu'ils ne parlent pas, ils sont à peu près tranquilles, mais si l'un d'eux a le malheur de prononcer ce mot terrible, la force d'affirmation commence à agir, l'idée naissante devient idée vive, entraînant avec elle toutes sortes d'états dynamiques. On est deux à croire au croup; c'est donc plus vrai, les deux parents deviennent affolés, en parlent, se resurgèrent sans le savoir, et n'obtiennent de soulagement que grâce à la visite du médecin.

Eh bien, en entreprenant, par exemple, de faire l'orthopédie physique et morale de son malade, en se chargeant de

le désintoxiquer, le médecin arrive, en affirmant tous les jours, à maîtriser, à museler les tendances morbides de son malade, tout en étayant et consolidant le peu d'énergie saine, non dégénérée. Par le geste, par la voix, par son cœur, par sa physionomie qui résume tout cela, car c'est elle principalement qui est épiée et comprise par le malade, le médecin arrive à chasser tous les cauchemars qui obsèdent son malade, qui minent et sapent sa santé. Bien entendu, nous mettons de côté tous les cas pathologiques où le savoir technique du médecin produit surtout son effet curatif. Je n'ai en vue que l'action morale du médecin qui est aussi énorme et sans laquelle aucune bonne thérapeutique n'est possible, même dans les cas où la maladie est due à une cause organique.

Toujours, ils'agit pour le médecin de pouvoir *bien affirmer*, afin d'amener le résultat voulu, substituer habilement, par le geste et la grimace, un sentiment de confiance à un sentiment de découragement dissolvant, et obtenir ainsi des effets curatifs, durables. Chez l'intoxiqué, l'asthénique, l'alcoolique, le névropathe, ou tous les autres malades, chez tous ceux, en un mot, qui ont leur potentiel dynamique abaissé de plusieurs degrés, le médecin commet régulièrement cette substitution, en affirmant, à chaque occasion qu'il a de voir son malade, le contraire de ce que l'état conscient, pathologique de celui-ci lui suggère.

Un intoxiqué, nous l'avons déjà dit dans le chapitre précédent, est un homme qui désorganise son sain équilibre intérieur, par suite d'une surexcitation artificielle de certains éléments centraux, de la prépondérance qu'il donne à ces derniers au détriment des autres. On peut tout aussi bien s'intoxiquer par un poison extérieur, la morphine ou l'alcool, comme par un poison intérieur, en voyant toujours l'avenir en noir, comme font, par exemple, les hypocon-

driaques ou tous les malades en général. Sous ce rapport-là, chaque malade peut être considéré comme un intoxiqué, à cause de son avenir sombre, qui a toujours des tendances à se mettre trop en avant dans son champ conscient, et d'amener ainsi beaucoup de phénomènes dépressifs, désorganisant inutilement sa santé. Souvent ces malheureux, avec leurs modes de vie artificiels, sont les esclaves impuissants de leurs excitants extérieurs ou intérieurs. Ils ont bien quelques éléments centraux encore sains, quelques restes d'énergie non déformée qui se révoltent contre telle ou telle intoxication; parfois ils voudraient se raidir contre les besoins artificiels, s'en débarrasser, pour rentrer dans la vie normale de tout homme sain, mais ce résidu d'énergie saine est si faible, si dominé par les impulsions morbides, qu'il leur est impossible de lui obéir. Il existe, en tout cas, chez chaque malade ou chez l'intoxiqué, au moins, un *désir de guérir*. Eh bien, dans ce désir du malade, le médecin trouvera toujours un auxiliaire précieux, pour conduire souvent son malade jusqu'à la guérison, ou du moins lui faire supporter patiemment tous les inconvénients d'une longue désintoxication. Le désir, en général, est plus qu'une idée; le désir est une tendance vive souvent d'un état idéal à se traduire au dehors par un acte. On est obligé parfois d'employer des freins puissants pour rentrer un désir. Tout désir est donc, par l'intensité de l'avenir qu'il déroule devant le sujet, un commencement d'acte. On peut considérer, je crois, le désir de guérir de tout malade un peu comme l'idée non confirmée encore de l'inventeur qui l'obsède jour et nuit. Le malade également est poursuivi constamment par ce désir qu'il cherche à réaliser. Tel est l'auxiliaire précieux que le médecin trouve dans la mentalité de chacun de ses malades, tel est le germe embryonnaire, utile dont tout médecin doit s'emparer; il le cultive soigneusement, pour le

transformer en floraison abondante qui, en s'épanouissant dans le cerveau du malade, pour son plus grand bien, en chassera définitivement tous les germes morbides, produits par l'auto-intoxication ou l'intoxication antérieure.

Pour cultiver ce germe précieux, le médecin affirmera énergiquement, ordonnera au besoin, car tout le monde sait qu'ordonner n'est qu'une manière d'extérioriser sa volonté. En affirmant, le médecin consolide le désir ou la tendance naissante de son malade à guérir. En ordonnant, cet effet est encore doublé. Car tout ordre demande, par réflexe, l'exécution, excite tous les instincts serviles, inconscients, enfouis dans chaque homme. Si le médecin extériorise bien son ordre, son malade ne pourra faire autrement qu'obéir, sans compter le pouvoir réflexe que possède la volonté du médecin. d'engendrer la même volonté chez le malade. C'est ainsi, grâce à toutes ces actions et réactions, que le médecin, intelligent et dévoué, tout en trouvant un appui fidèle, chez le malade, même dans son reste de raison embryonnaire, non encore altérée par les excitations extérieures et intérieures, conduit celui-ci par la main, comme un enfant faible et malheureux, incapable de se reconnaître, au milieu de toutes les impulsions artificielles qu'il s'est créées et qui font de lui leur jouet. A la partie saine de son patient le médecin fabrique des tutelles savantes, qui, en la renforçant, finissent par redresser complètement le malade, courbé sous le poids de toutes espèces d'intoxications. Si le médecin voit son client tous les jours, il affirmera tous les jours, il ordonnera tous les jours, et c'est ainsi qu'il soutiendra et guidera le malade, à travers toutes les difficultés que celui-ci éprouve, avant de retrouver son équilibre définitif.

Le lecteur a compris de lui-même que, durant toutes ces leçons d'orthopédie morale, la physionomie du médecin joue un rôle immense. C'est elle qui exhale pour le malade

la santé dont il a tant besoin, c'est elle qui ordonne, c'est elle qui affirme, c'est elle qui devient pour ce dernier la source de santé, d'énergie et de confiance en son avenir, éléments qui lui faisaient complètement défaut avant. En faisant de la suggestion, le médecin se conduit comme un habile prestidigitateur : une idée, enfouie quelque part loin, chez le malade, submergée par d'autres, nuisibles, qui sont plus au premier plan, est sortie, peu à peu, de son obscurité et reprend la place prépondérante dans le cerveau de son malade. En affirmant tous les jours, il augmente l'énergie éteinte de cette idée. Avec ce système, on pourra donner tous les médicaments qu'on voudra, on sera toujours sûr d'avoir du succès.

La physionomie du médecin doit donc toujours rayonner pour confirmer le malade dans ses espoirs naissants; afin d'*inspirer* la confiance, sa physionomie doit *expirer* la confiance, répandre autour d'elle une atmosphère de foi et de confiance. Il est également nécessaire pour cela que le médecin soit, au moins en présence du malade, plein de confiance en lui-même, en ses propres forces, en sa propre énergie, en son propre potentiel. Comment un médecin qui douterait de lui-même, de sa science, de son diagnostic, de son lendemain, qui est quelquefois plein de préoccupations, de soucis et peu apte à se mettre dans cet état d'harmonie complète indispensable, pour extérioriser un sentiment, d'une façon parfaite, sans montrer la moindre hésitation, le moindre flottement, pourra-t-il obtenir alors tous les effets curatifs de la physionomie? S'il est timide, il risque de laisser voir sa timidité, ce qui impressionnera tout de suite très mal son malade; sans compter que celle-ci réflexivement exaspérera encore la phobie toute naturelle de son client; s'il hésite dans son diagnostic et qu'il ne sache pas le cacher, la conviction du malade sera ébranlée,

il le quittera avec un sentiment de méfiance. Le médecin doit donc savoir tout cela et « être construit, carré de la tête à la base », comme dit Nietzsche, ou bien se décider quelquefois à s'imposer, dans l'intérêt du malade, tous les inconvénients d'un cabotinage, contre lequel proteste tout le fond honnête et loyal de sa nature. C'est ce qui constitue la force de tous les charlatans, empiriques, rebouteux et toutes sortes d'inspirés des deux sexes, qui encombrant malheureusement la carrière médicale, en exploitant la crédulité publique. Tous ces gens, sans scrupules, sans conscience et sans instruction, possèdent un don remarquable que le médecin consciencieux s'acquiert péniblement : c'est le don du cabotinage ou du mensonge facile, avec une effronterie, une assurance superbes, malgré toutes les preuves manifestes du contraire. Le médecin aussi est quelquefois obligé de s'imposer les sacrifices du pieux mensonge, dans l'intérêt du malade : tantôt c'est pour donner un peu d'espoir à la mère malheureuse, qui voit son enfant fatalement condamné ; tantôt il est obligé d'inventer quelque chose pour cacher son impuissance scientifique et professionnelle de lutter contre un cas désespéré. Mais il le fera gauchement et maladroitement : sa probité instinctive le desservira mal, dans ces cas-là. Tandis que les charlatans, les empiriques, grâce à leur ignorance, à leur cynisme congénital, n'ont pas ces scrupules à surmonter. Le vide de leurs centres leur assure toujours une physionomie calme, sereine, et au besoin autoritaire qui plaît au public, parce qu'elle lui inspire confiance, en reflétant le néant intérieur, couvert par le masque du mensonge naturel. Aussi, y a-t-il beaucoup de charlatans qui, en affirmant bien, guérissent, grâce à leur physionomie, et produisent des miracles là où un médecin consciencieux et honnête n'a su que provoquer un sentiment de méfiance. Les méde-

eins doivent donc savoir se servir intégralement de leur physionomie et, puisque le mensonge devient souvent nécessaire, dans un intérêt humanitaire, ne pas hésiter et ne jamais faire voir, par la physionomie, toutes les raisons qu'on a de douter de ce qu'elle doit affirmer. Puisqu'il faut toujours affirmer pour inoculer la confiance au malade, il est préférable de le faire avec toute l'autorité nécessaire.

La confiance doit être la base de toute impression que la physionomie du médecin doit produire sur son malade. J'ai indiqué quelques moyens que le médecin emploie pour obtenir ce résultat. Mais d'innombrables variantes naturellement sont plausibles, pourvu que l'impression fondamentale, pour le malade, soit toujours pareille. C'est ainsi qu'on voit différents médecins s'y prendre, d'une façon tout à fait individuelle, pour inculquer à leur malade ce sentiment. Il n'y a donc rien d'étonnant de voir la physionomie du médecin tantôt dure, arrogante, menaçante, tantôt sévère, indifférente, ou bien douce, insinuante; l'essentiel c'est que, derrière toutes ces variantes, se dégage le substratum, le sentiment principal que nous connaissons déjà.

Comme corollaire de ce sentiment de confiance que toute physionomie de médecin intelligent doit savoir inspirer à son malade, celle-ci doit encore pouvoir éveiller tout le fond religieux, mystique, toutes les aspirations vers le surnaturel ou la métaphysique qui dorment dans la nature de chaque homme et qui acquièrent souvent des énergies nouvelles, chez le malade. L'art de guérir son malade possède beaucoup d'affinités avec la profession du prêtre. Le public d'ailleurs nous appelle volontiers souvent par le nom de « confesseurs »; et la médecine qui tend à devenir une science de plus en plus exacte, pour le plus grand bien de l'humanité, plonge en plein ses racines dans

les régions inaccessibles de la religion, puisqu'autrefois l'exercice de cet art se cumulait avec les fonctions sacerdotales. Grâce à la différenciation des connaissances humaines, peu à peu, ces deux fonctions se sont séparées, et les médecins conservèrent seuls, pour eux, cette mission élevée de soigner l'humanité souffrante. Néanmoins, le public a encore gardé, dans son for intérieur, ces vieilles hérédités séculaires et, quand il va chez son médecin, le sentiment religieux est souvent excité chez lui; ou bien, quand la science se trouve impuissante à le soulager, il invoque, avec ardeur, le miracle, en s'abandonnant à la foi. Les médecins feront donc bien d'être prévenus de ces états affectifs, religieux qui s'emparent de leurs malades, quand ils viennent les consulter, et agiront en conséquence pour extérioriser par leur physionomie le pouvoir surnaturel qu'on leur suppose. Aussi voit-on, instinctivement je crois, beaucoup de médecins revêtir des physionomies mystérieuses, impénétrables. Le pouvoir indiscret du regard médical qui sait discerner, bien souvent, des antécédents pathologiques, très éloignés, sa manière habile de lui poser des questions, influent également pour entretenir, chez le malade, cette conviction qu'il se trouve devant un homme d'une essence supérieure, doué d'un pouvoir magique ou surnaturel. Un homme de lettres m'affirmait un jour, avec beaucoup d'énergie, que son masseur devait posséder un pouvoir curatif spécial, parce qu'à chacun de ses massages, il se dégageait de lui, grâce à sa transpiration abondante, une odeur *sui generis*, très forte. Beaucoup de malades restent convaincus que le médecin qui les soigne, par l'hypnotisme, possède un fluide magnétique élaboré, grâce à l'absorption d'une nourriture spéciale. On doit se rappeler aussi que beaucoup d'esprits très robustes, libres-penseurs ou athées, fléchissent aussitôt qu'ils se sentent

malades. Ils ont recours à la religion, soit avant de mourir, soit pendant une maladie quelconque. D'autre part, ceux qui sont généralement pieux, voient ce sentiment encore s'exalter chez eux, quand ils tombent malades : tous les ex-voto, offrandes, messes, etc. prouvent cette exaltation du sentiment religieux. On dirait que la morbidité de l'organisme est un bon terrain pour toutes les fermentations, même pour le mysticisme. Et d'ailleurs, cela doit être ainsi, puisque le déisme a été créé par un besoin anthropomorphe d'énergie et que, pendant toute maladie, ce potentiel énergétique diminue considérablement. Il est, en tout cas, incontestable que le sentiment de confiance a beaucoup d'affinités avec la foi, et la physionomie du médecin peut souvent dégager ces sentiments si proches pour s'imposer à son malade avec l'infailibilité d'un dogme. La confiance et la foi s'entr'aident, se confondent, chez le malade, pour l'attacher au médecin; ces deux sentiments trouvent, presque toujours, leur stimulant sur la physionomie du médecin. Il est donc important, pour tout médecin, de connaître toute la puissance curative de sa physionomie; et s'il veut faire de la bonne thérapeutique, il doit, concomitamment avec tout son pouvoir intellectuel, ne pas négliger celui qu'il possède, tout naturellement, dans sa face et ne pas dédaigner un concours si précieux. Bien souvent, en montrant ainsi à son malade des avenir favorables, il s'assurera son propre avenir et lui évitera l'usage inutile de tout médicament.

Pour terminer ce chapitre, je montrerai encore une autre particularité professionnelle que présente la physionomie du médecin. Celle-ci possède un pouvoir visuel, spécial, qui s'est affiné, en créant presque une science à part. Cette science — c'est le facies du malade qu'on trouve décrit, avec beaucoup de soins, dans tous les traités clas-

siques de Pathologie, pour des nombreuses affections aiguës ou chroniques. Tout le monde possède, en partie, cette faculté de juger l'état de santé de son semblable, en examinant sa physionomie, mais, chez le médecin, cette faculté s'est considérablement perfectionnée; elle fait de lui un être privilégié, qui possède des notions solides et positives pour poser quelquefois un diagnostic sûr, rien qu'en examinant le facies de son malade; comme aussi d'autres fois, quand le médecin suit son malade et le voit tous les jours, la première chose qu'il examine, en rentrant dans sa chambre, c'est son facies. Ce coup d'œil rapide suffit pour le renseigner sur tout ce qui s'est passé dans l'intervalle d'une visite à l'autre, le fixe immédiatement sur ce qu'il aura à dire ou à faire pendant cette visite et le renseigne sur le véritable avenir de son malade. Il y a des facies pathognomoniques qui font mettre une étiquette immédiate, sans nécessiter aucun examen presque, sur l'état pathologique de l'individu à qui il appartient. Comme exemples, nous n'avons qu'à citer certains cas de tuberculose, d'alcoolisme, de brightisme, de chlorose, d'ictère et même des cas plus spéciaux de fièvre typhoïde, de rhumatisme, de péritonite qui ont leurs facies caractéristiques, sans compter les fièvres éruptives, la syphilis ou les affections cutanées qui viennent se révéler par la physionomie du malade.

Les deux physionomies, du malade et du médecin, quand elles se rencontrent, sont donc reliées par des rapports spéciaux; outre les différences individuelles, qualitatives qui existent entre toutes les physionomies humaines, il y a des différences capitales de fonctions et de capacité. Le médecin, comme nous l'avons vu, produit un effet curatif, puissant sur le malade, contribue à lui inoculer, par réflexe, des sentiments stimulants, toniques, de confiance, de sécu-

rité, de prompt rétablissement, d'avenir meilleur. Grâce à ces états affectifs nouveaux, le malade a plus d'énergie pour supporter, avec docilité, tous les inconvénients passagers d'une lente désintoxication. D'autre part, au moyen de son pouvoir visuel, le médecin dissèque son malade par les yeux, pénètre dans la constitution intime des tissus, pour y puiser des éléments précieux de diagnostic et de pronostic. Il voit, par la physionomie de son malade, non seulement ce qu'il y a dans ses centres, ce que tout le monde peut voir, puisque nous connaissons tous le langage visuel, mais s'il aperçoit un certain tremblement des lèvres chez son malade ou un teint cachectique, il peut prédire, presque avec certitude, qu'il se trouve devant un organisme frappé de mort, à plus ou moins brève échéance, parce que la paralysie générale ou quelque néoplasme malin l'ont envahi. Les médecins possèdent donc, dans leur physionomie, un pouvoir intrinsèque, qui leur rend de grands services, en facilitant le diagnostic, et un pouvoir extrinsèque, curatif dont profitent les malades. Évidemment, les deux se complètent, et c'est, après avoir établi un bon diagnostic, que le médecin peut donner à sa physionomie la meilleure expression pour produire le plus d'effet sur son malade. Nous n'exagérons rien, en disant cela. Chaque médecin peut se rappeler ces moments de recueillement, d'investigation, d'impassibilité qu'exprime sa physionomie, pendant les instants où il établit le diagnostic, tandis que tout le monde jette autour de lui des regards anxieux, montre des physionomies affolées, et le presse de questions afin d'obtenir un signe d'encouragement. Dans ces moments de panique ou d'affolement général, le médecin ne bouge pas. Sa physionomie forme tampon, amortit le choc affectif, provenant du malade et de son entourage, elle digère tous ces éléments affectifs, pour

exhaler ensuite un autre sentiment, d'une autre espèce, avec des propriétés essentiellement curatives.

Le rôle moral du médecin est presque toujours de remonter le courant morbide et pernicieux, formé par des affectivités anormales. Tantôt le médecin doit combattre activement un affolement, un apeurement, tantôt il doit imposer sa vérité, la vraie vérité, en dissipant des fausses quiétudes, des sommeils néfastes. La vérité elle-même est déjà une substance bien dangereuse à manier, quand on a affaire aux hommes plus ou moins sains. Mais s'il s'agit encore d'un malade qui est un être désorganisé, intoxiqué physiquement et moralement, combien ce rôle est encore plus pénible, plus laborieux ! Dans sa physionomie pourtant, le médecin possède un auxiliaire précieux et naturel, pour remplir, avec plus d'aisance, ce rôle d'apôtre et de moralisateur qui lui est dévolu dans l'humanité. Tous les médecins ne se rendent peut-être pas compte du pouvoir réflexe qu'ils possèdent, avec les autres hommes, dans leur physionomie et qu'ils peuvent encore développer chez eux, par un entraînement savant et méthodique. Beaucoup se montrent trop humains, avec leurs malades, se plaignent alors de ne pas leur inspirer suffisamment de confiance et de ne pas réussir. Eh bien, c'est cela justement leur tort ! Ils doivent être humains avec leur malade, mais en dedans, sans le montrer ! L'homme est un animal rusé et, par amour pour l'humanité, que les médecins possèdent en si grande abondance, je leur conseille de s'imposer toutes les tortures de la ruse, et de bien connaître l'art de manier les masques curatifs. Le malade doit voir, chez son médecin, l'expression de l'irréceptivité affective, de son objectivité et d'un autre sentiment quelconque, capable d'entretenir, chez lui, le feu sacré de la confiance qu'il possède tout naturellement en son médecin. Celui-ci doit donc toujours telle-

ment s'entraîner à dissocier la synergie naturelle qu'il possède entre ses états affectifs et sa physionomie, pour être à même de ne présenter à son malade qu'une physionomie où il ne verra que des éléments curatifs pour son avenir. Quelques médecins me sauront peut-être gré, en lisant ce chapitre, de leur avoir indiqué un moyen si simple et si naturel de pouvoir toujours maintenir la confiance chez leur malade au même niveau.

Il était encore intéressant de montrer que si toutes les physionomies humaines se distinguent par leurs propriétés spéciales, si tout le monde possède son propre pouvoir visuel et voit le monde différemment, le médecin possède sa physionomie professionnelle, avec son pouvoir visuel, tout à fait à part. Les artistes, par exemple, grâce à leur faculté de voir des rapports, des couleurs, des formes, des ombres que les simples mortels ne distinguent pas, nous ont légué des chefs-d'œuvre remarquables, qui ont enrichi l'humanité des meilleures productions de l'esprit et de l'imagination. Un berger, qui surveille son troupeau de moutons, sait reconnaître chaque individualité, lui accoler presque un nom, grâce à sa vision; tandis que pour le commun des mortels tous ces animaux se ressemblent, lui paraissent identiques. Chez le médecin, le pouvoir visuel s'est affiné pour un autre ordre de connaissances. Par sa vue, qui lui sert de loupe ou de premier microscope, le médecin fait principalement des classifications pathologiques. Ce qui passe inaperçu, pour le simple mortel et même pour l'artiste, avec sa vue profonde, frappe l'œil du médecin, lui révèle quelquefois une profonde désorganisation, cachée bien loin, et peut lui faire prédire pour telle physionomie des dangers bien éloignés.

En résumé, la physionomie du médecin, dans l'exercice de ses fonctions, présente quelque chose de singulier qui

forme tampon, qui inhibe la douleur chez le malade et lui communique constamment un sentiment de confiance en son avenir. Cette singularité de la physionomie médicale résulte de son contraste avec les autres physionomies de l'entourage permanent du malade. Ce contraste lui-même provient de l'irréceptivité professionnelle du médecin ainsi que de son objectivité devant la douleur. Le médecin possède en outre, même en présence de la douleur, une faculté de dissociation qui lui permet de substituer la volonté à la place de la sensibilité pour régler ses grimaces. Grâce à toutes ces facultés, la physionomie du médecin se trouve presque toujours accordée avec l'avenir du malade, ce qui ne manque pas de produire un effet réflexe curatif, considérable sur ce dernier. En dehors de ces effets dynamiques, extérieurs, le médecin possède, dans sa physionomie, son propre pouvoir visuel qui atteint une acuité toute spéciale. Toutes ces qualités réunies rendent la physionomie du médecin essentiellement altruiste, ce qui correspond, parfaitement d'ailleurs, aux véritables tendances intérieures de sa nature et lui permet ainsi de faire des cures merveilleuses, où les médicaments sont tout à fait absents.

CHAPITRE XI

ÉVOLUTION DE LA PHYSIOGNOMIQUE ET SES AUTRES AVANTAGES

Pour montrer tous les effets dynamiques d'une physionomie, j'ai choisi, en vue de l'analyse, trois types de physionomie qu'on rencontre couramment, dans la vie ordinaire. Les trois spécimens de physionomie présentent chacun un intérêt particulier et nous ont démontré jusqu'à l'évidence, la plus élémentaire, l'utilité énorme des grimaces, leur haute portée sociale et l'enchevêtrement de leurs effets dynamiques.

La physionomie de l'orateur nous fut utile, parce que là tout est amplifié; la grimace et l'effet dynamique. C'est pour ainsi dire de la pathologie de la physiognomique, le grossissement de la grimace par l'orateur qui parle au public, ainsi que la multiplication des effets dynamiques par la foule de ses auditeurs. Pour étudier tous les effets d'un sentiment extériorisé, il était intéressant de commencer ainsi l'observation des faits grossis. Ensuite nous passâmes à l'analyse de la figure de l'enfant, où nous vîmes ces mêmes grimaces

sous un autre jour. Au lieu de les voir amples, grandioses, nous les trouvâmes à peine perceptibles sur une petite physionomie de l'enfant, mais douées tout de même d'une force d'expansion considérable, grâce à leur pureté, à leur fraîcheur, à leur virginité, à leur état non mutilé, ce qui est presque le caractère opposé de toute grimace que nous voyons habituellement, autour de nous. En étudiant la physionomie chez l'enfant, je me suis surtout attaché à faire ressortir l'énorme rôle joué par elle pour réveiller en nous-mêmes ces anciens états conscients, enfantins, assoupis, mutilés et écrasés sous le passé de toute notre mentalité transformée progressivement, ce qui, avec l'atmosphère affective, excessivement riche, rayonnée par les enfants, contribue à développer chez nous l'amour de nos enfants que nous croyons, à tort, être exclusivement inné.

De toutes les classes sociales, de toutes les professions libérales, qui se partagent les diverses formes d'activités sociales, j'ai choisi le type de la physionomie médicale pour la décrire en détail et étudier ainsi sur elle tous les effets des sentiments qu'elle extériorise le plus souvent, dans l'exercice de ses fonctions professionnelles. Si je me suis arrêté à ce choix, c'est parce qu'étant médecin moi-même, c'est encore elle que je connais le mieux; et puis, l'influence morale et curative du médecin est vraiment tellement grande, grâce à sa physionomie, tout à fait exceptionnelle, qu'il était, à mon point de vue, intéressant de bien indiquer toutes ces qualités spéciales. On pourrait naturellement trouver, en analysant les physionomies des personnes qui s'adonnent à d'autres professions des qualités particulières, inhérentes à leurs occupations habituelles. Il va de soi qu'en cherchant bien, on découvrirait l'expression capitale qui anime, par exemple, à l'état chronique, la physionomie du magistrat, ou de l'avocat, ou du boursier. Mais ceci devien-

draît trop fastidieux et n'aurait plus grand intérêt pour nous. Il nous suffit de connaître ce principe général que beaucoup de personnes, ayant un sentiment spécial à montrer souvent aux autres hommes, acquièrent ainsi l'habitude de revêtir un masque presque professionnel; je laisse le soin d'élucider cette question aux autres chercheurs. Nous allons passer maintenant à l'étude d'un autre ordre des faits.

En dehors des effets dynamiques de la physiognomique, qui sont d'une importance capitale, comme nous venons de le voir, j'indiquerai encore brièvement quelques avantages que présentent pour nous les grimaces.

De même qu'on possède son masque professionnel, il existe aussi un masque pour chacun de nos amis ou connaissances. Cela veut dire que tous les hommes sont reliés, entre eux, par un certain sentiment dont la note est toujours prédominante et qui s'extériorise par une grimace quelconque. On possède, naturellement, la mémoire de ces grimaces, comme on possède la mémoire des voix et d'autres qualités des hommes que nous connaissons. Il est donc évident que, chaque fois qu'on se rencontre avec un ami, on recherche immédiatement, sur sa physiognomie, l'expression que nous avons l'habitude d'y lire. Si on ne l'y trouve pas, c'est qu'il y a eu un changement de ses dispositions intérieures vis-à-vis de nous, ou bien qu'il ne nous a pas reconnu. Pour peu que les hommes se connaissent, d'une façon un peu suivie, ils possèdent donc non seulement la mémoire des physionomies, mais aussi celle des sentiments ou des grimaces visibles. Ceci présente son utilité, parce que chaque homme peut évaluer de loin même, en voyant seulement son ami, si les anciens liens affectifs sont restés aussi solides.

Parfois aussi, une grimace sert d'abréviation pour le langage articulé, elle le remplace même. Très souvent, dans

une conversation, au lieu de répondre, on se contente de faire une grimace. Au lieu de dire par exemple « je ne sais pas, je ne peux pas, je doute fort, etc. », on se contente de faire une grimace équivalente. Souvent aussi, on le fait par paresse de parler, on aime mieux être compris par une grimace, et certaines personnes qui ont des instincts de domination très développés veulent être obéies, grâce au geste ou à la grimace. Bref, le langage facial, au lieu d'illustrer le langage articulé, le supplée complètement.

J'attirerai également l'attention du lecteur sur l'évolution de la physiognomique. Comme toutes les autres formes de l'activité humaine, celle-ci se modifie et évolue.

Où tend la physiognomique? Quel but vise-t-elle?

Je crois qu'elle possède sa hiérarchie, correspondant d'ailleurs à celle des centres supérieurs. Et si nous voulons nous rappeler que l'hérédité joue le principal rôle dans la transmission de toutes les accumulations centrales acquises, nous arrivons forcément à cette conclusion qu'il doit y avoir une classe de gens, en possession d'une physiognomique supérieure, servant de modèle aux autres classes de la société.

En pratique, cette supériorité consiste en une sorte de sobriété affective ou intellectualité de la physiognomique, si l'on peut ainsi parler. Je rappelle encore une fois que la physiognomique, proprement dite, est inséparable de gestes ou d'autres symboles affectifs, par conséquent cette sobriété que nous venons de mentionner peut se retrouver dans n'importe quelle manifestation affective, quoique l'impression principale soit toujours mise sur le compte de la physiognomie.

D'autre part, comme la physiognomique extériorise une forme d'énergie, essentiellement en rapport avec l'élément social, elle a donc dû atteindre son plus haut point de déve-

loppement dans cette classe de la société, où les fonctions dominatrices ou directrices se sont exercées avec la plus grande fréquence, depuis de longs siècles, ce qui a contribué justement à engendrer une sorte de physiognomique supérieure que tout le monde admire et cherche à imiter. Si telle devait être la marche théorique de la physiognomique, nous montrerons, par quelques exemples, que la réalité justifie amplement ce principe. Il est évident que les gens de la classe ouvrière ou même moyenne, ont des manières, des grimaces qui choquent tout homme possédant une certaine culture. Un ouvrier rit, crie, parle, mange souvent d'une façon qui exaspère le gentleman : le rire de l'ouvrier est fort, bruyant; quand il mange, il fait un certain bruit, soit en avalant sa soupe chaude, soit en mastiquant; il crachera par terre; s'il se dispute avec son camarade ou s'il joue aux cartes avec lui, il y a un ensemble de grimaces et de gestes qui dénote la vulgarité de son origine. Il y a une atmosphère de grossièreté qui se dégage d'un homme aussi commun, et qui blesse l'homme mondain. Il ne faut pas voir chez l'homme qui frissonne, quand il voit, à côté de lui, quelqu'un faire une grimace grossière, un simple maniérisme ou besoin de pose. Je crois que le sentiment est réel et possède des bases organiques profondes. Il est évident que l'homme supérieur tâche toujours de s'élever, de se séparer de tous ses instincts primitifs d'ancien mammifère. Si nous avons en nous beaucoup d'instincts inférieurs ancestraux, nous en avons aussi pas mal d'humains et même surhumains, comme chez certaines natures d'élite; et, heureusement pour l'espèce humaine, la *bestia humana*, ensevelie dans ses profondeurs, nous fait horreur, quand nous la voyons flotter dans l'ambiance, sur un de nos semblables. En un mot, une grimace, un geste grossiers dénotent naturellement un sentiment *ejusdem generis*, dont on se détourne avec dégoût.

Une grimace fine dénotera une nature fine, douée de sentiments raffinés qu'on recherchera ou dont il est impossible de se détacher. Nos romanciers emploient souvent l'expression classique : « un je ne sais quoi », quand ils veulent décrire un charme captivant, particulier, rayonnant autour d'une physionomie. Il ne fait pas de doute que ce « je ne sais quoi » signifie tout simplement la réflectivité sympathique et magnétisante d'un symbolisme affectif quelconque, bien extériorisé, ce qui se prête si difficilement à sa traduction par le langage ordinaire.

Dans cette estimation d'un homme, d'après ses grimaces ou gestes, il faut tenir grand compte de l'élément artificiel apporté par les conventions sociales. Une grimace ou un geste, considérés comme signes de grande distinction dans tel pays, seront tout à fait condamnés par la noblesse d'un autre pays. Même le baiser qui est devenu pour nous un besoin physique n'existe pas dans certains pays. Il est donc généralement plus prudent de faire des grandes réserves, quand on veut réellement estimer la valeur d'un homme, d'après ses gestes et grimaces : il peut y avoir telle nature supérieure, au point de vue de son intelligence et de sa sensibilité, qui aura des manières d'un rustre, parce qu'il aura vécu dans un milieu social de conditions inférieures, comme aussi, il serait erroné de croire que tout geste raffiné a pour base un véritable sentiment de la même espèce.

Ce qui déplaît, en somme, dans toute physiognomique vulgaire, c'est une sorte de *dissipation affective* par tous les moyens d'extériorisation, dénotant une absence de refrènement intellectuel. La physiognomique adulte devient commune, quand elle ressemble à celle de l'enfant irréfréné, moins sa grâce et ses éléments infantiles naturels. Tout ce qui nous charme, chez l'enfant, parce que c'est mignon, lilliputien, réduit, devient chez l'adulte grossier, banal, ordi-

naire ou même bestial, à cause de l'inexistence de l'élément intellectuel révélée. Cela prouve combien les hommes s'attirent par ce qu'ils ont de meilleur, c'est-à-dire l'intelligence, à condition, bien entendu, d'être à même de l'apprécier, car la moindre manifestation de son infériorité nous choque.

Les caractères opposés de la physiognomique : la concentration, la sobriété ou son intellectualité apparente, dénotent sa phase évolutive supérieure. Tout homme tend vers un certain pouvoir dissociant de sa physiognomique, désigné sous le nom de possession de soi, au milieu de l'élément humain. C'est cela qu'il admire le plus chez son semblable.

Le plus bel exemple de la hiérarchie de la physiognomique présente la classe sociale, particulière, appelée noblesse, qui existe presque dans chaque pays. Il est indéniable que, dans cette classe, s'est accumulée héréditairement une faculté spéciale de manier l'élément humain ou même de le rechercher, comme stimulant indispensable, pour un certain genre d'activité. L'aisance, la sobriété, une sorte d'intégration des manières, ce qu'on appelle savoir imposer les distances sociales, exhiler un certain prestige ou distinction, par une grimace ou geste appropriés, forment le privilège de la classe noble, autrefois plus renfermée, mais aujourd'hui plus diffuse.

Ces gens dissipent ainsi toute leur vie presque en réunions mondaines, pendant que d'autres, au contraire, les évitent, parce qu'elles ne se sentent pas adaptées pour le symbolisme affectif ambiant. Et ce ne sont pas souvent les intelligences les moins robustes qui se trouvent dépaysées dans cette atmosphère affective artificielle, surchauffée, que représente toute réunion mondaine. Ceci démontre combien nos facultés supérieures ont des tendances à se spécialiser, à rechercher leur stimulant nécessaire pour subsister.

Certaines époques de l'histoire furent particulièrement

favorables à la culture de tout ce qui concernait la physiognomique. Tel fut le siècle de Louis XIV ou même de Louis XV, où le culte de la forme atteignit son apogée dans la classe dirigeante, envahit toutes les branches de l'activité humaine et s'étendit aux manières, gestes, costumes, attitudes que nous admirons encore maintenant.

Une physiognomique, classée comme supérieure, excite au plus haut point tous les instincts imitatifs de l'homme. On sait que toutes les modes du siècle de Louis XIV faisaient loi et furent immédiatement introduites dans toutes les cours. Actuellement encore, il existe des véritables gestes ou grimaces épidémiques qui se répandent, comme une trainée de poudre, à travers toutes les classes de la société : il y a telle manière de sourire, de lever le coude, de saluer qu'il est de bon ton d'adopter, si l'on veut jouir de la réputation d'un homme bien élevé. Du moment qu'un homme, possesseur d'une parcelle de prestige, le fait, on doit l'imiter pour inspirer le même prestige.

Puisque la noblesse survivante a presque totalement perdu son influence dans beaucoup de pays, excepté peut-être en Angleterre, où le titre de gentleman répond encore à quelque chose de positif, les détenteurs actuels de la physiognomique, considérée par la société, comme supérieure, sont devenus, je crois, les acteurs et actrices. Ces dernières, surtout, sont les enfants gâtées de la société. Tout le monde admire leur grâce, élégance, gestes, grimaces, et l'on va au théâtre pour apprendre de belles attitudes, comme à une école de physiognomique. Chaque acteur ou actrice se crée un centre particulier, s'incruste dans ses admirateurs. Si l'on veut bien se rappeler ce que nous avons dit précédemment au sujet de la mémoire, capable de retenir, avec une grande facilité, une grimace ou un masque de l'ambiance sociale, on comprendra facilement comment ce

symbolisme affectif, extériorisé par les acteurs, individuellement s'impose au public et arrive à le manier à son gré. On fait des pièces pour tel acteur ou actrice, pour bien les mettre en évidence, dans des attitudes pathétiques, et si le public y accourt avec empressement, ce n'est pas pour rechercher la satisfaction d'un besoin artistique ou littéraire, mais pour retrouver tel masque connu, telle voix autrefois entendue, ou telle série d'affectivités, pour lesquelles il possède déjà un organe élaboré. Aussi voit-on un grand nombre de pièces ineptes, au-dessous de toute critique, fanatiser le public pendant une longue série de représentations, parce qu'elles sont jouées par tel idole social, dont l'apparition seule parvient à exciter l'enthousiasme de la foule. Le symbolisme affectif qui se trouve à la base de tout art dramatique est donc souvent en contradiction avec le mérite intrinsèque de l'œuvre qu'il doit extérioriser. Nous ne faisons d'ailleurs que retrouver ici, dans l'art, ce que la vie nous enseigne.

L'homme, en général, ne peut pas vivre sans affectivité, parce qu'il ne se sent réellement vivre que dans cet état psychique. La majorité de gens, ne pouvant rien créer, par eux-mêmes, pour atteindre cette haute tension énergétique, est donc obligée de courir à droite et à gauche, de chercher, dans son milieu, ces éléments affectifs qui, par réflexe, engendreront des états analogues. Les acteurs et actrices, dégageant le symbolisme affectif en grande abondance, deviennent donc fatalement des fournisseurs attitrés d'affectivité pour le public qui, tout en s'amusant, y puise, grâce à son instinct d'imitation, des éléments d'instruction pour manier savamment sa propre physionomie.

Sil'on veut chercher, en quoi consiste la réelle force attractive de chaque comédien, on verra qu'il s'agit, la plupart du temps, d'un geste, grimace, attitude ou intonation qui, se répétant automatiquement dans tous les rôles, dans toutes

les pièces, comme un véritable tic affectif, involontaire, constant, ont le don de fanatiser le public. Ce signe instinctif de chaque acteur, formant pour ainsi dire son style, revenant toujours répond à quelque besoin affectif de la foule et transforme sa conscience en la rendant impulsive, ce qui l'incite à aller chercher la même affectivité, au lieu de se préoccuper de la véritable satisfaction d'un besoin artistique. Ne remarque-t-on pas que tout acteur en renom reste, presque toujours, le même, tout en jouant des rôles tout à fait différents? Qu'y a-t-il de commun entre les rôles d'Œdipe, de Hamlet, de Napoléon I^{er}, ou même du Malade Imaginaire de Molière, et tel personnage principal d'une comédie moderne? Et pourtant, une fois le costume changé, et quelques modifications apportées dans l'art de se grimer, les plus grands acteurs emploient le même symbolisme affectif pour extérioriser des rôles aussi dissemblables. Si l'artiste voulait réellement se mettre dans la peau de tous ces personnages, d'après toutes les règles de l'art, il devrait pouvoir se transformer complètement, perdre sa personnalité, son symbolisme subjectif, monotone et surtout ses tics mécaniques, car j'ai vu des artistes qui ne font aucun effort pour se débarrasser de ces derniers, quand ils en ont; il devrait aussi, comme un ventriloque, pouvoir complètement changer sa voix, avec chaque rôle. Mais il se gardera bien de faire un tel effort de dissociation. De son côté, le public, par suite de sa mémoire affective, de son véritable organe central qu'il se forme pour chaque artiste, ne s'aperçoit nullement de ce grave défaut d'art. Il est victime de sa conscience transformée, de son illusion, ils'extasie, applaudit, trouve le jeu sincère, naturel, parce qu'il ne fait que revoir les mêmes physionomies, les mêmes grimaces, pour lesquelles il est adapté, que l'acteur lui ressert sous d'autres déguisements grossiers. Si l'affectivité émane d'une comédienne,

L'illusion s'accroît encore, car il s'y mêle le sentiment sexuel, qui s'exerce aux dépens du jugement vraiment artistique. Il y a plus d'une actrice en renom, à Paris, qui en sachant bien extérioriser quelque tic affectif d'effronterie, de roserie ou de perversion, ou même d'ingénuité vicieuse, s'attire ainsi toutes les sympathies réflexives de la foule, sans avoir aucun effort à déployer pour traduire les véritables beautés d'une œuvre dramatique, sans chercher à s'incarner dans le personnage qu'elle doit extérioriser. En un mot, comme certains dessinateurs obtiennent du succès, parce qu'ils reproduisent toujours la même physionomie qui finit par s'imposer au public, la réputation d'un grand nombre de comédiens des deux sexes est faite de leur style ou forme affective qui mutile plutôt l'œuvre au lieu de l'exprimer. Malgré cela, la force de l'illusion est si grande que, par notre propre transformation affective, nous nous attachons à ces formes personnelles monotones, nous finissons par les aimer, sans nous apercevoir de toute la fausseté contenue dans un symbolisme pareil, n'ayant plus rien d'instable, ce qui est le propre de toute œuvre vive, organique, mais devenant purement fixe, rigide et automatique.

Bien peu d'artistes savent se dépouiller de leurs tics affectifs, se transformer réellement, se dissocier complètement et présenter chaque fois une autre physiognomique, en rapport avec le rôle à extérioriser.

Une grande part dans la perfection de la physiognomique revient au sentiment esthétique qui est inné à chaque homme, dans des proportions plus ou moins grandes. A mon point de vue, la physionomie était peut-être le point de départ de toutes nos facultés esthétiques. Nous avons déjà vu plus haut¹ que l'homme primitif pour exprimer le beau

ou le laid, faisait des grimaces correspondantes, s'affublait de masques beaux ou laids. Les premières notions abstraites du beau et du laid ont donc dû être engendrées par la physionomie. D'autre part, dans un chapitre spécial, nous avons suffisamment fait ressortir tous les liens indissolubles qui existent entre les deux sens : énergétique et esthétique. C'est un effet dynamique, très important, en plus, à mettre sur l'actif de la physionomie humaine, déjà si riche en pouvoir. Du moment que la physionomie alimente notre sentiment esthétique, il n'y a rien d'étonnant alors à ce que ses différentes expressions évoluent en même temps que celui-ci.

Ce sont les femmes surtout qui excellent dans l'art d'orner leurs physionomies d'expressions délicates, afin de plaire davantage aux hommes, en suscitant chez eux, à l'état naissant, des états affectifs, analogues. Certaines femmes, qui possèdent la vraie noblesse du cœur, le font avec une grande aisance. D'autres, chez lesquelles les véritables qualités affectives, utiles font défaut, les remplacent par l'art d'un cabotinage savant ou d'un simple automatisme mécanique. Elles n'en réussissent pas moins bien d'ailleurs, puisque les hommes font souvent des folies pour ces cabotines ou automates femelles, vides de tout cœur. La physionomie, qui est déjà si puissante par tout ce qu'elle synthétise, par tout ce qui y est concentré, par tout ce qu'elle présente et représente, devient d'une puissance tout à fait exceptionnelle, si le sentiment sexuel s'y mêle. Beaucoup d'hommes se rendent malheureux, une bonne partie de leur vie, parce qu'ils se laissent hyperémier par leur centre sexuel, ce qui leur trouble non seulement les idées, mais aussi les fonctions spéciales de leur rétine. Ainsi, ils seront souvent fous amoureux d'une femme, dont la figure leur paraîtra exprimer une certaine pureté angélique ou une bonté divine ou de l'innocence virginale comme ils disent

dans leur langage enflammé, pendant qu'en réalité cette physionomie idéalisée ne cache qu'une intelligence d'oie, greffée sur un cœur profondément pervers. Prenez n'importe quelle femme, dont la vie privée est absolument déplorable, arrangez-la pour qu'elle figure une sainte quelconque, descendue sur terre d'un cadre; faites-lui des longs bandeaux noirs, avec des grands yeux, exprimant, plus ou moins, l'extase d'une martyre, le reste de la figure à l'avenant, naturellement bien proportionné et s'harmonisant, grâce à un certain teint pâle, mat, pour compléter l'illusion, et vous verrez toute la force de suggestion qu'une physionomie semblable possédera sur les hommes. Malgré sa réputation détestable, elle excitera chez eux, par réflexe, tous les vieux fonds de sentiments religieux qu'ils possèdent, et, le centre sexuel se conçant, pour confirmer cette première illusion, ils se laisseront facilement fasciner par une fausse sainte pareille. D'autres fois, au contraire, ce sera quelque perversion ou cynisme bien extériorisés qui rendront une physionomie féminine particulièrement dynamique, parce que, par réflexe, elle excitera, chez l'homme, les mêmes instincts pervers, plus ou moins assoupis. C'est toujours le même procédé qui se répète et que nous avons déjà vu avec tous les détails, en examinant les physionomies de l'enfant, du médecin, etc. C'est encore le pouvoir réflexe, purement mécanique de la physionomie, renforcé, en cas d'amour foudroyant, par toutes sortes d'excitations sexuelles, qui rend certaines femmes si puissantes et leur permet de prendre un empire immodéré sur leurs victimes.

Pour rayonner par l'illusion, pour créer autour d'elle une atmosphère illusoire, qui subjugué tellement les hommes, la femme a recours à ce riche arsenal de moyens que met à sa disposition son vieil instinct héréditaire de séduction, secondé par toutes les ruses artificielles des moyens actuels

de la civilisation. S'agrandir les yeux par un crayon noir, se mettre du rouge aux lèvres, s'onctifier avec des crèmes, ou des pommades, etc., etc., n'ont qu'un but, c'est d'extérioriser une passion, une vertu ou même une beauté absentes, afin de susciter chez l'homme, par réflexe, un état affectif favorable, plus puissant. Beaucoup de femmes ont l'habitude de baisser les paupières et de regarder, les yeux demi-clos. Il semblerait qu'il y eût ici une contradiction, puisque la femme, en nous empêchant de voir ses yeux, avec leur pouvoir attractif si puissant, se priverait ainsi inutilement d'un de ses moyens de séduction. Eh bien, c'est une erreur. La femme, en fermant à moitié les yeux, en laissant juste une légère fente pour nous voir, se couvre d'un voile de volupté, de langueur. La femme passionnée qui désire a les yeux étincelants, vifs, brillants; mais la femme, quand elle est heureuse, ferme les yeux, pour mieux savourer son bonheur. Le face à main, en or ou en écaille, de la femme âgée et déjà plus ou moins fanée, a pour but de se substituer à l'impression désagréable qui se dégage de sa peau affaissée et de ses yeux privés de séduction. Quelque chose de brillant se met à la place d'une chose qui ne brille plus. Les cheveux de la femme ont un pouvoir d'illusion considérable, qui leur appartient en propre et dont profite naturellement sa physionomie. Regardez une figure de femme le matin, au débraillé, avant qu'elle soit coiffée, et vous ressentirez une impression plutôt pénible; examinez-la quand elle est coiffée, votre impression changera immédiatement en sa faveur. Il y a là un pouvoir illusoire, inhérent aux cheveux, dont nous ne pouvons pas nous séparer et qui retentit favorablement sur la physionomie féminine. La coiffure de la femme satisfait chez nous l'amour de l'ordre que nous avons tous. Si la coiffure est ondulée, l'ordre devient rythmique, variable et moins monotone, ce qui nous

flatte encore davantage, au plus grand profit de la physiognomie féminine. Toute masse désordonnée et mal intégrée nous déplaît, et chaque coiffure dégage justement une impression contraire, grâce à son ordre et à son intégration. Si à ces qualités primordiales on ajoute encore les combinaisons savantes des femmes pour donner à leur coiffure l'architecture nécessaire, ainsi que la couleur qui cadrent avec leurs traits de physiognomie, on obtient un ensemble d'éléments qui contribuent beaucoup à créer, chez nous, une illusion de beauté.

Il faudrait un volume spécial, si l'on voulait étudier à fond l'évolution de la physiognomique, ainsi que toutes les inventions de l'imagination féconde des femmes, pour orner leur physiognomie. Telle n'était nullement mon intention. Je me contente, dans le chapitre actuel, d'en indiquer le principe, en citant quelques exemples, pour passer à l'étude d'un autre ordre des faits.

CHAPITRE XII

RIDES ET GRIMACES INUTILES

Jusqu'à présent nous n'avons envisagé que l'utilité des grimaces. De celle-ci est résulté tout naturellement leur inutilité ou l'abus des grimaces.

J'ai déjà fait allusion, dans le chapitre VIII (1^{re} partie), en parlant des émotifs qui ont l'habitude de se rider prématurément, que les causes, en général, peuvent être multiples, pour faire agir les muscles de la physionomie, sans aucun but apparent. Je vais essayer d'examiner cette question ici, avec plus de détails, et je tâcherai surtout de donner l'explication rationnelle de ce phénomène singulier que présente l'inutilité des grimaces.

Il y a une question qui vient fatalement assaillir l'esprit, quand on traite de la physiognomique. Si l'on observe attentivement les physionomies des gens qui parlent devant nous, on est frappé par le fait suivant : quelques-unes gardent leur visage à peu près calme, il y a bien une expression fondamentale qui varie, naturellement, avec le cours des pensées ou des sentiments, mais enfin on peut dire qu'ils possèdent la physionomie normale de la conversation. D'autres,

au contraire, présentent, aussitôt qu'elles ouvrent la bouche des physionomies excessivement grimaçantes et disgracieuses même. Ces grimaces antiesthétiques ne sont en rapport avec aucune des idées et des sentiments qu'on voudrait extérioriser. Maintes et maintes fois, j'ai observé cette véritable chorée qui s'empare de la physionomie, chez ces individus, sans aucune utilité et sans aucun but préétabli. Ce qu'on constate le plus souvent, comme grimaces, dans ces conditions, ce sont des rides transversales du front, correspondant à un certain sentiment d'étonnement, de saisissement, de frayeur même, la plupart du temps absolument absent. Un semblable front présente assez bien l'aspect du papier à musique, traversé par ses lignes noires¹. Si, chez quelqu'un d'aussi grimaçant, une réelle émotion survient, on voit d'ici par quelle gamme de contractures compliquées sa physionomie sera parcourue et combien une figure semblable devient disgracieuse et antiesthétique. Ces personnes, au facies choréiforme et parlant, discutent presque autant par leur physionomie que par leur langue, et le résultat, le plus certain, de ces synergies musculaires est un front ou un facies couvert de toutes espèces de rides prématurément. A force de jouer avec les masques et d'en abuser, on acquiert de bonne heure le masque définitif de la vieillesse. Eh bien, on doit se demander pourquoi y a-t-il tant de personnes qui contractent cette habitude si disgracieuse et si inutile? A quoi est due cette mobilité morbide et choréiforme de la physionomie, chez un si grand nombre de gens?

Sans vouloir prétendre donner l'énumération complète de toutes les causes de ces habitudes inutiles, j'essaierai d'en indiquer quelques-unes qui me paraissent les plus importantes.

1. Expression propre, employée par un de mes malades que j'ai eu l'occasion d'observer.

L'émotivité est certainement une des causes les plus essentielles. J'ai des observations très concluantes sur ce sujet; ceci paraît d'ailleurs tout à fait logique, du moment qu'on admet que les grimaces sont le langage affectif, naturel. Les personnes émotives, par la fréquence de leurs émotions, feront très souvent des grimaces et elles contracteront ainsi naturellement l'habitude d'associer celles-ci avec leur besoin général de parler, d'autant plus facilement que la conversation elle-même et la présence des hommes, en général, sont aussi un violent stimulant pour les états affectifs. J'ai déjà parlé de cette étiologie des grimaces dans le chapitre III (1^{re} partie), et je ne reviendrai plus là-dessus.

D'autre part, il serait absurde de vouloir expliquer tous les cas de mobilité choréiforme de la figure par l'émotivité. J'ai constaté cette habitude chez bien des personnes qui n'avaient nullement le caractère affectif. J'ai notamment l'observation d'un jeune homme de 23 ans, doué du tempérament le plus calme, le plus flegmatique et qui possède déjà un front couvert de rides très prononcées. Il serait non moins absurde de vouloir expliquer chaque grimace, par notre théorie sanguine, et de croire que ceux qui possèdent cette habitude contractent leur physionomie, afin de contrebalancer quelque perturbation circulatoire intra-crânienne. Puisque l'émotion n'existe pas, il n'y a donc rien à contrebalancer. L'étiologie de ces habitudes grimacières doit être cherchée beaucoup plus loin, dans les origines éloignées de la formation du langage.

Afin de bien comprendre pourquoi une physionomie devient si mobile, chez certaines personnes, pendant n'importe quelle conversation, il est utile de rappeler quelques principes : le langage articulé est l'organe de la pensée, les grimaces sont généralement, comme nous l'avons déjà vu, l'organe des émotions. J'ai même essayé de démontrer

qu'elles étaient non seulement l'organe passif de ces dernières, mais leur organe actif, et je crois avoir résolu ce problème, jusqu'à un certain point. Il va de soi que les émotions ont précédé la pensée, de même que la sensibilité est antérieure à l'intelligence. Par conséquent le langage universel, ou l'orthographe de la physionomie, comme dit Duchenne de Boulogne, ou les grimaces tout simplement ont dû peut-être précéder de beaucoup le développement du langage articulé. Ainsi, les deux états émotifs, les plus importants, la gaieté et la tristesse, commencèrent à se graver sur la physionomie des premiers hommes pithécoïdes, comme un prolongement extérieur, indispensable aux modifications intérieures. Pour faire comprendre ces deux états affectifs, qui sont vite devenus synonymes de beau et de laid, peut-être même de douleur et de plaisir, ils devaient se faire des grimaces gaies et tristes. Il y eut donc un moment où, le langage articulé étant peu ou point développé encore entre les hommes, ces derniers communiquaient surtout par des grimaces, langage presque unique et exclusif. Les premiers hommes pithécoïdes devaient peu parler entre eux, parce qu'ils avaient peu de pensées abstraites, peu de mots pour les exprimer. Ils devaient surtout s'entendre par des grimaces, en se regardant mutuellement. Et comme la méfiance devait être très grande entre eux, l'œil devait déjà, dès ce moment-là, acquérir un pouvoir anthroposcopique considérable, afin de pouvoir immédiatement évaluer l'état affectif de chacun de ses voisins. De ces premières époques, de la vie préhistorique provient notre pouvoir anthroposcopique, actuel que nous ne faisons constamment que perfectionner.

Toujours est-il que les émotions, chez ces hommes pithécoïdes, devaient être très fortes, très intenses, et le langage de ces émotions ou les grimaces correspondantes devaient

être, elles-mêmes, plus fréquentes, beaucoup plus prononcées, beaucoup plus énergiques que maintenant. Il n'y avait encore, en ce moment-là, aucun sentiment esthétique, ni aucun de ces autres freins engendrés ultérieurement par la civilisation, la bonne éducation ou ce qu'on appelle les bonnes manières pour refréner les mouvements violents, brutaux d'une passion ou d'un désir d'un homme pithécoïde. Encore maintenant, on voit les différents degrés d'intensité de ce langage, puisqu'il existe une évolution pour lui, comme nous l'avons démontré dans le chapitre précédent. En Russie, par exemple, où le peuple est encore si arriéré, les explosions de tristesse sont accompagnées de grandes démonstrations extérieures : les morts sont pleurés, les femmes et toute la famille hurlent, d'une façon lamentable, jour et nuit, auprès du cadavre, jusqu'au moment de son enterrement.

Ce n'est pas une simple vue théorique que nous exposons là.

En parlant des enfants, nous avons déjà insisté sur ce qu'on pourrait appeler l'ontogénie du langage. Puisque l'enfant passe, en raccourci par toutes les phases du développement de l'espèce, et puisqu'il connaît d'instinct, quelque temps après la vie terrestre, ce langage facial, avant d'apprendre, après une série d'efforts considérables, le langage articulé, exclusivement humain, on peut donc hardiment admettre qu'à un moment donné d'une époque excessivement éloignée, le langage facial ou émotionnel était le seul moyen de communications entre les hommes. Ce langage émotionnel possède d'ailleurs beaucoup de liens de parenté avec le même langage qui existe, à un stade inférieur de développement, chez d'autres mammifères, puisque nous savons que beaucoup d'animaux possèdent la faculté d'exprimer leurs différents états affectifs, soit

par leurs mouvements de figure, soit par ceux d'autres parties du corps. C'est donc peu à peu, par des étapes progressives de perfectionnement et de différenciation, qu'une faculté, aussi remarquable et purement humaine, comme le langage articulé, s'est développée et installée, d'une façon définitive, dans l'espèce humaine. En tout cas, nous saisissons *un témoin* d'une de ces étapes, et ce témoin précieux — c'est l'enfant, qui sait se servir de ce langage presque aussitôt, en venant au monde et qui également, bientôt après, le comprend, avant de pouvoir saisir le sens d'aucune parole. Nous pouvons donc dire que tous les hommes, un moment donné, devaient parler uniquement ce langage, puisqu'il est celui de l'enfant, dès ses premiers moments de vie terrestre.

Plus tard, naturellement, concomitamment avec tous les autres progrès que faisait l'organisme humain, l'organe de la phonation, se développant parallèlement à la mentalité de l'espèce humaine, le langage articulé est devenu le seul moyen véritable de correspondre entre les hommes. Mais nous pouvons très bien admettre que, par hérédité, le langage facial, universel, primitif et antérieur encore au langage articulé, a pu se transmettre ainsi de génération en génération et se conserver chez beaucoup d'individus, comme une espèce de motricité inutile et héréditaire, accompagnant non seulement l'expression de chaque sentiment, mais voire de chaque pensée, la plus insignifiante. La motricité faciale, autrefois seul moyen de correspondre entre les hommes, est restée plus tard synchronique avec la motricité linguale, quand celle-ci, à son tour, est devenue ce moyen définitif.

Vollà pourquoi beaucoup de personnes ont l'habitude de faire immédiatement des grimaces extraordinaires, aussitôt qu'elles ouvrent la bouche pour causer. C'est une

espèce d'association héréditaire, indivisible, qui s'est établie, chez elles, entre le langage articulé et le langage facial. Cette manie de faire des grimaces, tout à fait inutiles et inexpressives, puisqu'elles ne correspondent, la plupart du temps, à aucun changement intérieur, peut être considérée comme une survivance de très anciennes habitudes, utiles à l'époque où il n'existait pas d'autre langage expressif pour les hommes. Ces personnes, à physionomie parlante et choréiforme, possèdent une perméabilité spéciale, héréditaire dans la voie intercentrale qui réunit entre eux le centre du langage articulé et le noyau central d'origine de la septième paire des nerfs crâniens. « *Le tic parlant de la face* » ou « *le réflexe parlant de la face* » me paraissent être les expressions, les plus propres, pour désigner les symptômes cliniques qu'engendre l'existence d'une voie intercentrale, d'une perméabilité semblable.

Il faut d'ailleurs remarquer que ce tic parlant de la face est souvent héréditaire dans toute une famille. J'ai observé plusieurs cas où cette survivance ancestrale et inutile s'est transmise infailliblement à tous les enfants de la même famille. Et l'on ne pouvait nullement incriminer l'émotivité, puisque ces grimaces se constataient à l'âge adulte, où l'on se débarrasse généralement de toute affectivité infantile¹.

Il existe ainsi actuellement, dans l'espèce humaine, un grand nombre d'activités très répandues, tout à fait inutiles et dont on chercherait vainement la cause plausible, si l'on ne remontait pas aux époques reculées de l'humanité, où elles pouvaient avoir leur raison d'être. Comme exemple,

1. Le jeune homme déjà mentionné qui, à l'âge de vingt-trois ans, avait des rides extrêmement prononcées, était le seul fils d'une famille de quatre enfants. Les sœurs faisaient des grimaces, qu'on pouvait encore mettre sur le compte de l'émotivité féminine. Quand j'ai interrogé le jeune homme sur son degré d'affectivité, il me répondit : « Je n'ai presque jamais d'émotions et je me considère comme le plus parfait égoïste. »

ayant quelque rapport lointain avec la physiognomique, j'indiquerai l'habitude, très malpropre et antiesthétique, de se ronger les ongles, appelée onychophagie. Cette habitude, très commune, très tenace, est souvent très difficile à déraciner chez celui qui en est atteint. Son origine remonte sûrement à l'âge préhistorique de l'homme, où celui-ci, manquant de fer et d'instruments pour se couper les ongles qui repoussaient constamment et auraient atteint des proportions considérables, procédait à leur toilette, tout naturellement, par l'intermédiaire de ses dents. A un moment donné, antérieur à l'usage du fer, chaque homme faisait son propre manicure, par ses dents. D'où s'est conservée, chez certaines personnes, cette vieille survivance complètement inutile. Et s'il est si difficile de les en déshabituer maintenant, c'est parce que cette activité leur procure une certaine satisfaction, comme toute activité musculaire qui entretient le tonus général de l'organisme. Nous possédons ainsi toute une série d'activités musculaires, qui n'ont aucun but, aucune autre signification que celle d'entretenir le cerveau à un certain degré d'excitation, désigné sous le nom de tonus général de notre organisme. Quelquefois, ces mêmes activités servent à épuiser un excédent d'énergie dont on ne sait que faire. C'est ainsi que nous aimons tenir une canne dans la main, en marchant; on se passe souvent la main dans la barbe, on tourne sa moustache, on se promène dans la chambre, de long en large, ou on remue la jambe, étant assis. Les femmes portent des petits sacs ou se font des paquets, pour avoir une contenance, comme elles disent. On n'a qu'à examiner un groupe de personnes assises, immobiles en chemin de fer ou en tramway. Tout le monde tient quelque chose dans la main; si l'on n'a pas de paquet à tenir, on tient son autre main, ou son pouce, ou son genou. C'est toujours pour

entretenir son tonus cérébral qui a tendance à s'endormir ou qui est trop tendu. Eh bien, c'est pour la même raison qu'il est si difficile de sevrer un onyctophage de sa déplorable habitude. Il en est de même pour une autre activité humaine si répandue : celle de se fourrer toujours le doigt dans le nez. Les enfants d'ailleurs, si on les laisse faire, lèchent leurs mucosités nasales avec leur langue; ils font absolument comme beaucoup d'animaux qui procèdent à leur toilette par la langue. Chaque fois qu'un dessinateur humoristique veut représenter un enfant, il le figure, toujours, avec ce geste caractéristique. Cette habitude est également une survivance, venant de l'époque où l'on n'avait ni goût esthétique, ni mouchoir pour faire sa toilette nasale. Actuellement, elle sert souvent de tonique pour équilibrer l'activité cérébrale.

Chez beaucoup de personnes, qui possèdent un facies, au tic parlant, j'ai constaté également une certaine puérilité dans leur caractère. Souvent elles éprouvent de la difficulté pour s'exprimer, pour trouver le mot nécessaire, équivalent à leur pensée; et à l'instant où elles cherchent le mot, elles font une grimace, dénotant l'effort intérieur d'extérioriser la pensée, tout comme les enfants qui remuent la langue en écrivant, ce dont nous avons déjà parlé. La mobilité de la face, étant essentiellement une propriété des enfants, il était donc naturel de trouver, chez ces personnes au facies grimaçant, d'autres symptômes d'infantilisme. Il est vrai de dire aussi que la puérilité présuppose une plus grande tendance à l'émotivité, d'où résulte donc une condition de plus nécessitant des grimaces.

Certains d'entre nous cherchent à se donner un air inspiré ou passionnel en parlant, d'où provient encore l'habitude permanente de faire des grimaces inutiles. Il existe ainsi un grand nombre de physionomies masculines et

féminines capables de se couvrir d'un certain pathos ou d'une affectivité artificielle exagérée, qui nous mettent dans un embarras, parce qu'on ne sait comment leur répondre. Ces personnes possèdent une faculté spéciale de manifester, sans le moindre effort, par des grimaces, des sentiments altruistes qu'elles sont loin de posséder; elles nous rencontrent toujours avec un sourire outré, un enthousiasme outré, elles parlent de tout, avec une emphase qui met toutes les personnes sincères dans un véritable malaise et finit, comme l'abus de choses trop douces, par provoquer un véritable dégoût.

A toutes ces causes étiologiques que nous venons d'énumérer, il faut ajouter celles dont nous avons déjà parlé, en traitant de l'utilité des grimaces. Il est évident que toute activité utile peut vite créer un abus, à cause de sa répétition même et dégénérer en motricité complètement inutile.

Ainsi donc des causes importantes et multiples peuvent engendrer des grimaces tout à fait superflues; aussi voit-on peu de personnes qui soient à l'abri de ces habitudes peu esthétiques. Un facies vieilli, ravagé et prématurément ridé est souvent le châtiment qui les guette, à la suite de ces abus.

CHAPITRE XIII

LA PHYSIOGNOMIQUE DES AVEUGLES

Arrivé à ce point de développement de notre sujet, nous devons résoudre un autre problème très important.

Nous avons vu, plus d'une fois, le rôle tout à fait capital que jouent les yeux dans la physiognomique. Nous avons montré, notamment, que tantôt on fait certaines grimaces pour la protection de l'œil, tantôt pour servir d'illustration, de gravure à l'idée, tantôt pour extérioriser un sentiment, tantôt pour modifier, dans un sens quelconque, notre pouvoir visuel. Le rôle de la vision, dans une quantité innombrable de grimaces, est donc énorme.

Il est dès lors légitime de se demander si la véritable étiologie de la physiognomique ne se trouve pas dans le sens même de la vue? Peut-être est-ce lui la cause de toutes ces grimaces que nous faisons? En un mot, le problème se pose de la manière suivante : si tous les hommes étaient aveugles, on n'aurait plus besoin de toutes ces grimaces qui ne sont qu'un simple langage visuel. Toute notre théorie vasculaire que nous avons essayé d'établir pour

démontrer la nécessité de chaque mouvement d'un muscle facial, dans un sens déterminé, n'aurait dès lors aucune valeur et se trouverait mise à néant.

Pour résoudre ce problème, pour projeter un peu de lumière sur cette question, qui n'a été encore envisagée par personne, je pense, il n'y avait qu'une chose à faire, c'était d'aller observer de près les aveugles, les voir causer, rire, pleurer, animés, en un mot, de toutes espèces d'émotions qui peuvent traverser une physionomie humaine. C'est ce que je fis. Je me suis rendu à plusieurs reprises à notre hospice national des Quinze-Vingts, ainsi qu'à l'Institution des Jeunes Aveugles, où j'ai pu les observer à loisir¹. Là, je me suis mêlé à la vie des aveugles : je leur ai parlé, je les ai vu s'amuser, se disputer, j'ai assisté à leurs repas, pris en commun, où la conversation, entre eux, était toujours très animée. Grâce à l'extrême obligeance du Directeur des Quinze-Vingts, j'ai même pu assister à un spectacle donné aux aveugles par leurs artistes aveugles. Cette soirée était, pour moi, pleine d'enseignement, parce que j'ai pu saisir, sur le vif, les différentes expressions de leurs joies et enthousiasmes.

Eh bien, le résultat de mes observations et examens est absolument concluant, positif; il ne comporte aucun doute : les aveugles ont une physiognomique absolument identique à la nôtre; ils pleurent, ils rient, ils font des grimaces, en causant, tout à fait comme nous tous, les voyants. Quand ils sont animés d'une véritable émotion, ils l'extériorisent absolument comme n'importe qui. Ce fait est

1. Je profite de l'occasion qui se présente ici pour témoigner ma vive gratitude à l'excellent Directeur de l'Hospice des Quinze-Vingts, M. Ernest Vaughan, ainsi qu'à M. Gérault, censeur de l'Institution des Aveugles, pour l'extrême amabilité avec laquelle ils m'ont facilité toutes mes recherches. Je dois également des remerciements tout particuliers à l'aimable surveillante des Quinze-Vingts, Mme Flasschen qui, par ses indications précieuses, m'a rendu plus d'un service.

incontestable; je l'ai constaté surtout chez les aveugles-nés, car c'est principalement ceux-là qu'il fallait observer. J'ai également interrogé, à ce sujet, le personnel très expérimenté de ces deux hospices; tout le monde est unanime pour affirmer que les physionomies des aveugles sont parcourues par toutes sortes d'expressions, très typiques et très frappantes.

A l'état statique, au repos, c'est-à-dire quand l'aveugle ne parle pas, ou quand il n'éprouve aucune émotion, sa physionomie présente un cachet spécial, *sui generis*, qu'il faut connaître et qui a sa raison d'être. Dans ces conditions, celle-ci paraît généralement glabre, lisse et présente, certainement, un moins grand nombre de rides que la physionomie d'un voyant, toutes choses égales d'ailleurs. Ainsi, j'ai vu à l'hospice des Quinze-Vingts des vieillards aveugles, de soixante-seize à quatre-vingts ans, qui avaient des physionomies, avec des apparences beaucoup plus jeunes, à cause de l'absence de certaines rides. Il est évident que, ne possédant pas la vision, ils se passent d'un grand nombre de grimaces, principalement idéographiques ou bien servant à protéger la vue, contre une lumière trop vive. Voici donc une cause importante pour empêcher un aveugle de se rider prématurément.

Dans la marche même, la physionomie de l'aveugle présente son *habitus* qu'il n'est pas difficile à expliquer. Pendant que nous nous orientons, sans aucune peine, dans l'espace, ils présentent une certaine tension particulière, parce que d'autres sens, l'ouïe et le tact, leur donnent les notions de perspective. D'autre part, en marchant, les yeux nous occasionnent toutes sortes de sensations fugaces qui animent plus, ou moins, notre physionomie; ou bien, étant tellement sûrs de notre direction, nous pouvons négliger et celle-ci, et les impressions extérieures, pour nous

absorber dans quelque rêve intérieur, ce qui donnera également une certaine expression à notre physionomie, tandis que l'aveugle est toujours préoccupé de la direction, qui lui est donnée par d'autres sens. Voilà pourquoi sa physionomie, pendant la marche, présente un aspect étrange, particulier.

Mais aussitôt que la physionomie d'un aveugle devient dynamique, c'est-à-dire quand celui-ci commence à causer, à s'animer, on oublie complètement qu'on se trouve devant un aveugle, et on a tout à fait l'illusion que c'est un voyant qui nous parle, tellement cette physionomie change d'aspect et se rapproche de la nôtre.

Ainsi, j'ai assisté, un matin, à une séance de lecture du journal, faite par un voyant à tous les aveugles réunis. On leur lisait justement la description de la terrible catastrophe de Courrières, qui a coûté la vie à tant d'innocentes victimes et qui a provoqué, dans toute la France, un sentiment unanime de pitié et de compassion pour toutes ces souffrances imméritées. Quand la lecture devenait vraiment pathétique, quand elle donnait de nombreux détails sur les horreurs de ce sombre drame, les physionomies des aveugles sortaient de leur torpeur habituelle, pour prendre toutes les expressions de la souffrance et de la douleur inspirées par une lecture aussi lugubre. Plus d'un aveugle sanglotait et poussait des exclamations pour exprimer sa solidarité avec le reste du genre humain, en présence d'une douleur commune. Que les aveugles aient du cœur, comme les autres, personne ne pourra jamais le mettre en doute, mais je veux surtout faire voir au lecteur que ce cœur est extériorisé absolument de la même façon que chez nous autres, voyants. Ce qui prouve donc que le sentiment ne s'extériorise pas seulement par la grimace, pour se montrer, mais bien parce que cela lui convient, cela lui est utile, cela devient le

complément nécessaire d'un phénomène intérieur, comme nous l'avons toujours soutenu jusqu'à présent.

J'ai également assisté à plusieurs repas, pris en commun par les aveugles, dans une fort belle salle de restaurant, organisé grâce à l'activité intelligente et dévouée du Directeur de l'Hospice des Quinze-Vingts. L'illusion est complète, si on a l'occasion d'observer ces agapes : quand on entend ces conversations animées, ces frais éclats de rire, quand on voit ces physionomies, pleines de vie et d'expression, on oublie totalement qu'on est entouré par des gens, plongés dans des ténèbres, par des « emmurés », pour employer la belle expression d'un de nos romanciers.

Un jour, j'ai pu avoir une longue conversation avec un aveugle-né, M. Ys..., âgé de 60 ans. Cet homme était doué d'un véritable don d'éloquence chaude, persuasive. Tout en étant aveugle, il avait exercé, dans son jeune temps, la profession d'homme d'affaires, où il a pu probablement développer sa faculté native d'éloquence. En parlant avec animation, la physionomie de cet homme devenait tout à fait expressive, très belle et l'on y voyait se refléter, avec une exactitude remarquable, toutes les passions qui peuvent traverser une âme humaine, dans le feu d'une discussion. Il était accompagné justement d'une dame, contre laquelle il avait des motifs de colère ; d'autre part, vis-à-vis de nous, il se montrait d'une amabilité extraordinaire, de sorte que j'ai pu assister à un défilé incessant de différents sentiments sur cette physionomie, et tous étaient admirablement estampés. Cet homme m'affirmait avoir pris une fois la parole à une grande réunion de la salle du Trocadéro, où « plus de trois mille personnes étaient suspendues à ses lèvres », selon sa propre expression, et je n'ai pas de peine à le croire. Si l'on se rappelle tout ce que nous avons dit, dans un chapitre antérieur, des qualités nécessaires pour faire un

bon orateur, on comprendra facilement que, malgré son infirmité, cet homme avait tout ce qu'il fallait pour captiver les cœurs d'une foule.

Chez cet aveugle, comme chez beaucoup d'autres d'ailleurs, j'ai constaté, malgré l'adhérence permanente des deux paupières, par suite de l'évidement définitif du globe de l'œil, des mouvements synergiques de ses paupières avec les différentes expressions de sentiments, ou même tout simplement, en parlant, sans pouvoir invoquer un motif quelconque d'émotions. Il est évident que ces mouvements, tout à fait inutiles, étaient dus à nos vieilles habitudes ancestrales qui nous font toujours remuer les paupières, même pendant le silence.

Ce qui est tout à fait remarquable chez les aveugles, c'est qu'ils ont une parfaite notion du pouvoir visuel des hommes. Quand un aveugle extériorise un sentiment, quand il se met en colère par exemple, il tourne bien sa tête du côté de celui contre lequel cette émotion se manifeste pour l'impressionner, pour retirer tout le bénéfice de sa colère. Un autre aveugle-né, M. Ant..., âgé de 60 ans, un homme fort instruit et fort intelligent, m'affirmait pouvoir reconnaître le sentiment du regard qu'on dirige sur lui. Cet aveugle possédait également l'audition colorée : d'après le timbre de ma voix, il a reconnu la couleur de mes cheveux. Il avait la notion parfaite de toutes les couleurs : du vert, du rose. Il avait d'ailleurs beaucoup voyagé et pouvait admirer la beauté d'un paysage. Il m'a décrit les différentes côtes de la France et préférait les rochers pittoresques de Cancale aux dunes blanches et monotones du Havre. A la campagne, il distinguait, intérieurement, une vaste plaine d'une colline, il possédait, comme il disait lui-même, la perspective de l'oreille. Je cite ces faits qui ont peu de rapports avec notre sujet, comme curiosité, comme preuve du raffinement des

autres sens, chez les aveugles, que nous ne connaissons pas.

A mon avis donc, les aveugles, en cas d'émotion intense ou légère, font des grimaces, comme nous tous. Tous les faits que j'ai pu observer parlent en faveur de cette thèse. Arrivés à un certain âge, les aveugles se rient un peu moins que nous, il est vrai, surtout, autant que je l'ai remarqué, à l'angle externe de l'œil; mais le front, les joues sont couverts des mêmes rides, ce qui prouve donc que la grimace ne dépend pas exclusivement de la vision; elle est, à l'origine, le complément nécessaire et extérieur de l'émotion.

On peut naturellement alléguer que tout ce que nous venons de dire des aveugles ne signifie pas grand'chose et invoquer chez eux l'hérédité pour expliquer tous les mouvements de la physionomie comme chez nous. Ceci est très vrai, mais nous ne voyons pas comment on pourrait s'y prendre autrement pour projeter une certaine lumière sur cette question, si ce n'est en observant directement les aveugles. Or, tout ce que l'observation prouve, c'est qu'ils font des grimaces comme nous. Que ce soit par suite d'une cause organique, anatomo-physiologique, comme je prétends, ou bien par hérédité, ceci me semble impossible de trancher autrement. L'hérédité n'exclut pas d'ailleurs la grande cause initiale, le premier pourquoi, celui qui nous expliquerait pourquoi celle-ci s'est fixée dans tel sens et non dans un autre. A côté de la cause principale physiologique, nous pouvons admettre l'hérédité comme cause supplémentaire, qui engendre beaucoup de grimaces chez les aveugles, tout comme chez les voyants. En passant, nous avons même indiqué certains mouvements synergiques des paupières qu'on ne peut expliquer que par l'hérédité.

Toujours est-il que l'observation directe confirme absolument notre théorie vasculaire de la physiognomique. Elle prouve que les aveugles font des grimaces comme les

voyants, parce qu'ils y trouvent leur utilité, parce qu'à part leur cécité, qui entraîne naturellement une certaine modification dans les différents jeux des grimaces, ils ont la même constitution anatomique que nous, les mêmes carotides avec leurs anastomoses, etc., faits que nous connaissons déjà si bien. Les mêmes causes engendrent les mêmes effets. Voilà pourquoi la physionomie d'un aveugle devient également expressive quand celui-ci ressent une émotion.

Nous ne devons pas oublier d'ailleurs que les aveugles rougissent et pâlisent, tout comme les voyants. Ces troubles vasculaires étaient considérés par nous comme des grimaces involontaires, survenant, au moment opportun, pour seconder l'activité cérébrale. Il est donc parfaitement logique d'admettre que même les grimaces, soi-disant volontaires, chez les aveugles, se trouvent subordonnées à la même activité cérébrale, par suite des raisons anatomiques que nous connaissons déjà.

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

Nous sommes arrivé au terme de notre tâche. Nous avons parcouru le cycle de faits que nous avions à cœur d'exposer au lecteur.

Notre but principal était double : il fallait d'abord montrer pourquoi la physionomie s'agite ainsi, présente toutes ces manifestations émotives, ensuite, comment ces mouvements sont devenus, grâce à leur symbolisme, les agents dynamiques, considérables non seulement pour l'individu, mais aussi pour toute la société, au milieu de laquelle celui-ci vit toujours. Nous nous sommes donc presque exclusivement occupé du dynamisme de la physionomie et, très accidentellement, nous avons fait ressortir quelques propriétés statiques de cet organe important. C'est ainsi que nous fîmes ressortir le rôle joué par la beauté de la physionomie, pour le perfectionnement de l'espèce.

Il ne nous reste plus qu'à résumer les faits, réunis dans le présent ouvrage, pour en tirer tout l'enseignement qu'ils comportent.

Le vieux dicton populaire, présentant la face comme l'envers du cerveau ou l'expression de l'âme, est tout à fait exact. L'organisme humain possède un moteur et un générateur de sentiments cachés, dont l'existence nous est révélée par toutes sortes de mouvements rapides, exécutés en vue de puiser à une source d'alimentation extérieure et supplémentaire. Pour avoir une idée schématique de la manière dont sont enchaînés le cerveau et la face, dans leur dépendance réciproque, au point de vue de la circulation, il faut se figurer *deux arbres, sortant du même tronc*, comme on en voit souvent dans une forêt. La circulation intra-crânienne, pour plus d'analogie, peut être présentée par un *arbre interne*, l'extra-crânienne par un *arbre externe*. Après avoir fourni des nombreuses branches, dans leurs territoires respectifs, imaginons-nous maintenant que quelques branches terminales de ces deux arbres *se réunissent de nouveau*. L'arbre interne est rigide, ne bouge pas, mais l'arbre externe est souple, élastique. Différents muscles peuvent le contracter, le presser, soit à la base, soit aux extrémités. Pendant qu'il est ainsi pressé, la sève coule, avec une plus grande abondance, dans l'arbre interne, et c'est le cerveau, naturellement, qui a la faculté d'ordonner ces contractions et pressions. Tel pourrait être le résumé schématique et représentatif de la théorie vasculaire ou sanguine de la physiognomique.

Autour de ce premier lien organique et constitutionnel, sont venus s'enrouler d'autres facteurs, non moins importants, qui ont encore consolidé et fixé la physiognomique, dans l'espèce humaine, en lui donnant la forme qu'elle possède actuellement. Ces liens secondaires, mais tout de même très influents, sont l'hérédité, les habitudes sociales, les lois de l'imitation, les mouvements par analogie ou association d'idées, etc.

Parmi toutes ces causes, un rôle prépondérant, presque aussi capital que la raison anatomique, appartient à notre appareil de la vision, ce que tout le monde a négligé d'indiquer jusqu'à présent.

Nous avons longuement insisté sur ce pouvoir visuel de la physionomie, comme cause génératrice des grimaces. En parlant des aveugles, nous avons montré qu'étant bien animés, ils font, naturellement, des grimaces, presque comme les voyants; mais, arrivés à un certain âge, ils sont tout de même moins ridés que les hommes ordinaires, parce que, n'ayant pas leurs yeux à protéger, la physionomie chez eux est plus immobile. On ne remarque pas assez que beaucoup de grimaces sont faites pour garantir les yeux et beaucoup pour *frapper* les yeux, comme aussi parce qu'on est *frappé* par eux. Quand on s'occupe de physiognomique, il faut toujours penser à l'appareil de la vision pour connaître la genèse d'une bonne partie des manifestations émotives. Je crois que les auteurs, jusqu'à présent, ne se sont pas occupés de cette étiologie des grimaces, et j'ai fait mon possible pour bien la mettre en évidence.

Tel fut donc le but essentiel de la première partie de cet ouvrage : prouver par quelles causes organiques constitutionnelles le langage émotif fut formé dans l'espèce humaine.

Une fois cette démonstration faite, je me suis appliqué surtout, en choisissant différents types de physionomie, de bien montrer son dynamisme. J'ai voulu principalement faire ressortir l'immense rôle que joue, soit dans la vie sociale de l'homme, soit dans sa vie individuelle, plus restreinte, le sentiment, avec ses différentes manifestations qui ont presque toujours pour siège la physionomie.

Je ne me suis pas occupé de décrire chaque grimace à part, comme signe révélateur de telle émotion ou de tel

sentiment. Pour certaines d'entre elles, toutefois, j'ai indiqué en passant l'origine étiologique qui me paraissait être la plus rationnelle. C'est ainsi que j'ai fait ressortir les rapports ontologiques de ce langage, qui, je crois, ne se trouvent encore indiqués nulle part.

Mais, je le répète, dans la deuxième partie de cet ouvrage je ne me suis plus occupé de la physionomie que comme d'un organe à fonctions affectives.

Une fois devenue, grâce à notre constitution anatomique, le centre des manifestations affectives, la physionomie acquiert ainsi une valeur sociale énorme, parce que tout ce qui se rapporte au sentiment se trouve incarné en elle, et comme, en dehors de son sentiment, rien ne nous intéresse dans l'homme, nous pouvons aussi dire que dans tout l'homme nous ne connaissons et ne nous occupons que de sa physionomie.

Dans tous les ouvrages qui s'occupent de cette question, le côté dynamique de la physionomie est complètement délaissé et à peine mentionné. C'est pourtant ce qu'il y a de plus intéressant pour nous à connaître. Le véritable dynamisme moral, social ou suggestif de chaque homme consiste justement dans ces substituts affectifs, dont il sait très bien imprégner sa physionomie et avec lesquels il rayonne partout où il y a des êtres humains, capables de s'y laisser prendre. Sans ces substituts, aucun prêtre, ni orateur, ni médecin, ni avocat, ni magistrat ne pourraient faire de propagande affective, ni agir sur les hommes. Nous ne pourrions pas aimer nos enfants probablement, et il n'existerait aucun art dramatique.

On s'intéresse tant à la physionomie de chaque homme, on la scrute, on l'interroge, parce que, secrètement, on est poussé par le mobile de connaître le sentiment humain. Le sentiment est un moyen de séduction, de lutte et de défense.

D'autre part, montrer son sentiment veut dire souvent se priver d'un moyen de défense. Le sentiment, selon la belle expression de M. Ribot, est une tendance, c'est le ressort ou l'organisme sous pression, prêt à partir vers telle ou telle direction. Amis ou ennemis, qui peuvent apercevoir cette ébauche du mouvement seconderont, accumuleront des obstacles. Toute vibration cérébrale, affective possède son écho avec sa résonance sociale. C'est la physionomie qui cueille l'écho et se charge de le transporter au loin, à travers toutes les unités du corps social. L'attraction, la répulsion, deux forces élémentaires, indispensables pour maintenir l'équilibre social, sont ainsi concentrées sur la physionomie, comme nous l'avons fait voir, et retiennent constamment nos regards.

Toute l'importance du sentiment, comme élément dynamique du milieu ambiant, qui demande une réadaptation perpétuelle de notre part, en développant chez nous la faculté d'anthroposcopie ou de pathoscopie, a été suffisamment mise en lumière, dans les chapitres précédents.

Mais il y a encore plus. Tout en faisant la place large au sentiment, nous voyons encore mieux le fond automatique, essentiel de la nature humaine et le rôle qui appartient à la physionomie pour nourrir cet automatisme, grâce à ses substituts affectifs.

La physionomie humaine crée autour de nous des illusions, en nous enserrant par toutes sortes de liens affectifs, dont elle forme le stimulant mécanique, pendant que nous en subissons l'effet passif et automatique. On est souvent enclin à faire grand cas du sentiment, à lui attribuer une origine métaphysique ou surnaturelle. Certes, le sentiment est un levier puissant, capable d'engendrer des actions tout à fait remarquables d'héroïsme et d'abnégation. Mais nous

ne devons pas oublier sa source humble, prosaïque et réflexive. Nous sommes en droit d'admirer un automatisme semblable qui aboutit à des résultats aussi grandioses, comme l'amour des parents pour leurs enfants et *vice versa*; mais il est bon de connaître tout de même de quelle étoffe sont tissés ces liens organiques et solides.

Pour mieux voir tout le côté automatique du sentiment et le rôle prépondérant de la physionomie qui nourrit ce sentiment, nous n'avons qu'à nous rappeler ce que deviennent toutes les larmes abondantes qu'on verse à la perte des siens qui vous sont chers, les serments qu'échangent les amoureux, les amis, avant des séparations prolongées. Tout cela s'efface, s'oublie, avec une certitude mathématique, parce que la physionomie, ce stimulant mécanique, n'est plus là pour entretenir le lien affectif.

Le chapitre écrit au sujet des enfants et de la place qu'ils savent se faire dans notre cœur, grâce à leur physionomie, si admirablement pure, est le fruit de longues et nombreuses observations qu'il me fut donné de cueillir, comme médecin, dans différentes familles.

Avec les tendances, malheureusement si répandues, au malthusianisme de l'époque actuelle, la future venue de chaque enfant est considérée comme une calamité, contre laquelle on contracterait volontiers, je crois, une assurance, si la loi autorisait l'existence de pareilles sociétés. Dans ces jeunes ménages malthusiens, dont la moralité vaut certainement la bonne moyenne, la certitude de la prochaine augmentation de la famille est saluée par des protestations sourdes de rage et d'hostilité contre le malheureux fœtus, non terrestre encore. Mais, une fois l'enfant venu au monde, celui-ci se charge lui-même, peu à peu, de transformer ses parents et de se faire aimer d'eux, comme s'ils n'avaient jamais eu d'autre désir que d'avoir des enfants. A quoi est

donc due cette heureuse métamorphose des parents, sinon à l'action lente, mais sûre et infaillible de la physionomie de l'enfant, avec tous ses effets purement mécaniques et réfléchis, que nous avons si longuement analysés. Tout médecin qui me lira approuvera ma façon de voir sur cette question, parce qu'il se rappellera avoir rencontré de nombreux cas semblables, où se produit l'éclosion de cet amour *post-partem*.

Comme je l'ai dit, on doit admettre, chez la femme, l'existence positive d'un centre préalable pour aimer son enfant. Chez toutes les femelles mammifères, nous voyons cet amour exister, sous forme d'instinct puissant; et c'est parfaitement compréhensible, quand on pense à toutes les modifications trophiques que subit la femelle, pendant son état gravis. Il faut bien que ces nouvelles conditions trophiques soient surveillées par quelques éléments centraux, dont le produit de conception et l'utérus gravis constitueront le stimulant. Et même après, quand le fœtus est expulsé de l'utérus et devient terrestre, c'est la lactation qui survient chez la femelle : tout le monde sait combien cette lactation se trouve sous la dépendance du système nerveux. Il est donc logique que la vache et la jument aiment le veau ou le poulain qui sont le stimulant naturel pour cette sécrétion lactée, surveillée elle-même par un centre puissant probablement. Qu'est-ce qu'on voit en effet chez les mammifères habituellement? C'est qu'après la lactation, tout amour de la progéniture disparaît, parce que la fonction, l'organe et le centre s'atrophient complètement. Les animaux ne se reconnaissent même plus après et peuvent devenir tout à fait hostiles entre mères et enfants. L'instinct maternel même, chez ces animaux, l'amour de la mère pour sa progéniture n'est donc pas quelque chose de mystérieux, mais correspond à l'exercice d'une véritable

fonction, dont la mère possède l'organe central, pendant que le nouveau né forme son stimulant naturel, extérieur. On ne s'étonne pas que la vache se défende contre une blessure de la jambe, et l'on s'extasie devant son altruisme, quand elle protège le veau. Pourtant le principe est exactement le même, le veau forme un membre, en quelque sorte libre et séparé, et le trait d'union entre lui et sa mère c'est d'assurer le fonctionnement régulier des glandes mammaires, si importantes. Même, chez les oiseaux qui couvent d'abord l'œuf, pour s'occuper ensuite de leurs petits, la même excitation cutanée se retrouve pour former un stimulant énergétique auquel nous donnons le nom d'amour maternel. Quand on voit, par exemple, les pigeons gaver leurs petits, ils ont le même frémissement de l'aile, le même battement rythmique que pendant leur copulation. Ce qui prouve donc que les parents ne sont pas toujours si désintéressés, en nourrissant si régulièrement leur progéniture.

Eh bien, chez la femme, la marche est à peu près semblable. Il y a d'abord la gravidité, ensuite la lactation qui possèdent des centres réels et puissants dont l'enfant forme l'agent extérieur ou stimulant. Après, une fois l'enfant venu au monde, pendant son allaitement et dans les premières années qui suivent celui-ci, les liens ne font que grandir entre lui et sa mère, parce que sa physionomie et la réflectivité du sentiment se chargent de les consolider. Le père, au contraire, doit se constituer tout un placenta pour son enfant, aussi voit-on ce placenta surtout grandir à partir du moment où la physionomie de l'enfant sort de son état inexpressif et amorphe pour devenir expressive.

C'est ce qui fait aussi la grande différence entre l'espèce humaine et les autres mammifères : nous avons une bien plus grande variété de sentiments, notre puissance expressive et réflective est aussi bien plus développée; voilà pour

quoi les hommes sont généralement infiniment plus solidaires entre eux que les animaux.

La nature a même si bien arrangé les choses, pour l'espèce humaine, que, plus tard, quand nos enfants ont grandi, quand nous devenons, nous-mêmes, vieux et improductifs, surviennent les petits-enfants et les arrière-petits enfants, avec leurs nouveaux visages, frais et jeunes, pour nous communiquer toujours la gaieté et l'insouciance, grâce à la cohabitation et à la vie de famille. On dirait que les générations s'échelonnent, s'accumulent, à mesure que nous avançons en âge et que notre sensibilité s'émousse. Un grand-père ou une grand'mère peuvent avoir la bonne fortune d'être égayés par plusieurs jeunes petits-enfants à la fois. Tel est l'ordre des choses que la nature adopta : c'est de nous alimenter constamment par des sourires frais et argentins des enfants, jusqu'à la fin de nos jours. On ne doit donc pas toujours considérer les enfants comme une charge, et le malthusien qui s'en prive devient souvent une charge pour lui-même, parce qu'il risque de s'entourer, à tout jamais, de solitude et de tristesse, pendant ses vieux jours.

Ainsi, tout en connaissant le principal organe et l'origine automatique de nos sentiments, nous n'en devons pas moins les respecter et admirer la solidité de leur organisation.

Le lecteur a pu voir qu'à l'encontre de ce que firent beaucoup d'autres auteurs, je me suis peu occupé ici de la physiognomique des animaux pour la comparer à celle de l'homme. Ce n'est pas qu'une étude pareille me paraisse dépourvue d'utilité, mais je trouve que les physionomies, chez l'homme et l'animal, tout en présentant quelques vagues points de ressemblance, différent, dans des proportions beaucoup trop grandes.

L'animal possède bien une physionomie, mais elle est bien loin d'avoir la même importance que chez l'homme. Ni la sélection sexuelle, ni la vie sociale, ni le développement du cerveau ne sont intervenus pour façonner la physionomie de l'animal et lui donner le dynamisme immense qu'elle possède dans l'espèce humaine, ce dont nous avons fait voir des nombreux exemples.

Le siège d'une grande partie de manifestations émotives chez l'animal est concentré dans sa queue qu'on voit facilement remuer, à la moindre agitation nerveuse. Ces mouvements rythmiques de la queue doivent être dus à quelques excitations motrices, en rapport avec l'excitation du centre sexuel, comme on constate encore souvent, chez l'homme, la participation de ce centre aux émotions intenses. Parfois aussi, l'animal doit se frapper avec la queue pour s'exciter ou se caresser lui-même. Les chevaux, par exemple, quand ils chassent une mouche avec leur queue, doivent en éprouver une sensation de grattage, puisqu'on les voit faire ou l'un ou l'autre de ces mouvements. Les autres manifestations émotives des animaux sont localisées strictement autour de leur bouche ou des organes perceptifs; ils tendent l'oreille, le nez pour flairer, font différents mouvements offensifs ou défensifs avec leurs lèvres. Mais combien tout cela est pauvre, grossier et schématique, à côté de la mobilité d'une physionomie humaine! Voilà, par exemple, l'énorme face d'un cheval, d'une vache, ou d'un éléphant, pourtant réputé intelligent; quelle est sa partie mobile et quelle expression peut-on y lire?

Que voyons-nous en effet chez les animaux? La beauté sexuelle existe peut-être pour eux, mais nous n'en avons pas de preuves tangibles. Quand les mâles sont en rut, ils courent après toutes les femelles, sans s'occuper de leurs physionomies. Si l'on amène une vache à un taureau pour

être assaillie, celui-ci n'examine pas d'abord sa physionomie, pas plus que l'étalon qui se trouve dans le même cas.

D'autre part, la vie sociale, chez les animaux, étant excessivement restreinte, embryonnaire, plutôt grégaire que sociale, dans le vrai sens du mot, la physionomie n'est pas devenue chez eux le signe distinctif de l'individualisme. N'ayant pas de vêtements, ils se distinguent peut-être réciproquement par toute autre partie du corps que par la physionomie. Peut-être même se reconnaissent-ils par l'odorat, car on voit beaucoup d'animaux se flairer avant de s'aborder. Chez l'homme, à cause du vêtement, de l'intensité de la vie sociale, chaque physionomie est devenue le sceau, le cachet, le stigmate de toute individualité.

Quant à l'intelligence des animaux, si nous pouvons en admettre quelques germes rudimentaires, cela ne peut nullement se comparer avec la masse de connaissances qu'est capable d'emmaganiser un cerveau humain. De cette pauvreté d'intelligence résulte naturellement une pauvreté affective et expressive. Même si l'on examine attentivement, pendant quelque temps, les singes, au moment de leurs gambades et courses folles, on voit revenir les mêmes expressions monotones, et pourtant leur physionomie est encore une des plus mobiles.

Les physionomies de tous les chevaux, de toutes les vaches, de tous les chiens, question de race et de variété à part, se ressemblent énormément, parce qu'il n'existe aucun individualisme chez tous ces animaux. On dirait que les mêmes moules engendrèrent les mêmes miroirs. Entre dix chevaux de la même race, peut-il y avoir grande différence dans leur intelligence? Aussi leurs miroirs ou physionomies se ressemblent, quoi qu'il puisse bien exister quelques légères variations individuelles; mais prenez dix enfants du même lycée et du même âge, combien vous aurez de peine

à réunir dix physionomies vaguement ressemblantes. Et si l'on pouvait suivre ensuite la vie de ces dix enfants, jusqu'à la fin de leurs jours, on verrait, par la différence de leurs œuvres, encore plus justifiée celle de leurs physionomies.

L'homme est individualiste, tandis que l'animal appartient davantage à l'espèce et se répète. Même, dans une famille, où les ressemblances extérieures des enfants correspondent à leurs plus grandes ressemblances intérieures, les œuvres, engendrées par ces enfants, finissent souvent par se différencier complètement.

De plus, si nous considérons individuellement l'évolution de chaque physionomie, dans l'espèce humaine et chez les animaux, nous verrons encore qu'ici la différence est énorme entre ces deux organes absolument dissemblables.

La physionomie du cheval ou du chien, par exemple, jeune ou vieux, varie à peine, tandis que, chez l'homme, les diverses étapes de son cerveau se lisent admirablement sur sa figure. Voici celle de l'enfant, telle que nous la connaissons déjà : pure, fraîche et séduisante. La voici en état d'adolescence, avec son enthousiasme expansif, son amour juvénile du savoir et du sexe, ses yeux ardents de passion, de dévouement, des beaux cheveux l'encadrent généralement. Plus tard, elle prend la forme du père de famille, de l'homme mûr, rassis, grave ; c'est le reflet du cerveau, où se développent les dernières couches corticales, les plus délicates, les plus tardives et, quelquefois aussi, les dernières à s'éteindre. Voici enfin la régression de la même physionomie qui commence : c'est la résorption, terme ultime de l'évolution. Il est bien évident que les ruines extérieures de la physionomie du vieillard ne font que reproduire les ruines internes, car un vieillard n'est plus qu'un mort-vivant quelque chose comme un cadavre ambulante. Chaque déchéance extérieure est amenée par une mort ou une

atrophie centrale préalable. C'est le cerveau, en devenant scléreux, en arrivant au bout de son évolution, qui amène la rétraction externe. C'est ainsi que tout se ride, s'affaisse, se creuse sur la physionomie du vieillard, parce que cela ne fait qu'exprimer les ravages et les rides intérieures.

Chez les animaux nous n'avons rien de semblable; l'animal vient avec des moules tout faits ou à peu près; ils se développent rapidement, restent stationnaires longtemps pour régresser rapidement. Comme ces moules sont peu nombreux, ils ont moins à perdre, et la physionomie est bien loin de présenter les mêmes étapes importantes d'évolution que chez l'homme.

Il va de soi que toutes ces conditions d'existence, que nous ne faisons qu'esquisser ici très superficiellement, ont engendré, chez l'animal, d'autres fonctions pour sa physionomie, d'autres connexions avec les centres et une tout autre constitution anatomique, ce qui l'éloigne ainsi, de plus en plus, de la physionomie humaine.

Voilà pourquoi, à mon avis, l'étude comparée de l'expression des émotions chez l'homme et les animaux, tout en ayant son utilité restreinte, ne projettera jamais un grand jour nouveau sur toutes les questions intéressantes que soulève la physionomie humaine.

Le rôle esthétique de la physionomie fut, à son tour, suffisamment mis en lumière par nous. Tous ces crescendos énergétiques extérieurs, auxquels nous assistons pour voir ensuite leur régression ou leur extinction graduelle, doivent nous servir d'enseignement et nous montrer ce qui se passe en dedans, dans la véritable source de vie de chaque homme.

N'est-il pas vraiment merveilleux de voir tous ces appâts ou amorces que l'énergie humaine nous jette? D'abord c'est l'enfant, de l'énergie humaine en évolution, cette

masse informe de nébuleuse, se détachant de nous, en train de se condenser, de se mouler, de se dessiner, tout en se couvrant du masque d'innocence et de pureté qui, dirait-on, nous fait croire presque à son origine céleste, puisque nous l'appelons angélique. Ensuite, vient la majestueuse beauté elle-même, avec son modelé, ses ciselures, son langage provocant, concis, fascinant, altier, dominateur et parfois irrésistible, comme tyrannie attractive. Plus tard, elle prend encore un aspect olympien de maturité intellectuelle, avant de disparaître complètement, dans un chaos indescriptible et hideux de rides, de sillages, de lignes, de formes, d'enfoncements, de saillies, d'atrophies, de dégénérescences affreuses, se couvrant de végétations et de moisissures parasitaires, où la vétusté des tissus se mêle à toutes les déformations imaginables, pour accentuer la confusion dans ce langage symbolique, jadis si clair, si brillant, si plein de charmes, de force et de beauté.

Sachons donc bien interpréter ces signes et ne pas nous leurrer de fausses idées d'éternité ou d'immortalité. Le frisson respectueux nous glace à l'aspect de la physionomie affaissée d'un vieillard, remplie de tous les symboles de ruine, précurseurs certains d'une destruction complète qui ne peut plus tarder. La vision de ce qui nous attend passe devant nous, comme un éclair intérieur, puisque nous ne pouvons réellement bien comprendre un événement qu'en devenant subjectifs, en nous accolant à lui, en le mesurant par notre moi. Eh bien, la physionomie, dans ces cas-là, nous rend des grands services. Étant le reflet de l'énergie, elle nous enseigne la vraie énergie. Elle nous avertit à temps de ne pas gaspiller notre vie inutilement. Elle s'ouvre devant nous, comme un bon livre fidèle, plein de prédictions, prophétisant mieux que les anciens livres sibyllins et prédisant bien l'état du contenu qu'elle abrite. La phy-

sionomie peut faire de chacun de nous un oracle pour nous-même ou les autres. Il ne faut donc pas s'adosser aux idées de survivance ou autres chimères, quand la physionomie, en nous montrant si bien notre avenir limité, bien compté, nous prouve que même, de notre vivant, bien des éléments énergétiques sont irrémédiablement éteints.

La beauté fut créée par l'homme lui-même ou plutôt par son énergie nourricière, par ces centres supérieurs qui ont besoin de couleurs, de formes pour se montrer, pour révéler leur présence. Encore maintenant, nous voyons partout, autour de nous, comment l'homme travaille sans cesse, avec acharnement, au perfectionnement de la beauté : le rouge aux lèvres est beau, mais l'état naturel n'est pas assez beau, alors, l'homme y met des couleurs criardes, écarlates. La plus modeste ouvrière, si elle possède deux sous, s'achètera un bâton de rouge pour se colorer les lèvres. En se promenant dans la rue, on dirait qu'on assiste à un concours de lèvres rouges. Un beau teint rose, frais est également enviable, c'est un symbole énergétique puissant. Eh bien, si le teint normal laisse à désirer, vite, l'homme emploie des poudres, du fard pour obvier à cet inconvénient. Et c'est ainsi que se propage le besoin du rouge, tout le monde se crée des centres de rouge. Et probablement, dans 5 ou 10,000 ans, on arrivera par la sélection à imposer à la nature la production générale des joues et lèvres roses. Puisque tout le monde aime le rose, il surgira probablement des monstruosité, avec ces belles couleurs. Celles-ci, étant particulièrement recherchées, elles se reproduiront avec une très grande facilité, et l'espèce possédera ainsi, un moment donné, des lèvres tout à fait rouges, sera infiniment plus belle. Le rouge actuel, d'ailleurs, doit lui-même être le résultat d'un travail antérieur incessant de sélection, excessivement prolongée.

Et l'on voit par cet exemple banal combien la sélection par le symbole est sûre, intelligente, va vers un but rationnel. La bonne énergie recherche sa congénère instinctivement, et repousse, avec dégoût, celle qui lui paraît inférieure. L'homme étant un être complexe, encore mal discipliné et plus mal hiérarchisé, arrive parfois à supplanter une énergie par une autre. Mais parmi ceux qui font des mariages d'argent, combien ont dû ressentir et surmonter un frisson d'épouvante imposé par quelque symbole antiénergétique! Cela n'a l'air de rien un peu de couleur en plus aux lèvres, et pourtant c'est loin d'être un simple caprice : un tuberculeux, un chlorotique, un cancéreux, un ictérique, ou tout autre organisme, frappé de quelque subvitalité latente ne peuvent pas les posséder, donc tous ces types tarés se trouvent ainsi éliminés, et le but supérieur est tout de même atteint, grâce à quelque chose qui a l'air d'être bien frivole. Combien de tares indélébiles, combien de non-valeurs, dont nous n'avons même plus aucune idée actuellement furent déjà ainsi à tout jamais rayées de l'espèce humaine?

Veut-on avoir un autre exemple de la solidarité intime qui existe entre l'état des lèvres et le cerveau, tant soit peu modifié? Souvent leur état hygrométrique change, avec une sensibilité inouïe, à la moindre émotion; n'importe quelle secousse émotionnelle les rend sèches, et si l'on veut continuer à causer, on est obligé de faire certains mouvements de la langue pour les mouiller. C'est évidemment la même excitation des vaso-moteurs qui occasionne le trouble émotif conscient, en même temps que son stigmate extérieur, la sécheresse labiale. C'est donc toujours la répétition du même phénomène : un déplacement d'énergie intérieure, se révélant par son symbole, et un certain mouvement lingual, observé sur une physionomie, vous prouvera l'effet de votre parole dans une conversation. Le cerveau ordonne parfois de mentir,

et les lèvres obéissantes parlent, mais le plomb du mensonge les alourdit, en les desséchant.

Qu'on nous permette d'insister encore sur le fait des lèvres rouges que l'humanité se prépare pour l'avenir, afin de montrer ce que les instincts énergétiques font de nous.

Il est évident que si nous aimons tant les couleurs, c'est parce que nous possédons des centres, des amas d'énergie, capables de les apprécier ou de fonctionner à leur vue. Nous avons déjà dit que nos sens peuvent être considérés comme des tentacules, sortant du dépôt principal d'énergie, pour flairer et s'approprier tous les éléments énergétiques environnants. L'hydre se fixe sur une plante aquatique et envoie des longs tentacules pour explorer les environs dans le but de s'emparer de tous les corpuscules alimentaires qui peuvent se présenter; de même agit un céphalopode monstrueux, avec ses immenses prolongements, qui doivent saisir tout ce qui est comestible. Cela est compréhensible pour nous, parce qu'il s'agit de l'énergie alimentaire : la nourriture est concrète, palpable. Mais nos autres innombrables énergies ont également besoin de se nourrir. Elles possèdent donc leurs tentacules explorateurs — les sens. Et ces tentacules sont tellement bien intégrés, solidaires entre eux, qu'on ne peut pas voir une belle fleur sans éprouver tout de suite le besoin de la palper, flairer ou presque écouter. Même quand on voit une belle ligne, il faut s'en approcher, suivre son contour, sentir si elle est souple, élastique, douce, rénitente. Il existe en un mot une véritable synergie tentaculaire ou sensuelle en présence d'une source énergétique ambiante. Dans l'amour sexuel tous les sens ou tentacules fonctionnent toujours ensemble pour absorber toute la masse d'énergie qu'un bel être humain dégage par ses riches symboles énergétiques. Voilà pourquoi des lèvres rouges, signes de santé, de force et de courage, deviennent pour nous un

centre attractif important. Elles nous rendent centripètes, nous faisons le signe alimentaire. Le baiser est ainsi né, simulant par tous les sens, formant ventouse, la succion ou l'absorption de l'énergie. C'est ainsi que la vraie bonne énergie humaine, sous forme de beauté, de charmes, assure sa reproduction, en suscitant autour d'elle ce que nous appelons des désirs, et bien des folies de l'amour, certains raffinements sensuels ou perversions sexuelles sont dus à cette synergie tentaculaire.

Le désir lui-même n'est qu'une sensation secondaire humaine, ajoutée à la poussée énergétique qui s'empare de l'homme, quand il se trouve en présence d'une autre source d'énergie extérieure, dont il possède l'équivalent central. Il en est de même d'ailleurs, que nous prenions n'importe quelle autre forme d'énergie. Est-ce que nous ne nous arrêtons pas instinctivement devant un beau parterre de fleurs, ou quand nous entendons quelque part, au loin, un beau morceau de musique? Là aussi nous devenons centripètes, et pour avoir un exemple de ce bloc compact que forment nos différents tentacules pour absorber, tous ensemble, l'énergie extérieure, on n'a qu'à se rappeler que dans tous les musées on est obligé de mettre des écriteaux spéciaux, « défense de toucher », devant les objets exposés, afin de les préserver de ces contacts instinctifs qui s'emparent de la foule, à la vue d'une source d'énergie. Nous sommes un composé d'énergies¹ multiples que nous nourrissons au moyen de nos tentacules énergétiques, en puisant dans

1. Le mot « énergie » que nous employons, si souvent, dans le cours de cet ouvrage, n'a rien de métaphysique; il possède son équivalent matériel dans ces tourbillonnements de la masse nerveuse centrale d'ordre molaire ou moléculaire. Telle est notre énergie intrinsèque. L'existence de différentes formes d'énergie extrinsèque est trop évidente, pour qu'il soit nécessaire d'insister longuement là-dessus. Nous ne pouvons pas en dire plus long ici, mais nous nous proposons de reprendre cette question en détail, dans un autre ouvrage et de montrer par quoi nous sommes habités, comment nous sommes gouvernés et poussés.

l'énergie flottante de l'ambiance des éléments de sustentation. Le total de nos énergies possède ses formes, l'ambiance possède les siennes, et les sens, se chargeant de les interpréter, véhiculent ainsi ces éléments cachés d'un milieu à l'autre.

Et remarquons bien que grâce à ces tentacules, grâce au réflexe centripète qui nous fait absorber de l'énergie ambiante, nous devenons bien souvent fertiles pour les autres formes d'énergie. Dans la fusion sexuelle, il se produit une sorte de bipartition de tout l'organisme. C'est l'énergie corporelle qui étant suralimentée par toute sa congénère, venant d'un autre être humain, se gonfle de sève et, comme toute cellule en état d'hypernutrition, se crève, laisse échapper le germe fécondant, qui en s'unissant à un autre germe, engendré dans les mêmes conditions, forme le futur œuf humain complet. Ce que nous voyons si couramment, dans la reproduction sexuelle, a lieu également dans les autres activités humaines. Tous les symboles énergétiques élevés : les arts, la poésie, la peinture, la sculpture, etc., nous anoblissent, nous fécondent, nourrissent en nous ces germes latents¹ que nous possédons; et, devenus mûrs, ils chercheront, à leur tour, par toutes les voies motrices, le symbole équivalent pour s'extérioriser, en se détachant de nous. Les symboles énergétiques produisent en nous une sorte de pullulement intellectuel; ce sont, si l'on veut, des karyokinèses² intellectuelles, tout à fait analogues à la grande karyokinèse corporelle, réalisée pendant l'acte de la reproduction sexuelle. Ne voit-on pas souvent certaines lectures, des fréquentations des musées, des auditions musicales,

1. Car si nous n'avions pas ces germes à l'état latent, nous ne comprendrions pas les chefs-d'œuvre artistiques.

2. On sait que sous ce nom on désigne un processus biologique qui consiste essentiellement en un accroissement cellulaire par dédoublements successifs du noyau de chaque cellule, pour constituer 2, 4, 8, 16, etc., un nombre de cellules de plus en plus élevé.

certaines fréquentations sociales éveiller en nous des forces mystérieuses qu'on ne s'est jamais soupçonnées avant, se manifestant par des enfantements magnifiques ! C'est donc toujours le même phénomène qui se répète dans la nature : pour absorber de la nourriture, il nous faut des prolongements, des bras, jambes, mâchoires, afin de la saisir, la triturer, la lacérer et la transformer en énergie assimilable. Les mêmes tentacules, les sens, existent pour l'absorption d'autres formes d'énergie ambiante. Les progrès de l'humanité sont faits de ces différences tentaculaires individuelles, ne faisant que révéler les mêmes différences des sources énergétiques principales. Une bonne énergie génératrice possède généralement des bons sens, qui lui apportent plus facilement des éléments ambiants, insensibles aux autres. Et la beauté n'est que ce que l'énergie humaine produit de meilleur, de lisible, et d'intelligible avant de devenir accessible à ces tentacules. On dirait que l'énergie humaine, en se parant ainsi, nous invite à nous emparer d'elle et à la morceler à son tour, en assurant sa perpétuité.

On peut certes se demander encore pourquoi notre énergie nourricière éprouve-t-elle ce besoin de revêtir, un moment donné, de si belles formes, pour les abandonner lentement, en nous laissant des regrets cuisants, des souvenirs de tristesse et l'âme inassouvie de désirs bouillonnants, mal éteints, impossibles à satisfaire ? Mais il n'y a pas de réponse possible à tous les pourquoi. L'énergie, la grande énergie, dont nous sommes issus, ne connaît ni ces plaintes humaines, ni ces apitoiements mesquins qui, sous forme de conscience, raisonnements, sensibilité, ne sont que des épiphénomènes, greffés sur quelque chose de plus lointain. L'énergie, dans son essence, reste elle-même, garde sa logique : elle tourne, voltige, évolue, attire, repousse, crée, meurt, sans se préoccuper de nous, ni de nos invocations pusillanimes. Consta-

tons le fait que la forme est périssable, même avant l'intelligence. Sachons nous contenter des satisfactions passagères, contenues dans la beauté. Retenons bien toute la haute valeur énergétique s'attachant à ce signe révélateur, pour être à même, dans nos relations sociales, de faire un tri judicieux de notre atmosphère humaine, ambiante. Plus le nombre de ces symboles vivants du beau sera élevé, mieux l'alimentation de notre propre énergie sera assurée. Voilà pourquoi tout homme devrait s'appliquer, de bonne heure, à transformer ses jeunesse, force et vigueur en une multitude de ces jeunes satellites vivants, gais, aux formes si belles, qui, par leur énergie rayonnée en masse, constituent encore le meilleur élément social d'assimilation. On ne sera plus hanté autant par l'idée de ses ruines personnelles, en voyant autour de soi ses propres formes graduellement renaître, déjà avec l'empreinte d'un nouveau perfectionnement, dû à la marche du temps et de la génération.

Il va de soi que tout ce que nous avons dit au sujet de la véritable valeur énergétique, se manifestant par un plus parfait symbolisme corporel ou par une plus grande beauté, ne doit naturellement pas être pris à la lettre. C'est un principe qui comporte une immense quantité d'exceptions. Si la source crée et nourrit généralement la forme, il y aura tel cas individuel, où il existera une contradiction apparente, absolue entre ces deux faces du même objet. L'histoire nous raconte que le génial Ésope était hideux à faire peur aux enfants; le beau Pâris, de la mythologie, ne brillait peut-être pas par son intelligence, et quoique les gravures nous présentent Beethoven, comme possédant une belle tête, au front olympien, nous savons, par ses biographies, qu'il fut constamment malade, sourd, miné par toutes sortes d'infirmités chroniques, de même que notre génial Pascal qui s'est consumé prématurément, à l'âge de trente-neuf ans, dans

une sorte de folie mystique. Mais toutes ces exceptions ne font que confirmer le principe du *pari passu* entre l'extérieur et l'intérieur.

Il nous est impossible d'entrer ici dans la discussion de tous les arguments qui militent en faveur de ce principe. Nous en avons déjà invoqué quelques-uns dans le chapitre VII (2^e partie). Nous pouvons seulement ajouter qu'il faudrait absolument réagir contre cette opinion erronée et généralement répandue, dans le monde savant, qui consiste à dire que les génies sont des monstruosité si rares ou bien des dégénérés. Il est déjà si difficile de s'entendre sur le terme de génie, puisque les activités humaines sont innombrables et que chacune d'elles peut prétendre à accaparer l'homme, à le mener à une sorte d'hyperthopie exclusive, spéciale, ce qui est le propre de tout homme et surtout de l'homme génial. Un milliardaire américain dont les débuts furent tout à fait obscurs et qui est arrivé, à force d'efforts et de persévérance, à amasser une fortune considérable, peut avoir, dans son genre, les mêmes droits au titre de génie que Balzac ou Victor Hugo qui ont enrichi les lettres françaises de tant de belles productions. Pourtant, on connaît Balzac, on apprend par cœur Victor Hugo, et personne ne s'occupera du milliardaire. Ce qui est beau de la part de l'intelligence abstraite, pure, c'est qu'elle travaille souvent, avec un acharnement extraordinaire, à fonds perdus, pour des générations à venir, dont elle ne touchera jamais personnellement les intérêts. Mozart s'est épuisé à produire de la musique et, à sa mort, on ne trouva même pas de quoi l'enterrer : il fut jeté dans une fosse commune. Beethoven, qui nous nourrit encore maintenant de sa musique, ne s'en est pas enrichi et, pendant les dernières années de sa vie, il a connu la misère en plus de toutes ses souffrances physiques. Mais il faut dire aussi que tous les financiers ne s'en-

richissent pas souvent et payent par leur vie des spéculations hasardeuses. Les deux sortes de spéculations — philosophiques ou financières — présentent leur risque et mènent souvent au résultat contraire qu'on en attend. Je crois qu'on peut dire, comme Nietzche, que le nombre de génies doit être très élevé, mais que beaucoup s'en aperçoivent *trop tard*, quittent la terre sans avoir produit rien de durable. A juger par la quantité de gens qui s'ennuient sur cette terre, on peut présumer que le niveau intellectuel moyen doit être supérieur à son état apparent. Un homme intelligent doit savoir *s'ennuyer*, comme dit très judicieusement Guyau, car l'ennui mortel, après tous les plaisirs et distractions possibles, n'est que l'expression de ces activités supérieures, latentes qui ne furent jamais monnayées ou transformées en symboles extérieurs. Le travail intellectuel demande une discipline personnelle si sévère, une assiduité tellement grande, que peu de gens ont le courage d'affronter ce stage ou entraînement indispensable, mais salutaire. Beaucoup essayent bien, mais se relâchent immédiatement, découragés et aigris. Et puis, on ne sait pas, bien souvent, comment une intelligence se cristallise, qu'est-ce qui formera son noyau central pour l'amener à l'état d'hypertrophie dans une voie toujours la même. Souvent, c'est un hasard qui se charge d'amener cette cristallisation. Et si le premier a manqué, la deuxième ne se fera pas. Même Balzac, cet infatigable producteur, s'est essayé dans différentes branches littéraires, avant de trouver sa voie personnelle. D'autre part, il est incontestable que le cerveau, étant un organe comme les autres, peut présenter ses monstruosités, tout à fait exceptionnelles, et venir se greffer sur un corps débile qui le soutiendra d'autant moins que ces intelligences géniales, se grisant par leurs propres enfantements, se laissant entraîner par leurs débauches intellectuelles,

contraires à toute règle d'hygiène, finissent par épuiser complètement leur santé fragile. Tel est l'exemple exceptionnel que nous voyons dans Mozart ou Pascal, d'une précocité géniale si grande, enlevés à la vie si tôt. Mais à ces organismes débiles, nous pouvons aussi opposer des organismes sains, atteints d'une longévité exceptionnelle, comme Michel-Ange, Newton, morts presque nonagénaires, le célèbre Titien emporté par la peste à quatre-vingt-dix-neuf ans, le grand Chevreul, qui a dépassé la centaine, Victor Hugo, si pondéré, si productif, et tant d'autres. Le travail intellectuel lui-même, une fois bien canalisé, bien bridé, devient une source inépuisable d'énergie et de vitalité, *il conserve au lieu d'épuiser*. Il ne peut plus évidemment modifier nos formes, mais il contribue incontestablement à les préserver des ruines prématurées. On dirait que la même force génératrice qui, chez l'homme de génie, produit tant de chefs-d'œuvre symboliques, au profit de toute l'humanité, garde tout de même une partie de son énergie pour ses propres besoins, ce qui devient ainsi tout bénéfice pour l'individu. Nous savons très bien, par leurs biographies, que Darwin et Spencer furent d'une santé plus que délicate, presque toujours souffrants. Pourtant ils eurent, tous les deux, une carrière créatrice admirable, et c'est leur production cérébrale féconde qui a probablement consolidé leur santé chancelante. Quant à cette autre opinion absurde, qui prétend que les génies sont des dégénérés, il faut être frappé de véritable cécité intellectuelle pour oser la soutenir. Dire que des hommes tels que Émile Zola, Alexandre Dumas, Richard Wagner et tant d'autres sont des demi-fous avortés est une monstruosité illogique qui n'a besoin d'aucune espèce de réfutation.

En un mot, nous nous élevons énergiquement contre l'opinion courante qui consiste à dire généralement que

l'espèce n'a pas besoin d'intelligence, qu'elle ne fait que rechercher la forme. Une opinion semblable, s'appuyant sur le fait apparent que la quantité des belles formes est infiniment supérieure à celle des belles intelligences, est tout à fait contraire à tous les principes généraux de la biologie. Le cerveau est notre maître, puisqu'il est le siège de toute notre vie consciente, inconsciente et trophique. La plus petite hémorragie dans le cerveau se manifeste par des troubles trophiques très éloignés. Un beau corps doit donc en principe abriter une belle intelligence. Et si la moyenne de ces dernières est encore si peu élevée, ce n'est pas que les germes latents y manquent, mais l'éducation, ce facteur capital justement qui forme principalement l'intelligence. La forme pousse toute seule, tandis que le développement du dedans dépend essentiellement du milieu, de l'individu, d'une quantité infinie de facteurs qui, par suite de leur instabilité excessive, peuvent ne pas se montrer et ne pas intervenir à temps pour faire de l'intelligence ce qu'elle devrait être. Malgré cela, nous n'avons pas à nous plaindre des résultats obtenus jusqu'à présent. La moyenne intellectuelle s'est certainement déjà élevée d'une notable fraction, grâce à cette sélection par la forme. C'est que la moyenne, dans l'espèce, ne va pas aussi vite que dans la vie de l'individu. Que comptent mille ans pour la vie de l'espèce? Et pourtant, déjà bien des préjugés ont, à tout jamais, disparu et, chaque jour encore, tous ceux qui aiment le progrès et l'humanité voient, avec une grande satisfaction, l'horizon intellectuel s'élargir et s'agrandir dans les différents coins de l'univers. Un grand point au moins reste déjà acquis. On ne vous brûle plus pour une idée émise. Il y a des pays libres où l'on peut heureusement dire ce qu'on pense. On pourra donc ainsi agir et par les idées, et par la forme pour améliorer rapidement et sûrement l'espèce.

Ainsi donc, la physionomie, étant le siège central de notre symbolisme énergétique total, autant matériel qu'immatériel, contribua énormément au relèvement de l'espèce. L'homme s'est perfectionné lui-même. Il s'est rendu beau, tout en améliorant constamment son intelligence. De plus, la physionomie, en nous renseignant fidèlement sur l'état de nos centres supérieurs, ces organes dont dépend toute notre vie, nous rend aptes à bien lire dans notre propre âme.

Il est bon quelquefois de condenser pour l'intelligence, dans une image visuelle, tout ce qui a été dit et reste encore à dire. Cet ouvrage, étant presque dépourvu de gravures, je demande la permission au lecteur de lui citer ce discours, prononcé par un miroir religieusement conservé dans une famille, où l'on possède, au plus haut degré, le culte des anciennes reliques. A force d'entendre constamment des plaintes humaines, de plusieurs générations, et de réfléchir leurs visages tantôt gais, tantôt consternés, ce miroir s'appropriait probablement une grande partie de leur énergie génératrice et acquit ainsi le don merveilleux de la parole. Il y a des miroirs qui parlent, comme il y a des aveugles qui ont l'audition colorée¹.

Voici donc ce qu'il dit un jour, d'une voix tonnante :

« Écoutez-moi bien vaillamment, sans crainte, ni superstition, vous tous, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, qui venez constamment m'interroger anxieusement ! Je suis l'Énergie Génératrice, et ayant pitié de vous, je vais vous

1. Le dynamisme social des miroirs doit être très intense. C'est à se demander s'ils ne savent pas tous causer, quand on voit que cet objet se trouve partout, à notre portée, que ce soit dans les appartements ou dans la rue. Certaines femmes même ne s'en séparent jamais, dans aucune de leurs courses. Un de mes malades, ayant subi l'ablation d'un œil, à la suite d'un accident de chasse, portait sur lui, constamment, une petite glace de poche qu'il interrogeait avec une fréquence extraordinaire, presque tous les quarts d'heure. Quelle est la signification de ce tic central ? Quel dedans pleurait en lui ?

révéler une partie du Grand Mystère! Savoir est une grande défense, une merveilleuse adaptation :

« Jadis la terre fut chaude, et je pouvais vivre librement. Certains prétendent même que mon séjour de prédilection fut l'immensité des Océans bouillonnants et ils doivent avoir raison. A la suite du refroidissement progressif de la terre, pendant un nombre incalculable de siècles, je fus forcée de me construire une demeure, de m'abriter. Je la fis solide : une voûte n'est-elle pas tout ce qu'il y a de plus résistant. Il y fait toujours une température égale, et je pus même m'entourer d'un peu de mon ancien liquide océanique¹. De plus, ayant du goût, étant généreuse, provocante, dominatrice, comme toute énergie qui tourbillonne, je la fis belle, séduisante. Vous pouvez donc tous cultiver la forme, car, par là, vous me trouverez plus sûrement. Toute bonne énergie doit être bon architecte. Fiez-vous à ces instincts énergétiques qui sont en vous les seuls ressorts vrais. Ils sont plus sûrs que le raisonnement humain! Les hommes sont des prestidigitateurs, des fraudeurs : ils escamotent, ils supplantent, au lieu de planter réellement, comme l'Énergie vraie leur ordonne. Mais ne vous endormez pas surtout dans la possession, si vous me retrouvez derrière la demeure. Le propre de l'Énergie, ne l'oubliez pas, est de se mouvoir et d'agir. C'est son seul équilibre possible : autrement, elle culbute et déchoit. Rappelez-vous la toupie qui tourne! Or, voici comment il faut vivre et agir, si vous êtes vraiment en ma possession.

« Je vais d'abord vous expliquer, en quelques mots, pourquoi ma demeure doit s'effondrer, s'effriter, pourquoi la forme est-elle périssable. C'est que je ne suis pas une, je suis multitude. Voilà longtemps déjà que Darwin a dit que

1. Le liquide céphalo-rachidien.

l'homme est un microcosme, mais on ne le comprend pas bien. Je suis tous vos hiers sans lesquels vous ne pourriez ni vivre, ni comprendre. Or ces hiers s'en vont lentement, irrémédiablement, puisque la terre tourne toujours, et on ne peut pas la faire revenir en arrière, ni l'arrêter. Chaque jour qui s'en va amène avec lui l'extinction de quelques-uns de mes nombreux éléments qui ne revivront plus, parce que l'événement ne reviendra plus. Tout événement crée en moi, au moins, un élément, mais puisque le retour du premier est impossible, la mort du second, quoique lente, sera donc certaine. Quelques-uns de ces événements reviennent de temps en temps, mais dans quel état ! Toujours transformés, jamais semblables, à cause du temps, mon éternel ennemi, contre lequel je suis obligé de lutter, en me transformant à mon tour progressivement, en engendrant de nouveaux éléments qui prennent la première place. De sorte que je contiens en moi une quantité d'éléments qu'étouffent, de plus en plus, les jours qui se suivent. En langage humain, vous appelez cela oublis, effacements, amnésie. Tous ces éléments, s'atrophiant lentement, entraînent nécessairement leurs fêlures extérieures, d'autant plus facilement que ma demeure, étant moins bien protégée par le dedans, devient plus vite la proie de tous les parasites extérieurs, qui la guettent et s'introduisent partout. Tel est donc, à peu près, le secret de toutes les craquelures et affaissements qui doivent se produire fatalement, dans mon édifice, avant d'arriver à l'échéance terminale. Je ne puis encore vous en dire plus long maintenant.

« Je lutte moi-même sans cesse, sous cette voûte, contre toutes les attaques destructives du milieu et du temps. Mais nul ne peut empêcher un passé de se former en nous qui, en s'éloignant, doit forcément avoir sa répercussion sur la demeure.

« Je vais vous indiquer maintenant quelques moyens pour lutter efficacement contre ces ennemis implacables : le milieu et le temps, sous forme de passé.

« Servez-vous de mes tentacules pour engendrer le plus d'énergie en vous, en cueillant partout un grand nombre d'éléments énergétiques flottants autour de vous. Ces tentacules sont faits pour me nourrir et non pour me comprendre, car les sens seuls trompent. Profitez d'abord de la beauté qui est en votre possession pour engendrer le plus de belles demeures vivantes semblables. Je vous y aiderai de mon mieux, en vous prodiguant des sensations exquisées d'équilibre parfait, introuvables, pendant aucune autre phase de votre vie. En vous acquittant de cette première partie de votre tâche, vous assurerez déjà, par là, une bonne part de l'alimentation de votre passé. Mais ce n'est pas tout, il faut encore faire autre chose.

« Le meilleur moyen de tuer le passé, impossible à faire revivre, est de préparer l'avenir, de travailler activement au développement de ces autres germes latents, contenus en vous qui, étant moins bien matérialisés par la forme, sont moins accessibles à la conscience. Autrement, on risque de mourir doublement et plus vite : et par le passé fatalement rongeur, et par l'avenir qui se meurt lentement en vous. Vos souffrances seront alors très grandes, continuelles, sans un moment de répit.

« J'em'explique : quelque parfaite que soit la forme, elle ne peut jamais exprimer tout son contenu. Toutes les épées ne signifient pas la bravoure, et même la parole n'est qu'une ombre pâle à côté de la pensée qui la dicte. Ma demeure abrite donc d'autres réserves d'énergie, tout aussi intéressantes, peut-être même d'une qualité supérieure, mais pour le moment invisibles, parce que sans forme. Voilà pourquoi aussi j'ai dit plus haut que je suis une multitude, un total,

sous un aspect unique. Je suis multiple non seulement à cause du temps, mais à cause de l'innombrable quantité de germes que je porte dans moi et qui, à leur tour, se multiplient dans les séquences. Voyez donc combien je suis variée ! Dans ma demeure vous trouverez, notamment, entre tant de bonnes choses : l'air qui vibre divinement, la lumière qui chauffe, brille, avec ses innombrables couleurs, simples et composées, la pensée humaine, cette souveraine de toutes les énergies, les passions humaines, avec leurs forces destructives et créatrices et une immense quantité d'autres éléments fins, immatériels, surnommés par vous, hommes, vertu, bonté, dévouement, etc., etc., faisant votre joie et celle des autres. Tout cela doit être brassé, moulu, trituré et transformé en symboles intelligibles, beaux et clairs pour l'humanité ! Ne laissez rien de moi à l'état de germe desséché, languissant, mort, à tout jamais détruit. Sortez-les au dehors pour être absorbés par d'autres tentacules ; et, par ce labeur ininterrompu, vous serez, je ne dis pas heureux, car le bonheur est une invention humaine, mais en équilibre plus stable. Vous tournerez plus régulièrement étant poussés constamment par une seule énergie, maîtresse des autres au lieu d'être tirillés dans toutes les directions où vous risquez de sombrer impitoyablement. Vous n'avez pas autre chose à faire sur cette terre : sans cela, n'ayant jamais de présent, puisqu'il n'existe pas, étant ballottés entre un avenir qui s'atrophie de plus en plus et un passé qui s'entasse, en s'écrasant, en se déformant sous le poids des événements, l'ennui, les plaintes, le pessimisme, ces jérémiades stériles vous guetteront. Prenez garde de payer par votre chair meurtrie, lacérée, la disparition lente, imméritée de tant de vos nobles éléments !

« Je vous préviens encore d'une chose : tout en travaillant, ne vous grisez pas de vos propres symboles enfantés. Méfiez-

vous de la nausée qui suit l'ivresse, même quand elle est légitime. Mais aussi ne me haïssez pas, en vous dénigrant, ne détruisez pas le lendemain, ce qui vous a paru si beau la veille ! Une parcelle de vérité est dans chaque homme, presque dans chaque instant de sa vie ; et, si la forme ne vous paraît pas toujours si belle, si vous doutez déjà de votre vérité antérieure, songez à votre propre transformation actuelle et cherchez le vrai dans la sincérité de l'effort personnel déployé.

« Hâtez-vous donc de travailler. *Ars longa, vita brevis*. Faites, en un mot, comme Jean-Sébastien Bach : il vécut soixante-cinq ans, laissa vingt enfants, brassa tout son air, contenu dans ses centres, en une quantité innombrable de fugues, préludes, cantates, symphonies, qui réjouissent encore, jusqu'à présent, l'humanité par leurs belles mélodies... »

Tel fut le discours de ce miroir magique incarnant l'Énergie Génératrice humaine.

Et en vérité ces exhortations au travail doivent être les seules justes. Autour de nous, l'humanité ne fait que moudre son énergie en symboles, pour, ensuite, se griser par eux. L'argent aussi n'est qu'un monnayage énergétique, une sorte de symbole puissant qui enivre, étourdit, donne le vertige, mais n'apaise pas...

La validité de ma théorie vasculaire ou sanguine de la physiognomique, telle que je l'ai édifiée, me paraît certaine dans son principe fondamental. Tous les esprits impartiaux, non prévenus, après avoir bien pesé les faits exposés dans cet ouvrage, voudront partager cette conviction. On trouvera peut-être, en vérifiant, quelques erreurs dans les détails, mais je ne crois pas qu'on puisse substituer autre chose que la communauté de la circulation entre les deux

nappes sanguines pour nous expliquer la mobilité extrême de la physionomie humaine.

Il faut se dire que tout phénomène psychique possède sa base anatomique, et pour que la physionomie humaine fût devenue cet organe psychique si actif, dans toute l'espèce humaine, avec des manifestations absolument identiques et universellement pareilles, il fallait une raison capitale, majeure pour lui faire jouer ce rôle; cette raison ne peut être autre que celle que nous avons indiquée. La physionomie seule était apte à manier le sang, dont dépend naturellement la psychicité cérébrale elle-même.

Je me suis longtemps demandé pourquoi, parmi tant d'esprits éminents qui se sont occupés de cette question, personne encore n'ait jamais formulé cette conception vasculaire pour la physionomie. Je crois que la raison en est dans le fait qu'on n'a pas su tirer la déduction logique de l'anastomose des branches de l'artère ophtalmique avec les branches de la carotide externe; on connaissait ce fait naturellement, mais on ne savait pas l'interpréter. D'autre part, dans toutes les physiologies, le rire est considéré comme une simple expiration, sans se préoccuper du phénomène vasculaire. C'est en analysant ces phénomènes et en trouvant partout une modification circulatoire, en rapport avec l'état psychique, que je suis arrivé à unifier toutes les manifestations émotives et à attribuer ce rôle spécial à la physionomie.

Tout ce que nous avons dit nous permet donc de conclure que la physionomie humaine, par sa structure et par sa situation topographique, devient un organe actif, important pour les manifestations affectives, cérébrales. L'extension de la vie individuelle de l'homme, dans son atmosphère sociale, contribua à intensifier, dans des fortes proportions, l'énergie de cet organe. Le dynamisme de la

physionomie humaine est donc ainsi devenu double : individuel et social. Initialement, la grimace fut utile à l'individu, la société n'a fait que s'y adapter ultérieurement, en tirant de ce langage universel des profits multiples.

C'est ainsi que tout homme rit, pleure, rougit et pâlit pour se soulager d'abord; et tous les autres hommes, capables de sentir ou de penser, *voyant cela*, sont forcés d'agir de même, afin de le soulager à leur tour. *La physionomie humaine, étant solidaire du cerveau, perfectionne l'espèce et rend tous les hommes solidaires entre eux.*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	1
-----------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

ESSAI D'UNE THÉORIE DE LA PHYSIOGNOMIQUE

CHAPITRE I. — Définition de la Physiognomique.	11
CHAPITRE II. — Délimitation du sujet	14
CHAPITRE III. — Quelques notions bibliographiques.	17
CHAPITRE IV. — La théorie vasculaire de la Physiognomique	21
CHAPITRE V. — La circulation céphalique.	25
CHAPITRE VI. — Les troubles vasculaires de l'émotion . . .	29
CHAPITRE VII. — Les communications constantes entre les deux circulations.	33
CHAPITRE VIII. — Les expressions tristes	41
CHAPITRE IX. — Les expressions gaies	51
CHAPITRE X. — Parallèle entre les deux espèces d'expressions.	70
CHAPITRE XI. — Expressions neutres	77
CHAPITRE XII. — Les rougeurs	84
CONCLUSIONS.	93

DEUXIÈME PARTIE

RÔLE SOCIAL DE LA PHYSIONOMIE

CHAPITRE	I. — Le langage visuel.	103
CHAPITRE	II. — Le langage idéographique.	107
CHAPITRE	III. — Dynamisme affectif de la physionomie. — I. <i>L'éloquence et le langage visuel.</i>	113
CHAPITRE	IV. — Dynamisme affectif de la physionomie. — II. <i>Le sentiment et son langage</i>	128
CHAPITRE	V. — Dynamisme affectif de la physionomie. — III. <i>La vie sociale et le sentiment.</i>	138
CHAPITRE	VI. — Dynamisme affectif de la physionomie. — IV. <i>Le pouvoir visuel de la physionomie.</i>	145
CHAPITRE	VII. — Dynamisme affectif de la physionomie. — V. <i>Les sens énergétique et esthétique</i>	158
CHAPITRE	VIII. — La physionomie pendant la conversation.	183
CHAPITRE	IX. — La physionomie de l'enfant	191
CHAPITRE	X. — La physionomie médicale	226
CHAPITRE	XI. — Évolution de la Physiognomique et ses autres avantages	253
CHAPITRE	XII. — Rides et grimaces inutiles	268
CHAPITRE	XIII. — La Physiognomique des aveugles.	278
RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS		286

6872

COUNTWAY LIBRARY OF MEDICINE

BF

585

W36

RARE BOOKS DEPARTMENT

HOLZER
BINDER
BOSTON, MASS

